BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

GIDE EN GRÈCE

N° 90-91
AVRIL-JUILLET 1991
VOL. XIX - XXIVe ANNÉE

Bulletin des Amis d'André Gide

GIDE EN GRÈCE

avril-juillet 1991
n°90-91

Le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue fondée en 1968
dirigée par Claude Martin (1968-1985)
puis Daniel Moutote (1985-1988)

publiée avec l'aide du

R.I.T.M.
Recherches Interdisciplinaires sur les Textes Modernes
Université de Paris-X-Nanterre

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES

paraissant en janvier, juillet (n° double) et octobre
est principalement diffusée par abonnement annuel ou compris dans les publications servies aux membres de l'**Association des Amis d'André Gide** au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*
Comité de lecture :

J. CLAUDE, E. CANCALON, D. DUROSAY, A. GOULET, H. HEINEMANN, R. MALLET, C. MARTIN, P. MASSON, D. MOUTOTE.

*

Tarifs en dernière page de chaque livraison.

Toute correspondance relative au *BAAG*
doit être adressée à :

DANIEL DUROSAY
Directeur responsable de la revue
32, rue du Borrégo
F. 75020 PARIS
Tél. : (1) 47.97.58.87

relative à l'AAAG à :

HENRI HEINEMANN
Secrétaire Général de l'Association
59, avenue Carnot
F. 80410 CAYEUX-SUR-MER
Tél.: 22.26.66.58

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Vingt-troisième année - Vol.XIX- N°90-91. avril-juillet 1991

GIDE EN GRÈCE

Hélène TATSOPOULOS-POLYCHRONO-POULOS	André Gide en Grèce	199
	Gide et la Grèce : Bibliographie	245

DOCUMENTS & TÉMOIGNAGES

Textes d'André GIDE, Maria VAN RYSSELBERGHE, Robert LEVESQUE, Octave MERLIER, Georges SÉFÉRIS, Georges THÉOTOKAS, C. Th. DIMARAS : 263

Robert LEVESQUE

En Grèce avec Gide.
Journal inédit (avril 1939) : 307

présenté par Pierre MASSON

Illustrations : 337

CHRONIQUES GIDIENNES

Claude MARTIN	M. Bernard-Henri LÉVY, conteur d'histoires	339
David STEEL	*Lire* Les Faux-Monnayeurs, par Pierre MASSON ; *André Gide,* Les Faux-Monnayeurs, *Mode d'emploi*, par Alain GOULET	343
Daniel DUROSAY	*Réflexions sur* Les Faux-Monnayeurs, par Daniel MOUTOTE	347
Patrick POLLARD	*André Gide*, par D.H. WALKER	353
Pascal DETHURENS	*Correspondance André Gide-André Ruyters*, la littérature en jeu	357
Jean CLAUDE	*Place au théâtre*, par Jean MEYER	367
Alain GOULET	Du *Jardin des supplices* et des *Caves du Vatican*	371
André LEVINSON	*"Othello.* Une lecture de Jacques Copeau". Présentation par David STEEL	381
Claude MARTIN *et alii*	Chronique bibliographique	388

VARIA

Nos membres publient : 396 — Nécrologies : 403 — Calepin : 403
Colloques : 399 — Enquête : 407 — Projets du *BAAG* : 411

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
& UNIVERSITÉ DE PARIS-X NANTERRE

SIGNATURES

Jean CLAUDE, maître de conférences à l'Université de Nancy II ; co-éditeur de la *Correspondance André Gide-Jacques Copeau* ; collaborateur régulier du *BAAG ;* a récemment soutenu une thèse sur *André Gide et le théâtre.*

Pascal DETHURENS, ancien élève de l'E.N.S. de Fontenay-St Cloud, auteur de plusieurs articles sur Gide et Claudel, parus récemment ou à paraître (certains, dans le *BAAG*), assistant de littérature comparée à l'Université de Caen.

Daniel DUROSAY, maître de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre. Thèse de IIIe cycle sur : *Attitudes politiques et productions littéraires dans* La NRF *de 1919 à 1927* (1980) ; thèse d'État en cours sur le *Voyage au Congo*. Éditeur des *Carnets du Congo* de Marc Allégret (Presses du C.N.R.S., 1987).

Alain GOULET, professeur à l'Université de Caen, auteur d'une thèse sur : *Fiction et vie sociale dans l'œuvre de Gide*; d'une étude sur *Les Caves du Vatican* (Larousse, 1972); de *André Gide. «Les Faux-Monnayeurs», mode d'emploi* (SEDES, 1991) ; contributeur régulier du *BAAG* et de la *R.H.L.F.* Études sur A. Robbe-Grillet, G. Pérec, N. Sarraute, V. Larbaud.

Claude MARTIN, professeur à l'Université de Lyon II, fondateur du *BAAG*, Président de l'Association des Amis d'André Gide, auteur d'une thèse sur : *La Maturité d'André Gide* (Klincksieck, 1977), du classique *André Gide par lui-même* (Seuil, 1967), éditeur de plusieurs correspondances, prépare une biographie de l'écrivain.

Patrick POLLARD, professeur au Birbeck College de Londres, auteur de nombreux articles sur Gide, dont une étude sur "Gide et la musique" (*BAAG*, n°85), organisateur du colloque Gide à Londres (juillet 1986). Annonce un important ouvrage sur Gide et l'homosexualité, à paraître en Angleterre à la rentrée.

David STEEL, professeur à l'Université de Lancaster (Grande-Bretagne), auteur d'une thèse sur : *Le Thème de l'enfance dans l'œuvre de Gide,* de plusieurs articles relatifs à l'influence de Freud sur la littérature contemporaine. Collaborateur régulier du *BAAG* (n°84 consacré aux Bussy), et de la *R.H.L.F.*

Hélène TATSOPOULOS-POLYCHRONOPOULOS, boursière au Département de Langue et de Littérature françaises de l'Université d'Athènes. Thèse en cours sur : *Les Influences françaises sur le « roman de formation » grec dans la période de l'entre-deux-guerres.* Plusieurs études publiées ou à paraître sur des sujets de littérature comparée.

Le numéro a été coordonné et mis en page par **Daniel DUROSAY,**
saisi au clavier par **Claude MARTIN.**

GIDE EN GRÈCE

Au seuil de ces pages, il nous tient à cœur de remercier chaleureusement M. C. Th. Dimaras pour son étroite collaboration et les précieux renseignements qu'il a bien voulu nous prodiguer, concernant tant la venue de Gide en Grèce que l'époque étudiée, Mme Marô Séféris qui nous a obligeamment concédé la lettre inédite de Georges Séféris à Gide en date du 25 juillet 1943, ainsi que l'autorisation de faire usage du matériel photographique aux soins de M. Emmanuel Casdaglis, et Mme Lily Alivizatos, détentrice des Archives Georges Théotokas, qui nous a permis de reproduire ici une photo de son frère. Nos remerciements s'adressent également à Mme Renée Richer, qui a accepté avec complaisance que certaines de ses traductions soient reprises dans les textes documentaires, à M. Pierre Masson, qui a consenti à nous laisser prendre connaissance du *Journal* de Robert Levesque avant sa publication dans le présent numéro, et à Mme Marie-Madeleine Sutter-Levesque, sœur de Robert Levesque, qui nous a gracieusement communiqué des coupures d'anciens journaux ayant trait aux conférences en 1946, au Liban et en Égypte, de R. Levesque introduit par Gide. Enfin, nous nous sentons très obligée envers M. Daniel Durosay pour toutes ses suggestions qui ont grandement profité à l'avancement de cette étude, et encore envers Mme Ioanna Constandulaki-Chantzou qui, avec bienveillance, nous a suivie et stimulée tout au long de nos travaux.

H. T.

ANDRÉ GIDE EN GRÈCE

par

Hélène TATSOPOULOS-POLYCHRONOPOULOS

Le prestige de la pensée gidienne en Grèce, toujours vivace de nos jours, s'inscrit dans le contexte des relations culturelles franco-helléniques de l'entre-deux-guerres. Dans cette période troublée, les échanges entre la France et la Grèce sont d'autant plus féconds que les sacrifices communs aux mêmes idéaux, lors du premier conflit mondial, ont naturellement resserré, plus étroitement encore, les liens séculaires unissant les deux nations.

Un rapide parcours rétrospectif nous remet en mémoire les lignes de force de ce « commerce spirituel [1] » des deux pays. Depuis longtemps, la Grèce était redevable à la France d'avoir diffusé, dans le monde, la tradition hellénique antique, grâce à sa littérature imprégnée d'esprit classique. Cependant, d'autres facteurs déterminants ont contribué à promouvoir en Grèce les courants parallèles de la francophilie [2] et de la francophonie [3]. Signalons d'abord le traité de Rastadt qui consacre, en 1714, le français en tant que langue diplomatique internationale. Mais surtout, il convient de rappeler que toute l'idéologie de l'Insurrection grecque de 1821 est directement inspirée par les idées de la Révolution française de 1789 et par les principes de la Déclaration des Droits de l'Homme. Lorsque, vers le milieu du XVIII[e] siècle, la Grèce se prépare à secouer le joug ottoman qui l'opprime depuis 1453 — date de la prise de Constantinople par les Turcs — c'est vers l'Europe et plus particulièrement vers la France qu'elle se tournera. Les Phanariotes (habitants du Phanar, quartier de Constantinople rassemblant l'élite intellectuelle et diplomatique), qui participent activement à l'organisa-

tion de l'Insurrection, sont imbus de culture française. De plus, l'influence des Encyclopédistes donne naissance, dans les communautés grecques de l'étranger (du Danube, de Paris, d'Odessa, de Vienne), à un mouvement analogue à celui des « Lumières », dont les principaux propagateurs sont des intellectuels comme Rhigas Phéraios, Adamantios Coray, André Calvos. Ainsi, vers 1750 environ, le français tend-il à concurrencer la prédominance italienne sur les lettres grecques, due à l'occupation vénitienne en Crète, dans les Cyclades et les îles ioniennes. C'est également à partir de cette date que sont publiées de nombreuses traductions de romans français comme *Les Aventures de Télémaque, Voyage du jeune Anacharsis, Paul et Virginie, Atala, René...* D'autre part, tant la solidarité des volontaires français en 1821 que le philhellénisme de personnalités telles que Chateaubriand, Lamartine, Hugo ou Delacroix ont ranimé la reconnaissance de la Grèce envers la nation amie, tout en attisant l'intérêt des Grecs en faveur de l'histoire et des lettres françaises. Vers 1840, l'élite du Royaume grec, nouvellement fondé, a donc une prédilection certaine pour le français. Il est significatif qu'à cette époque de nombreux manuels destinés à l'usage d'élèves (Chrestomathies) arrivent de France ou sont rédigés en Grèce. De plus, il ne faudrait point omettre de signaler l'importance culturelle et pédagogique de l'École Archéologique Française instituée en 1846, qui fonda elle-même, en 1906, l'Institut Français d'Athènes, autonome depuis 1938. Il sied de noter encore que le français est matière obligatoire dans l'enseignement secondaire depuis les débuts de la Grèce moderne jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, tandis que la loi pour la fondation du Département de Langue et de Littérature Françaises de l'Université d'Athènes ne sera votée qu'en 1954. Dans la seconde partie du XIX^{e} siècle, après s'être passionnés pour le romantisme occidental de Byron, Lamartine, Chateaubriand, Hugo, Béranger, les cercles littéraires goûtent au naturalisme, puis au symbolisme, essentiellement dans des textes français. C'est d'ailleurs dans des versions françaises que l'intelligenstsia francophone grecque de l'époque aborde la production spirituelle du reste de l'Europe, alors que les traductions d'extraits et d'ouvrages français se multiplient, à tel point que l'écrivain Grégoire Xénopoulos remarque, en 1894, que la Grèce est une province française

sur le plan littéraire [4]. À ce propos, il n'est pas inutile de préciser que cette préférence accordée à la littérature étrangère est directement liée au problème de la langue qui se pose avec une acuité sans précédent dans le dernier quart du XIX^e^ siècle : à cette époque, la production littéraire néo-hellénique se ressent des hostilités qui opposent les partisans de la langue populaire « démotiki » à ceux de la langue puriste « katharevoussa ».

Dans le premier tiers du XX^e^ siècle, la politique libérale d'Élefthérios Vénizélos [5], qui réussit à assurer au pays l'appui des Alliés, exalte encore une fois la gratitude du peuple grec envers la France. Désireux d'échapper au marasme des lettres et de la pensée philosophique sévissant sur la création littéraire de la Grèce dans les années qui suivent la Première Guerre et le désastre d'Asie mineure (août-septembre 1922), plusieurs intellectuels ont recours à l'étude et à l'approfondissement de la littérature française.

Si l'on cherche à esquisser le climat culturel grec des années vingt, plusieurs facteurs entrent en ligne de compte. Tout d'abord, le problème de la langue est encore loin d'être résolu. D'autre part, certains courants « décadents » reflètent une attitude pessimiste face à la vie. Des exemples représentatifs en sont, pour la poésie, Constantin Cavafy et Constantin Caryotakis et, pour la prose, Démosthène Voutyras. Parallèlement, on constate l'épuisement de l'inspiration des auteurs d'études de mœurs qui, après avoir donné quelques ouvrages de qualité (André Karkavitsas, Constantin Théotokis), finissent par ressasser les mêmes poncifs. Il est d'ailleurs à noter que si la poésie grecque bénéficiait d'une tradition longue et ininterrompue (avec la pastorale crétoise, l'École de l'Heptanèse, l'École athénienne), il n'en était pas de même pour la prose puisque les premiers romans néo-helléniques datent tout juste de 1835-1840. Alors que certains critiques dogmatiques comme Jean Apostolakis et Photos Politis s'opposent à toute ouverture à l'étranger, et prônent le retour aux valeurs ancestrales, plusieurs jeunes poètes et écrivains, réalisant la nécessité de secouer le joug du passé afin de pouvoir assumer la réalité contemporaine, s'assignent pour but d'ouvrir de nouvelles voies à la littérature néo-hellénique, sans toutefois renier la tradition grecque dont ils se sentent les héritiers. On a tendance

à désigner ces auteurs sous la dénomination de « Génération de 1930 », car ils font leur apparition dans le domaine des lettres entre 1930 et 1940.

En quête de nouvelles sources d'inspiration, ces hommes de lettres se mettent à l'école de l'étranger et s'initient aux nouveaux mouvements littéraires européens tout en élaborant la langue grecque démotique, de manière à multiplier ses virtualités afin de la plier mieux à exprimer des notions de plus en plus abstraites. La plupart d'entre eux sont de formation française. Georges Séféris et Georges Théotokas par exemple ont fréquenté, le premier en Asie Mineure, le second à Constantinople, des écoles franco-helléniques. D'autres ont suivi les cours de l'Institut Français d'Athènes (Takis Papatzonis) ou bien ont eu le privilège de recevoir, dans leur jeunesse, des leçons particulières de français (Cosmas Politis, Anghélos Terzakis, Thanassis Pétsalis). Après la Première Guerre, plusieurs choisissent délibérément d'aller poursuivre leurs études en France, à Paris, dans la ville qui rayonne à leurs yeux comme la capitale littéraire par excellence (Georges Séféris, Georges Théotokas, Stélios Xéfloudas, Thanassis Pétsalis).

Dans l'entre-deux-guerres, la littérature française est donc très prisée dans les cercles littéraire grecs. Dans le domaine de la poésie, tandis qu'on apprécie toujours le Parnasse, les symbolistes français et Baudelaire, on découvre avec admiration Paul Valéry et Paul Claudel. Takis Papatzonis, un des premiers poètes modernistes, devient le traducteur attitré de ce dernier et Georges Séféris, ayant étudié en profondeur l'œuvre de Paul Valéry, traduit *La Soirée avec Monsieur Teste* dans la revue *Néa Hestia* en 1928, peu avant de donner, en 1931, son premier recueil, *Strophi*, qui représente une étape de la poésie grecque moderne. Quelques années plus tard, paraissent, dans le sillage d'André Breton, Paul Éluard, Louis Aragon, les premières tentatives poétiques de tendance franchement surréaliste : *Haut Fourneau* d'André Embiricos (1935) et *Défense de parler au conducteur* de Nikos Engonopoulos (1938).

Plusieurs représentants de la « Génération de 1930 », qui cherchent à mettre en évidence les infinies possibilités de la prose pour l'écrivain désireux d'exprimer la vie complexe et intense de la société grecque

moderne, étudient en profondeur les romanciers français. Tout en continuant d'admirer les classiques du genre : Stendhal, Balzac, Hugo, Dumas, Zola, ils sont séduits par la prose brillante de Maurice Barrès et d'Anatole France et découvrent aussi, d'autre part, des écrivains chronologiquement plus proches d'eux. Ainsi, ils apprennent à connaître la nouvelle dimension du temps et du souvenir que Marcel Proust introduit dans le récit, le style pur et l'intégrité morale d'André Gide, l'esprit pacifiste « au-dessus de la mêlée » de Romain Rolland, la subtilité grâce à laquelle Alain-Fournier exprime les sentiments troubles de l'adolescence, l'humanisme qui émane des vastes romans-fleuves de Roger Martin du Gard et Jules Romains. Ajoutons également qu'ils apprécient particulièrement la philosophie de Bergson et les écrits critiques de Julien Benda et d'Alain. Dans ce contexte, il est légitime de reconnaître que l'influence de Gide sur la « Génération de 1930 » prend une signification exceptionnelle, car on doit considérer qu'elle s'est exercée non seulement sur le plan esthétique mais encore et surtout qu'elle modifia la conception de la vie des intellectuels qui approfondirent l'œuvre de l'écrivain dans leurs années de formation, plusieurs d'entre eux à Paris même, au moment de leurs études.

Dans un premier temps, nous tenterons donc d'évaluer ce que Gide a représenté pour cette jeunesse avide de littérature, mais encore de préciser l'image que se faisait de lui la critique athénienne dans les années 1930. Puis nous retracerons l'itinéraire du voyage de Gide en Grèce en 1939, en enchaînant sur les liens qui s'établirent spontanément entre lui et les hommes de lettres dont il fit la connaissance. Dans la suite, nous verrons comment cette sympathie réciproque prit pendant la Seconde Guerre mondiale la forme de sentiments mutuels de compassion et de solidarité. Enfin, nous nous attacherons à montrer que si l'intérêt de ces personnalités pour Gide resta toujours aussi vif au fil des ans, l'œuvre gidienne a, d'autre part, considérablement préoccupé la critique littéraire grecque de 1945 environ à nos jours.

I. À la découverte de Gide

Parmi les Grecs qui font leurs études à Paris après la Première Guerre, nous pouvons reconnaître les futurs piliers de ladite « Génération de 1930 » : Georges Séféris [6] de 1918 à 1924, Thanassis Pétsalis [7] de 1920 à 1924, Georges Théotokas [8] de 1927 à 1928, Stélios Xéfloudas [9] vers 1928-1929. Incontestablement, André Gide tient une place privilégiée dans la formation de ces jeunes qui suivent avec passion l'effervescence littéraire parisienne. Chacun à son tour, ils se familiarisent avec l'œuvre de celui qu'ils ne tardent pas à considérer comme un « maître à penser [10] ». Plus tard, ils reconnaîtront ouvertement eux-mêmes, dans leurs écrits, l'ascendant de Gide sur leur évolution spirituelle.

Dès son séjour en France, Georges Séféris, préoccupé par le problème de l'originalité et de l'influence en art, relève dans *Prétextes* des remarques critiques qui alimentent ses réflexions [11]. De plus, les deux premiers tomes de son *Journal*, recouvrant les années 1925-1934, sont jalonnés de citations prises, entre autres, dans *Philoctète*, *La Tentative amoureuse* et *Paludes*. Il sied de noter, à ce propos, qu'entre 1926 et 1928 G. Séféris, cherchant à perfectionner sa langue, traduit *Paludes* dans son intégralité ainsi qu'une grande partie du *Prométhée mal enchaîné* ; cependant, pour son recueil de traductions intitulé *Copies* (1965), il ne conservera que l'« Envoi » de *Paludes*, rendu en vers rimés [12]. À cette même période (1926-1928) fut rédigé pour l'essentiel *Six nuits sur l'Acropole* (posth., 1974), le seul projet romanesque que Séféris ait mené à terme, et dans lequel nous retrouvons plusieurs traces révélatrices de son intimité avec la production gidienne : citations prises dans *Prométhée*, dans *Paludes*, juxtaposition du récit et du journal, composition « en abyme », retenue ironique, etc. [13]

Dans son triptyque autobiographique intitulé *Transparences* (1983-1988), Thanassis Pétsalis relate les circonstances dans lesquelles il découvrit *Les Nourritures terrestres* en 1918 : « Dans notre bibliothèque, je trouvai par hasard trois volumes d'Anatole France et un d'André Gide. Il y avait *Le Crime de Sylvestre Bonnard, Le Lys rouge* et *Histoire comique* d'Anatole France. L'unique volume de Gide était

Les Nourritures terrestres. Je lus France d'une traite. *Les Nourritures terrestres*, je les lus un peu plus tard. Et j'ajouterais "heureusement", puisqu'ainsi je les lus *bien* [14], c'est-à-dire non simplement en pressentant mais en sentant ce que je lisais [15]. » Puis il avoue que la connaissance approfondie de la pensée gidienne fut déterminante pour son itinéraire intellectuel : « Gide ne me fascina pas tout de suite. Il me parut recherché. Plus tard, je lus passionnément toutes ses œuvres. Je traduisis en grec sa nouvelle *La Tentative amoureuse*, traduction qui ne fut jamais publiée. Cet écrivain avait exercé sur moi, pendant plusieurs années, une profonde influence, de telle sorte que j'écrivis une ou deux nouvelles à proprement parler "gidiennes". Ceci, tout à l'opposé d'Anatole France, dont le terrible scepticisme et l'absence de toute foi finirent par me lasser avec le temps. J'avais commencé à chercher un appui, une foi, j'éprouvais le besoin de croire en quelque chose [16]. »

Entre 1928 et 1930, le symbolisme du *Retour de l'Enfant prodigue* séduit, presque simultanément, plus d'un intellectuel grec qui se sent en rupture avec son entourage. Notons que la première traduction en grec du texte gidien, réalisée par Michel Stassinopoulos, paraît dans la revue *Néa Hestia* en 1930 [17]. En 1928, le romancier Nikos Kazantzakis pressent qu'à la différence de l'Enfant prodigue de Gide, il ne réintégrera jamais plus le logis familial. Cependant, en 1929, il exprime à son ami Pandélis Prévélakis, le futur écrivain, alors âgé de vingt ans, le besoin qu'il éprouve de lui transmettre son expérience, comme le Prodigue au frère puîné [18]. Dans son premier essai intitulé *Esprit libre* (1929), Georges Théotokas prétend qu'en Grèce la flamme créatrice est entretenue par ceux qui, à l'image de l'Enfant prodigue, se laissent entraîner, par leur supplément d'âme, plus loin et plus haut que le commun des hommes [19]. En 1947, considérant le malaise des jeunes de l'époque, qui se rebellent contre sa génération, il estime que c'est à leur tour de prendre le relais et de se lancer sur les routes, tout comme le frère puîné après le retour de l'Enfant prodigue [20].

Georges Théotokas a été, lui aussi, depuis sa jeunesse, un lecteur assidu d'André Gide, en qui il discerne, très tôt, un « précurseur » [21]. Dans *Esprit libre*, cherchant à illustrer le processus de la création littéraire, il cite un extrait du *Journal des Faux-Monnayeurs* [22] où il

trouve « un instantané de la tourmente intérieure du créateur [23] ». Aussi semble-t-il permis de supposer qu'il s'agit d'une expérience personnelle transposée, lorsqu'un des héros de *Argo* (1933-1936) achète, à Paris même, son premier ouvrage de Gide et discute, pendant des nuits entières, de cet écrivain, de Marcel Proust, de Picasso [24]... Par ailleurs, dans la *Correspondance (1930-1966)* de G. Théotokas et G. Séféris, l'invocation célèbre « Nathanaël, quand aurons-nous brûlé tous les livres ! » prend, sous la plume des deux épistoliers, la valeur d'un apophtegme approuvé d'un commun accord [25]. De plus, dans le *Journal d'"Argo" et du "Démon"* (1939) — dont le projet ne saurait manquer de rappeler le *Journal des Faux-Monnayeurs*, — G. Théotokas, considérant les problèmes théoriques de l'écriture romanesque, évoque Gide selon qui, « un livre qui découvre tout d'un seul coup perd vite son charme, tandis qu'un livre qui dissimule des choses garantit, pour plusieurs raisons peut-être, mais aussi par cela même, l'intérêt des générations à venir [26] ». D'autre part, en réponse au critique Tellos Agras qui, à propos de *Argo*, conteste l'intellectuel en tant que héros romanesque, G. Théotokas cite, entre autres, *Les Faux-Monnayeurs* « où foisonnent les écrivains, les revues littéraires, les bandes d'étudiants [27] ».

Les Cahiers de Paul Fotinos (1930), le premier ouvrage, en grande partie autobiographique, de Stélios Xéfloudas, est jalonné de références aux *Cahiers d'André Walter* (le rapprochement s'impose entre ce titre et celui de l'œuvre grecque), au *Retour de l'Enfant prodigue*, au *Traité du Narcisse*, aux *Faux-Monnayeurs*. Nous citons ici une confession émouvante dans sa sincérité : « Tandis que tu me lisais ce poème magique [*Narcisse*], je cherchais à recenser tous les états d'âme dont j'ai fait l'expérience et ceux dont je pourrais éventuellement faire l'expérience, depuis que j'ai commencé à approfondir Gide. Je voulais revivre tous les moments des révélations intérieures que sa pensée me prodigua si abondamment [28]. » Un peu plus tard, Stélios Xéfloudas tentera, dans son article « Ouvrages de forme nouvelle », paru dans la revue *Idéa* en 1933 [29], de prédisposer le public grec en faveur d'expériences littéraires telles que *Les Faux-Monnayeurs*, qui marque, selon lui, l'avènement d'« un nouveau genre romanesque ».

On peut donc constater que plusieurs écrivains grecs ont découvert Gide dès leurs années de formation et qu'ils ont sciemment choisi, dans son œuvre si diverse, ce qui correspondait à leur tempérament. Notamment, il est remarquable que certains d'entre eux aient, juste quelques années après la publication du roman en 1925, relevé la porté novatrice des *Faux-Monnayeurs*, dont la valeur fut contestée en France même. Ainsi, il n'est point surprenant de reconnaître l'ombre gidienne sur les premiers ouvrages composés par quelques auteurs grecs au début de leur carrière, encore qu'ils soient d'inspirations aussi différentes que *Quelques images dans un cadre* (1925), les nouvelles de Thanassis Pétsalis, *Six nuits sur l'Acropole* (rédigé pour sa plus grande partie entre 1926 et 1928, posth., 1974) de Georges Séféris, *Les Cahiers de Paul Fotinos* (1930) de Stélios Xéfloudas, *Argo* (1933-1936) de Georges Théotokas.

Cependant, en Grèce, la critique littéraire de l'époque est loin d'ignorer la personnalité et l'œuvre de l'écrivain français. Nous présentons, dans la suite, quelques exemples à l'appui.

En 1930 paraît dans *Néa Hestia* la première — à notre connaissance — étude synthétique sur l'œuvre gidienne, présentée par Dimitri Nikolaréïzis [30]. Après avoir procédé à l'analyse sommaire des ouvrages de Gide, qu'il illustre grâce à des extraits traduits en grec, l'auteur de l'article se livre à des appréciations personnelles. Selon lui, la qualité essentielle de Gide réside en la sobriété du style, lequel, se soumet aux exigences de la pensée rationnelle, sans jamais tomber dans les excès de la grandiloquence. Il loue encore l'« inquiéteur » qui, remettant tout en question, nous tire de notre passivité intellectuelle. Enfin, il prévoit que Gide continuera de passionner les générations à venir parce qu'il médite sur des problèmes capitaux comme la lutte entre le bien et le mal, le conflit entre idéalisme et hédonisme, l'opposition entre la morale individuelle et la morale imposée par la société.

Le 10 novembre 1932, Cléon Paraschos publie dans le journal *Politia* [Cité] un article sur André Gide [31] qu'il qualifie d'esprit très fin, doué d'une riche sensibilité. Le poète et essayiste remarque que les drames moraux sont au cœur de la plupart des écrits de Gide, pour qui l'esthétique va de pair avec l'éthique. C. Paraschos relève encore l'importance primordiale accordée aux notions de « disponibilité » et de « sincé-

rité » par l'écrivain français dont le souci majeur est l'accomplissement de soi. Tout particulièrement, il admire en lui un des auteurs que préoccupent au plus haut point les questions techniques de l'écriture. Enfin, il reconnaît que si Gide n'a pas créé de « types romanesques », il n'en a pas moins, grâce à ses ouvrages de facture toute personnelle, bouleversé la conception traditionnelle du roman.

André Gide se trouve au premier rang des écrivains du XX^e^ siècle qui ont passionné C. Th. Dimaras [32] depuis sa jeunesse [33]. Au cours d'une entrevue, il nous a lui-même avoué que, dans le temps où il commençait à constituer sa bibliothèque — aujourd'hui une des plus riches d'Athènes — il fit relier *Les Nourritures terrestres* à la manière d'un livre religieux. En 1933, assurant la rubrique « Thèmes européens » de la revue *Idéa,* C. Th. Dimaras se charge d'informer le public athénien du retentissement suscité par la prise de position politique de Gide en 1932 chez des intellectuels européens d'idéologies différentes : I. Anissimov, L. Pierre-Quint, R. Schwob, J. Bernier, J. Guéhenno, V. Ivanov, H. du Passage, A. Fabre-Luce, R. Fernandez et L. Duran[34].

Il semble, du reste, que la sympathie de Gide pour le communisme ait fait sensation dans les cercles littéraires grecs de l'époque. À ce propos, il convient de signaler que dans la période d'instabilité ministérielle, succédant à la courte dictature du général Théodore Pangalos (juin 1925-août 1926), et au cours de laquelle seul le gouvernement d'Elefthérios Vénizélos peut se maintenir de 1928 à 1932, un dialogue fécond s'engage sur le plan idéologique, auquel mettra fin, en août 1936, la dictature du général Jean Métaxas. C'est dans ce contexte politique troublé mais libéral que, réunis autour des personnalités marquantes de Dimitri Glinos et de Costas Varnalis, certains intellectuels de gauche, suivant plus ou moins fidèlement la ligne du Parti communiste de Grèce créé en 1918, fondent quelques revues de tendance moderniste comme *Anaghennissi* [Renaissance] (1926-1928) ou franchement marxistes comme *Protopori* [Avant-gardes] (1930-1931), *Néi Protopori* [Nouvelles Avant-gardes] (1931-1936) et d'autres... En particulier, on trouve, dans cette dernière, entre 1932 et 1933, des traductions de textes gidiens qui rendent compte des sentiments de l'écrivain à l'égard du communisme [35]. Or, comme

l'attitude de Gide déclenche une série de « conversions », certains réagissent en dénonçant avec indignation cette « mode ». Dans un article satirique intitulé « Littérature révolutionnaire [36] », Pierre Nomikos évoque l'adhésion au communisme du poète Manolis Canellis, suivie de près par celle du poète Costas Ouranis, peu après que ce dernier eut pris connaissance des déclarations de Gide. Ce mouvement ne manque pas de choquer la bienséance de G. Séféris qui, le 17 mars 1933, consigne dans son *Journal* : « On dit en Grèce : "Ah ! Gide, le grand individualiste, est devenu communiste. Nous le serons donc, nous aussi." Et d'abord, Gide n'est pas devenu communiste. Cet acte ne prend toute sa signification que si nous considérons Gide en son entier "avec son éducation puritaine"[37], depuis *André Walter*. Et nous aboutirons peut-être alors à des conclusions totalement inattendues. Le problème de Gide, depuis le début, est la lutte avec Dieu (problème du péché et de la morale). Au fil des ans, tous ses amis l'ont quitté pour devenir catholiques (*Œdipe*), tant et si bien qu'à la fin il a dit : "Ah ! c'est comme ça, vous m'avez cassé les oreilles avec vos diverses 'conversions'. Eh bien, je vais vous en montrer une de conversion !" Et le voilà qui passe à gauche... Gide dit lui-même dans son *Journal* : "Ce qu'ils doivent vouloir, on l'a choisi pour eux." C'est la seule phrase qui s'applique parfaitement à ses sectateurs de fraîche conversion [38]... »

De ce qui précède, il ressort que tout un brassage d'idées s'était réalisé autour du nom d'André Gide, en Grèce, dans les années 1930. D'une part, de jeunes écrivains commencent à produire leurs premières œuvres, dans lesquelles, comme nous l'avons déjà signalé, il est aisé de repérer des marques de leurs affinités avec la pensée gidienne. D'autre part, plusieurs critiques littéraires, ayant lu Gide dans le texte, se proposent de présenter à un public plus large les lignes de force de son œuvre. De plus, l'émotion provoquée par la sympathie de Gide pour le communisme témoigne également du rayonnement de sa pensée en Grèce. Le terrain était donc bien préparé pour la visite de « l'illustre étranger [39] » et l'on pourrait regretter que l'écrivain n'ait rencontré, au cours de son séjour, qu'un nombre restreint d'intellectuels grecs, mais tel était son désir et il fut respecté [40].

II. Le voyage de Gide en Grèce (1939)

Le voyage en Grèce de 1939 n'est pas le premier contact de Gide avec le pays. En effet, il l'avait déjà visité en 1914, à Pâques, peu avant que n'éclatât le premier conflit mondial, et avait spontanément éprouvé des sentiments d'intimité contrastant avec l'« aversion [41] » que lui avait inspirée la Turquie, d'où il venait. Cette sympathie, au sens gidien du terme, exprimée dans *La Marche turque* [42], paraît toute naturelle chez un homme de formation classique qui écrivait déjà dans *Les Cahiers d'André Walter* (1891) : « Ce furent les Grecs d'abord, et, depuis, toujours préférés : l'*Iliade, Prométhée, Agamemnon, Hippolyte* [43] », et encore : « Les noms seuls, ces noms grecs aux terminaisons larges, éveillaient en nous des souvenirs si splendides, que d'avance ils soulevaient les enthousiasmes latents aux éclats de leurs sonorités [44]. » Au risque d'émettre un lieu commun, nous tenons à rappeler la place de choix de la mythologie grecque dans l'inspiration de plusieurs œuvres gidiennes parues avant 1939 et certaines même avant 1914 : *Le Traité du Narcisse* (1891), *Le Prométhée mal enchaîné* (1899), *Philoctète* (1899), *Corydon* (1ère éd., 1911), *Considérations sur la Mythologie grecque* (1919), *Œdipe* (1930), *Perséphone* (1934). Notons aussi que la première mention de *Thésée* (1946) apparaît dans les « Feuillets » placés dans le *Journal* entre 1911 et 1912. Les spécialistes de la question [45] s'accordent pour dire que Gide recherche moins la signification symbolique du mythe que sa valeur psychologique et poétique. Mettant la mythologie au service de son éthique de l'affirmation de soi et de la liberté individuelle, il utilise le héros désacralisé afin d'illustrer la destinée unique de l'homme qui a fait un choix personnel, sans tenir compte des contraintes et des conventions extérieures. En cela, il semble légitime de supposer que la mythologie grecque a constitué pour Gide un contrepoids de son éducation puritaine.

Au printemps 1939, disions-nous donc, Gide vient rejoindre Robert Levesque [46], professeur, depuis 1938, au collège de l'île de Spetsai. Que le voyage en Égypte et en Grèce se situe à une période décisive de l'itinéraire spirituel gidien — l'année même où, peu après la mort de son

épouse Madeleine en 1938, il fait publier son *Journal 1889-1939* — se trouve confirmé par les dernières lignes de ce *Journal* consignées le 26 janvier 1939 : « Sans doute irai-je rejoindre Robert Levesque en Grèce, au moment des vacances de Pâques. Rien ne me rappelle à Paris avant mai. Me voici libre, comme je ne l'ai jamais été ; libre effroyablement, vais-je savoir encore "tenter de vivre" [47] !... »

Il est intéressant d'établir un parallèle entre le voyage de 1914 et celui de 1939. Une malheureuse coïncidence veut que nous soyons à nouveau à la veille d'une guerre mondiale. Par ailleurs, Gide arrive en Grèce juste après avoir visité l'Égypte, tout comme en 1914 il revenait de Turquie. Encore une fois, ses impressions diffèrent de celles ressenties dans le pays qu'il vient de quitter. À l'Égypte « enfoncée dans la matière », il préfère la Grèce « empreint[e] de spiritualité [48] ». Il est frappant qu'il s'exprime, à son retour, en des termes qui reprennent presque mot pour mot ceux de 1914 : « Je suis "comme chez moi" », écrit-il dans *La Marche turque* [49] — « Je m'y sens tout de suite chez moi », accorde-t-il aux amis qui le questionnent sur son voyage de 1939 [50]. Ce sentiment de familiarité est certainement dû en grande partie à la « reconnaissance » des lieux et des monuments qu'il avait appris à aimer grâce à ses études ou à ses lectures, certains desquels il avait déjà eu l'occasion de visiter au cours de son premier séjour en Grèce. Gide cherchera à revoir ce qu'il connaît déjà [51] : les statuettes crétoises du Musée Archéologique, la Petite Métropole byzantine située dans le vieux quartier pittoresque de Plaka, les ruines de Delphes, mais il désire surtout multiplier ses impressions sur le pays et ses habitants. Malheureusement, le climat politique n'est pas des plus propices à ces projets. Depuis quelque temps, les événements se précipitent en Europe et la Grèce se trouve, par sa position, au centre de l'actualité. Hitler occupe la Tchécoslovaquie le 15 mars et le petit territoire lithuanien de Memel le 23 mars. Le 7 avril (Vendredi Saint orthodoxe), l'invasion de l'Albanie par Mussolini révèle les convoitises de l'Italie sur la Méditerranée orientale et les Balkans. La Grèce, sous la dictature du général Jean Métaxas depuis le 4 août 1936, redoute fort d'être à son tour envahie, si les Italiens d'Albanie réussissent à s'unir aux Bulgares. En dépit de cette angoisse diffuse qu'il partage lui-même, Gide « tentera

de vivre », comme il le souhaitait à la veille de son départ. Les lignes suivantes tirées du *Journal* de R. Levesque vont dans le sens de cette affirmation : « Gide, à Olympie, malgré un peu de fatigue, sentait que ce refuge, cette halte étaient un des lieux les plus enchanteurs du monde — et de sa vie — et s'offrait à tant de bonheur [53]. »

Le *Journal* de R. Levesque, publié dans le présent numéro du *BAAG*, relate en détail les excursions réalisées par les deux amis à travers le pays [54]. Afin de réserver intact au lecteur le plaisir de suivre leur itinéraire sous la plume de R. Levesque, toujours soucieuse de la langue et du style dans sa spontanéité même, nous relèverons simplement leurs étapes principales, avant de formuler quelques considérations générales sur le voyage de Gide en Grèce. Ce faisant, nous suivrons une chronologie approximative établie suivant les points de repère indiqués par R. Levesque et compte tenu de ce qu'en 1939 la date des Pâques orthodoxes est le 9 avril. Nous notons encore que les *Carnets d'Égypte* s'achèvent sur le texte, non daté, intitulé « Delphes » succédant aux dernières lignes que Gide écrivit à Alexandrie le lundi 20 mars 1939.

D'après nos estimations, R. Levesque doit avoir reçu la dépêche de Gide le vendredi 24 mars, les deux amis se retrouvent à Athènes le lendemain même, samedi 25 mars, qui est en Grèce le jour de l'Annonciation et aussi une fête nationale commémorant l'Insurrection de 1821 contre les Turcs. Le dimanche 26 mars, ils vont voir le Musée Archéologique que Gide « semble connaître par cœur [55] », puis l'Acropole devant laquelle il ne parvient pas à réprimer son enthousiasme [56], enfin ils passent la soirée dans une taverne grecque avec un ami, Théo Léger [57]. Le jour suivant, le lundi 27 mars, Gide et R. Levesque se rendent pour deux jours à Delphes où ils ont l'occasion de contempler les ruines des Trésors, des temples, du Théâtre, du Gymnase. Au Musée, les statues de l'Agias et de l'Aurige retiennent tout particulièrement leur attention. De retour à Athènes le mercredi 29 mars, ils repartent aussitôt pour Olympie où ils arrivent la nuit même. Ils resteront là cinq jours qu'ils emploieront à visiter le temple d'Héra, celui de Zeus, le Stade, l'Hippodrome. Au Musée, ils admirent les métopes du temple de Zeus où figurent les douze travaux d'Hercule et encore les frontons représentant l'un, les préparatifs de la course de chars qui oppose Pélops à Œnomaos, l'au-

tre le combat des Centaures et des Lapithes que préside Apollon. Ils sont également impressionnés par l'alliage de tendresse et de rigueur qui émane de l'Hermès de Praxitèle. Le Mardi Saint (4 avril), Gide et R. Levesque quittent Olympie à destination de Tripolis. Le Mercredi Saint (5 avril), ils se rendent jusqu'à Sparte et Mistra et rentrent le soir à Tripolis. Le retour à Athènes a lieu le Jeudi Saint (6 avril). Le lundi de Pâques (10 avril) ils se rendent à Rhamnous (ou Rhamnonte), emplacement situé au nord de Marathon, où se trouve le temple de Némésis. Là, de jeunes bergers leur offrent l'hospitalité et devant une carte, la conversation tourne autour de la situation politique. Les deux compagnons prendront congé de leurs hôtes avec une émotion que rend intense le geste spontané de l'un des garçons portant à ses lèvres la main de Gide [58]. Au cours d'une soirée passée en compagnie de Théo Léger et Charles Brunard, Gide décrira Rhamnonte avec beaucoup d'enthousiasme [59]. Les deux amis ont encore l'occasion de faire, selon toute probabilité le mardi 11 avril, une excursion en voiture au Cap Sounion où ils peuvent contempler les vestiges du temple de Poséidon. Bien entendu, ils se sont aussi livrés à maintes promenades dans Athènes. Ainsi, le jeudi 13 avril, ils visitent le Musée Bénaki et l'Agora. Enfin, en nous reportant au *Journal* de G. Théotokas [60], on peut fixer la date du départ de Gide par l'Orient-Express, le vendredi 14 avril : il sera donc resté en Grèce environ trois semaines.

Si nous désirons à présent recenser quelques-unes des impressions de Gide, nous devons d'abord avancer qu'il a certainement dû éprouver un plaisir esthétique intense devant l'art grec classique qu'il connaît en profondeur. Au cours des randonnées des deux compagnons, les souvenirs de l'Antiquité affleurent naturellement à leur esprit sous la forme d'évocations mythologiques (Apollon), historiques (Plutarque, Xénophon), littéraires (Ronsard, Keats) [61]. En voyageurs avertis, Gide et R. Levesque sont naturellement amenés à établir d'intéressants parallélismes. Avec perspicacité, ils rapprochent les temples d'Olympie et ceux de Sicile [62], les villes mortes de Mistra et des Baux [63], Tripolis et Samarcande [64], les fresques du couvent de la « Péribleptos » à Mistra et celles d'Assise [65], les mosaïques du monastère de Daphni et celles de Ravenne [66]. Plus généralement, ils sont sensibles au naturel et à la res-

piration secrète de l'art grec qui leur paraît « baigné d'humanité », contrairement à l'art égyptien « inanimé [67] » et aux « bravades » de l'art romain [68]. Ce qui les a tout particulièrement charmés c'est l'harmonieux mariage des ruines avec le paysage [69]. Au plaisir esthétique procuré par la contemplation des monuments se conjugue donc le ravissement devant la nature grecque. En effet, Gide a apprécié la beauté sauvage de certains sites rocheux, la douceur des paysages boisés, la lumière éclatante. Curieux de tous les détails, il pousse son don d'observation jusqu'à distinguer dans ses excursions certaines variétés inconnues de fleurs. Notons aussi qu'il fut séduit par le Jardin Royal (aujourd'hui Jardin National) d'Athènes [70].

L'Antiquité n'est donc pas l'unique réalité que Gide est venu rechercher. Avec sa disponibilité coutumière, il s'ouvrira à d'autres aspects de la grécité. Ainsi, dans ses randonnées, il aborde avec intérêt les vestiges de l'histoire byzantine. Nous avons noté plus haut que Gide se réjouit de revoir, à Plaka, la Petite Métropole du XII^e^ siècle dédiée à saint Éleuthère et à la Vierge « qui exauce vite » (Gorgoépikoos) [71]. À Mistra, ancien centre littéraire et artistique byzantin (à 16 km de Sparte), dominé par le château du prince Guillaume Villehardouin, il se laisse gagner par le charme des petites églises [72], et à Pâques (9 avril), à Daphni, dans la banlieue ouest athénienne, il est conquis par les mosaïques décorées d'or fin qui ornent le monastère du XI^e^ siècle [73].

D'autre part, le fait de passer en Grèce la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques offre à Gide la meilleure occasion d'apprendre à connaître les coutumes du peuple. Le Mardi Saint et le Mercredi Saint (4 et 5 avril), les deux amis se mêlent à la foule de la cathédrale de Tripolis [74], le Jeudi Saint (6 avril), à Athènes, ils vont à la petite église Kapnikaréa du XI^e^ siècle, célèbre pour ses beaux chants byzantins [75], le Vendredi Saint (7 avril) ils se rendent en compagnie d'Octave Merlier (le directeur de l'Institut Français d'Athènes) au cimetière, où ils assistent avec émotion à la procession traditionnelle du Saint Suaire (Épitaphios) [76]. Enfin, pour aborder le côté prosaïque des choses, il faudrait également ajouter que, malgré le dédommagement offert par l'ouzo et le vin résiné, Gide dut certainement pâtir du jeûne imposé ces jours-là dans les tavernes et restaurants.

En tout état de cause, avec son ouverture d'esprit habituelle, il apprend à connaître la Grèce moderne et son peuple. Bien qu'il voyage incognito, évitant les foules, il recherche néanmoins les contacts humains avec les modestes habitants des campagnes ou des montagnes. Il convient de noter que les deux compagnons sont partout bien accueillis, d'autant plus qu'en tant que Français ils sont, en ces temps angoissés, considérés comme des alliés. Ému de constater que les nouvelles politiques sont déjà parvenues dans les villages les plus isolés et que les gens les plus simples sont pleinement conscients de la gravité de la situation, Gide, partageant leur inquiétude, se mêle volontiers à leurs conversations [77].

Or, le mercredi 12 avril 1939, invité avec Robert Levesque chez C. Th. Dimaras, Gide aura l'occasion de faire la connaissance de quelques représentants de l'élite intellectuelle grecque. Le poète Georges Séféris, le romancier Georges Théotokas, le juriste Athanase Athanassiadis, tous trois grands amateurs de littérature française et fervents admirateurs de l'œuvre gidienne, sont à la fois heureux et émus de rencontrer enfin celui qui représente « une part importante de [leur] jeunesse [78] ». Auprès d'eux Gide cherche à se renseigner sur certains aspects de la Grèce moderne. Les sujets de conversation de cette soirée sont, on s'en doute, variés. À travers les témoignages de C. Th. Dimaras, Georges Séféris, Georges Théotokas [79], qui se recoupent et se complètent, il est aisé de relever au moins cinq principaux pôles d'intérêt : remarques de Gide sur la Grèce, discussion sur l'œuvre de l'écrivain (notamment au sujet des *Nourritures terrestres* et des *Faux-Monnayeurs*), conversation à propos de la situation politique et sociale, lecture par C. Th. Dimaras de poèmes de Cavafy traduits en français et de l'un d'eux dans l'original [80], lecture par G. Séféris, à la demande de Gide, de vers de l'*Iliade* en prononciation néo-hellénique. En guise de remerciement pour son hospitalité, Gide offre à C. Th. Dimaras deux dédicaces, que nous reproduisons ici avec son aimable autorisation, l'une aux *Nourritures terrestres* : *« pour Constantin Dimaras et pour Madame Dimaras, j'inscris mon nom sur ce petit livre — fort ému de l'écho qu'il a trouvé dans leur cœur et en gage d'une profonde sympathie. André Gide. 13 Avril 39. »*, l'autre à *Si le grain ne meurt* :

« en souvenir affectueux de mon passage à Athènes et de l'accueil de Constantin Dimaras. André Gide. 13 Avril 39. » [81].

Dans un article intitulé « Georges Séféris et André Gide [82] », récemment paru dans *Connaissance hellénique*, Christos Saltapidas se réfère à cette rencontre et traduit l'extrait du *Journal* de G. Séféris s'y rapportant, afin d'établir certains rapprochements significatifs entre Gide, Séféris, Cavafy. Tout d'abord, il relève le fait que Gide, après avoir attentivement écouté « La Ville », s'accorde avec G. Séféris pour reconnaître que Cavafy est « didactique ». Puis il souligne que Gide, comme Cavafy, privilégie l'expression indirecte, lorsqu'il évoque ses sentiments les plus intimes dans un style sobre mais élusif. Dans la suite, il met en évidence certaines affinités entre Gide et G. Séféris : d'une part, le souci du style dont témoignent le choix minutieux d'un vocabulaire souvent novateur et une syntaxe infléchie pour rendre fidèlement toutes les nuances de la pensée, d'autre part, un besoin naturel de sincérité qui, dans les deux cas, est à l'origine de la rédaction d'un journal intime. Pour conclure, C. Saltapidas affirme que Gide a certainement représenté pour Séféris « un vrai maître nécessaire pour son épanchement littéraire ».

Cette soirée mémorable chez C. Th. Dimaras a donc lieu vers la fin du séjour de Gide en Grèce. La conjoncture politique défavorable l'incite à avancer la date de son départ. Cependant, la situation s'aggrave dans le pays comme dans le reste de l'Europe. La garantie accordée par Chamberlain le 13 avril 1939 ne tranquillise pas les esprits. Les événements se précipitant laissent pressentir que le conflit est imminent. Alors que, le 21 avril 1939, Hitler pose la question polonaise, les alliances se forment de part et d'autre et les hostilités aboutissent à l'envahissement de la Pologne par les Allemands et à la déclaration de guerre anglaise et française en septembre 1939. La Grèce, elle, entre dans le feu un an plus tard, le 28 octobre 1940, lorsqu'elle rejettera l'ultimatum italien. Dans le contexte de ces temps troublés, le nom de Gide reste toujours au centre des préoccupations de l'élite littéraire grecque.

III. Fidélités grecques

Il est significatif que pendant les années éprouvantes de la guerre et plus tard encore, la rencontre avec Gide restera gravée dans la mémoire et le cœur de ceux qui l'ont connu, tandis que, réciproquement, l'écrivain ne manquera pas de donner des preuves de sa sympathie pour le pays où il fut si chaleureusement accueilli.

En premier lieu, il convient de signaler qu'au lendemain même de la soirée du 12 avril, G. Théotokas et G. Séféris en donnent, respectivement, chacun dans son *Journal*, un compte rendu détaillé [83]. Peu après, G. Théotokas publie dans la presse athénienne deux articles [84] se rapportant au même événement et aux vives impressions qu'il éprouva.

En décembre 1939, au cours d'une conversation, R. Levesque et G. Séféris commentent le voyage de Gide en Égypte et en Grèce [85]. Toujours par l'intermédiaire de R. Levesque, à l'automne 1940, Gide envoie des salutations aux « amis athéniens [86] », lesquels apprennent avec indignation les attaques d'une partie de la presse contre l'écrivain français [87].

Il est caractéristique que dans ces années adverses, le *Journal* de Gide suscite des débats dans les cercles littéraires de l'époque. De ce fait, il ne serait pas improbable qu'il ait, dans une certaine mesure, contribué à l'épanouissement du journal intime en Grèce [88]. Il y aurait peut-être une étude à mener autour de ce que doivent à Gide des auteurs de journaux, tels G. Séféris ou G. Théotokas et éventuellement ceux qui ont tenu un journal pendant la guerre ou l'occupation, comme Anghélos Terzakis, Jeannae Tsatsos, Minos Dounias... Il constitue pour certains, comme pour G. Séféris, un soutien moral et un point de référence, non seulement pendant la guerre, mais encore tout au long de leur vie. À travers la *Correspondance (1936-1945)* de Georges Séféris et de son épouse Marô, nous apprenons que le poète reçoit le *Journal* le 18 juillet 1939 [89] ; le 3 août, il l'envoie à Marô qui apprécie immédiatement la ferveur de Gide pour toutes les manifestations de la vie [90]. Le *Journal* sera d'ailleurs le seul livre qu'emportera Marô Séféris [92] en mai 1941, lorsque le couple quitte la Grèce (sous occupation allemande depuis le 6

avril 1941) pour l'Égypte où G. Séféris, alors directeur du Bureau de la presse étrangère, est appelé à suivre le gouvernement grec en exil.

En décembre 1940, C. Th. Dimaras sollicite, au nom de la Grèce, la solidarité de Gide pour le peuple grec [93]. Conscient des conséquences que pourrait impliquer un tel acte, le 31 décembre 1940, Gide adresse néanmoins une réponse à l'ambassadeur de Grèce à Vichy [94], d'où circulant « sous le manteau » elle parviendra à destination à Athènes. La lettre de Gide sera publiée en 1951 dans *La Revue d'Athènes*, suivie de l'article de C. Th. Dimaras intitulé « Gide et la Grèce [95] ».

Ainsi se maintient le contact entre Gide et la Grèce, tandis que ceux qui ont fait la connaissance de l'écrivain continuent de suivre avec le plus grand intérêt son itinéraire spirituel. Si la collaboration de Gide à *La NRF*, sous l'occupation allemande, est sévèrement relevée par G. Théotokas [96] et G. Séféris [96], par contre, sa décision de s'expatrier temporairement en Tunisie en mai 1942 suscite une vive émotion [98]. Peu après la libération de Tunis (le 7 mai 1943), du Caire où il est nommé à la Direction de presse du gouvernement grec en exil, G. Séféris envoie à Gide, le 25 mai 1943, un télégramme qu'il consigne dans son *Journal* [99]. D'Alger, le 10 juin de la même année, Gide lui répond par une lettre élogieuse pour la Grèce, dont le texte prouve qu'il garde un vivant souvenir de la soirée du 12 avril 1939 [100]. Le 4 juillet 1943, G. Séféris accuse, dans son *Journal*, la réception émue de cette réponse [101] et le 25 juillet, il adresse à Gide une longue lettre manuscrite, dans laquelle il renouvelle ses sentiments d'amitié et exprime l'espoir en sa solidarité envers le peuple grec [102]. Le 17 février 1944, au Caire et le 12 mars 1944, à Alexandrie, G. Séféris prononce une conférence intitulée : « Deux aspects du commerce spirituel de la France et de la Grèce », dans laquelle il se réfère en termes chaleureux à la venue de Gide en Grèce et aux affinités qui l'unissent au pays [103].

Les marques de l'attachement de G. Séféris et de G. Théotokas à Gide sont donc aisément repérables dans leurs journaux intimes et leurs correspondances, même si avec le temps leur admiration se nuance et qu'ils osent jeter un regard critique sur leur « maître à penser ». Il semble légitime de présumer que cette réserve s'inscrit dans le cadre plus

général d'une certaine amertume devant la politique de la France après l'armistice de juin 1940.

Le passage suivant de G. Théotokas est représentatif de cette mentalité : « 2 avril [1943.] Je feuillète André Gide. Je vois bien à présent ses limites. Moins admirable que nous ne l'avions cru dans notre jeunesse et sa pensée assez superficielle. Sur des sujets généraux, des naïvetés étonnantes. Quand je vois les limites d'un écrivain, mon admiration retombe. Mais ceci ne me jette pas nécessairement dans le reniement. Le rôle de Gide dans la vie spirituelle de l'entre-deux-guerres et dans la formation de ma génération fut si important qu'il serait stupide de n'en plus tenir compte [104]. »

Ce texte de Thanassis Pétsalis rend le même écho : « Nous avons vécu dans l'ombre de Gide et de Proust. Gide surtout infusa en nous des philtres — j'allais dire des poisons — qui, aujourd'hui encore, lorsque nous les goûtons, font vibrer en nous des cordes aux échos profondément séduisants et souvent — telles étaient et telles sont nos affinités — stimulants pour notre inspiration. Pourtant, la "ferveur" *[en français dans le texte]* que Gide nous enseigna si instamment n'était pas saine, non, c'était la planche de salut d'une âme qui se noie. Les préceptes qu'il mit à notre disposition, son exhortation spirituelle, le regard nouveau qu'il nous offrit (le désir est plus important que sa réalisation, rejette la science livresque, brûle les livres, oublie ce qu'on t'a enseigné afin de pouvoir porter sur le monde un regard nouveau, c'est l'effort qui compte et non pas tant le résultat, etc.), toutes ces théories nous enivrèrent et nous épuisèrent au lieu de nous soulager [105]. »

Tout au long du *Journal* de G. Séféris, le nom de Gide revient fréquemment : le poète l'évoque souvent dans des moments difficiles de sa vie [106]. Fortement impressionné par sa vitalité débordante, il ne peut s'empêcher de comparer l'écrivain français à d'autres personnalités qu'il a eu l'occasion de rencontrer et qui lui ont paru prématurément vieillies, comme Laurence Binyon en 1940, Paul Éluard en 1946, E. M. Forster en 1951 [107]. En janvier 1947, à la lecture de *Thésée*, il songe que « ce vieillard si vivant demeure l'un des rares phares éclairant encore l'Europe [108] ». Il sied de rappeler, à ce propos, qu'en 1952 paraît en grec un essai sur *Thésée* par Zissimos Lorentzatos [109], lequel avait soumis son

manuscrit au jugement du poète dès 1949. Les remarques de G. Séféris figurent dans la correspondance des deux amis récemment publiée [110]. Dans le même volume, nous apprenons encore que Gide avait accordé à G. Séféris la dédicace suivante à *Thésée* : *« en souvenir ému d'une première rencontre à Athènes — attentivement* [111] ». Enfin, s'il est déconcerté par le défaitisme de la préface de Gide à l'*Anthologie de la Poésie française* (1949) dans la « Bibliothèque de la Pléiade » [112], c'est, avec une invincible nostalgie, qu'en lisant le numéro d'*Hommage à André Gide* de *La NRF* (1951) G. Séféris songe aux années passées, vécues « si près de la pensée du vieux Tityre » et se demande par qui notre monde remplacera de tels hommes [113].

Si les intellectuels grecs, auxquels la guerre a conféré une nouvelle acuité du regard, adoptent une attitude assez critique à l'égard de Gide, ils n'en continuent pas moins, en ces temps difficiles, de suivre son itinéraire spirituel, de relire son œuvre et d'y chercher des raisons de croire et d'espérer, ce qui est encore assurément une marque d'estime et d'admiration durables pour l'écrivain qui fut une des révélations de leur jeunesse.

IV. Gide et la critique littéraire grecque de 1945 à nos jours

Outre les quelques intellectuels ayant personnellement rencontré André Gide, toute une pléiade d'hommes de lettres, qui avaient été initiés à son œuvre, ont tenu à faire part de leurs impressions à un plus large public. Nous allons donc, à présent, essayer de poser quelques jalons révélateurs du rayonnement de la pensée gidienne en Grèce, de 1945 environ à nos jours et nous référerons, pour finir, à quelques articles parus en France sur « Gide et la Grèce ».

La journaliste et romancière de formation française Lilika Nakou [114] et l'écrivain engagé Stratis Tsirkas [115], originaire d'Égypte, sont, semble-t-il, les deux derniers témoins grecs qui aient eu la chance de faire la connaissance de Gide, la première à Paris même, en automne 1939, le second au Caire, au printemps 1946.

Dans le chapitre consacré à André Gide du volume *Personnalités que j'ai connues* [116], Lilika Nakou raconte comment elle eut l'occasion d'assister au débat sur l'interprétation marxiste de la littérature grecque et latine, présenté par Gide et Julien Benda, à l'occasion du Congrès International Antifasciste, à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Grâce à l'entremise de Robert Levesque, elle eut la possibilité de rencontrer André Gide. Les passages suivants se rapportent à leurs entretiens : « André Gide chercha encore à s'informer sur la situation en Grèce. Il voulait savoir si les rumeurs qui couraient sur la dictature de Métaxas étaient vraies. Il témoignait un grand intérêt pour la Grèce contemporaine et sa poésie. Il tenait entre ses mains (en feuilles éparses) des poèmes de Cavafy traduits en français. La personnalité de Cavafy, son œuvre l'enthousiasmaient [117]. » Et plus loin : « Vous savez ce que je disais avant-hier encore à des jeunes qui me questionnaient sur la poésie actuelle ? Si vous désirez, leur dis-je, connaître les possibilités de la poésie actuelle, lisez donc les jeunes poètes grecs. Il n'y a aucune autre poésie qui puisse se comparer à la leur, en pureté et en intensité [118]... » Lorsque Lilika Nakou revit André Gide, à Paris en 1947, il lui parut très affecté par les horreurs de la Seconde Guerre mondiale mais, comme auparavant, alerte et curieux de tout. Voici comment elle résume en quelques mots les traits dominants de sa personnalité : « Toute sa vie il a recherché le bonheur humain, c'était un styliste admirable, un esprit libre [119]. »

Au Lycée Français du Caire, le 18 mars 1946, et à l'École Supérieure des Lettres de Beyrouth, le 2 avril 1946, Robert Levesque, présenté par Gide, donne une conférence sur « La Poésie grecque contemporaine » (Sikélianos, Kazantzakis, Séféris et Cavafy). Les commentaires de presse [120] qui font l'éloge de ces manifestations culturelles affirment que Gide exprima, d'une voix vibrante d'émotion, son admiration pour le miracle de la victoire grecque à la fois matérielle et spirituelle. L'écrivain Stratis Tsirkas, ayant lui-même assisté à la conférence du 18 mars, envoie d'Égypte à la revue *Élefthera Grammata* [Lettres Libres] un compte rendu intitulé « Robert Levesque et André Gide [121] ». À sa lecture, nous apprenons que Gide donna au public la primeur d'un texte inédit, destiné à être publié par H. Joannidès à Paris. De ce fait, nous

pouvons déduire avec certitude qu'il s'agit de « Reconnaissance à la Grèce [122] », inséré peu après dans *Messages de la Grèce*, numéro spécial, juillet 1946, de la revue *Le Voyage de Grèce* paraissant à Paris et dont H. Joannidès était le directeur-éditeur. Commentant la dernière phrase, et s'arrêtant plus particulièrement sur l'assertion « en un temps où l'ombre de toutes parts nous assiège », Stratis Tsirkas, bien que touché par les sentiments de Gide envers la Grèce, manifeste certaines réserves quant à son pessimisme. Faisant allusion au poème « Ithaque » de Cavafy, il s'en prend aux Lestrygons de la disponibilité et aux Cyclopes de la peur de l'engagement qui ont retenu Gide d'adhérer effectivement au communisme.

Dans le journal *Kathimerini* [Quotidien] du 3 juin 1947, le poète et critique littéraire Cléon Paraschos consacre un article au *Journal* d'André Gide [123] qu'il considère, parmi les ouvrages de l'écrivain, comme celui ayant le plus de chances de survivre. Se penchant sur les extraits publiés dans *L'Arche* en 1942, il admire que, malgré une certaine désillusion de Gide, en ce qui concerne sa production, quelque tristesse due au vieillissement de sa voie, et en dépit de l'amertume qu'engendre en lui l'occupation de la France par les Allemands, son amour de la vie affleure dans une gamme thématique aussi variée que la solitude, la notion de Dieu, le rapport entre Dieu et morale, le sens de l'individualisme, à quoi s'ajoutent des confessions intimes, des impressions de lectures et d'auditions musicales.

En octobre-novembre 1947, dans son essai « Cavafy didactique [124] » publié dans la *Revue Anglo-hellénique*, Evanghélos Papanoutsos [125] constate l'existence d'affinités électives entre Gide et Cavafy et remarque, dans leurs œuvres respectives, l'utilisation du même motif poétique de la claustration qu'il illustre d'exemples pris d'une part dans *Paludes*, d'autre part dans « Murailles », « La Ville », « Fenêtres », « Les Troyens » et « En attendant les barbares » [126]. Pour l'auteur de l'article, au cas même où l'on admettrait quelque influence de l'écrivain français sur le poète grec, ce qui ne paraît pas, selon lui, très probable, la comparaison incite à reconnaître que le symbole des murailles prend une portée métaphysique plus angoissante dans les poèmes de Cavafy que dans le texte gidien. On peut donc avancer que

dans les années qui suivent la guerre, les occasions n'auront pas manqué, aux lecteurs intéressés, de s'informer sur certains aspects de la pensée de Gide.

*

L'attribution du Nobel à André Gide en 1947, l'année même où la Grèce attendait le prix pour Anghélos Sikélianos, aurait éventuellement pu susciter quelque ressentiment à l'égard de l'écrivain français. Or, les intellectuels grecs accueillent avec grandeur d'âme cet honneur qui vient couronner une personnalité qu'ils estiment de longue date. Plusieurs d'entre eux saisissent cette occasion pour affirmer leur satisfaction et présenter au public une critique synthétique de l'œuvre de Gide. Parmi ceux-ci, il n'est point surprenant de reconnaître, en première ligne, C. Th. Dimaras et Cléon Paraschos qui, ayant depuis longtemps approfondi la création gidienne, se trouvaient, par conséquent, en position privilégiée pour apprécier un événement d'une telle portée.

Ainsi, le 21 novembre 1947, dans un article intitulé « Le prix Nobel [127] » paru dans *To Vima* [La Tribune], C. Th. Dimaras exprime l'opinion unanime des intellectuels grecs, en saluant l'hommage justement rendu à Gide [128]. Selon lui, la production gidienne, confinant à la perfection, apparaît, à une époque aussi troublée, comme une garantie de vie et de renouveau. Après avoir assimilé à une charnière entre le présent et l'avenir l'œuvre du nobéliste, imprégnée d'humanisme, qui manifeste si parfaitement l'inquiétude et l'espoir de notre temps, C. Th. Dimaras évoque l'itinéraire tourmenté parcouru par Gide jusqu'à ce qu'il nous livre le fruit de son expérience. Dans la suite, il rappelle que le talent de l'écrivain dépasse largement le cadre de l'invention romanesque pour s'orienter vers l'essai critique d'une part, les textes autobiographiques, le journal intime et les impressions de voyage d'autre part. En particulier, il considère le *Journal* comme une preuve du plus haut point de sincérité et de vertu spirituelle atteint par l'individu contemporain. Pour C. Th. Dimaras, l'attribution du prix Nobel à Gide prend un sens symbolique, puisqu'elle signifie que l'Europe distingue en lui sa propre création : l'homme libre.

Le 23 novembre 1947, Cléon Paraschos donne, encore une fois dans *Kathimerini*, un aperçu général de l'œuvre d'André Gide [129]. Entre autres, il constate que pour Gide, tout est mouvement incessant, rien n'est définitif : la foi, le choix sont suspects car ils impliquent l'immobilité, tandis que celui qui désire s'accomplir doit être disponible à tout moment, ouvert à toutes les influences fécondes. C. Paraschos ajoute encore que la philosophie de l'écrivain est une philosophie du désir vers laquelle convergent ses inclinations tant sensuelles que spirituelles et en laquelle se résout le conflit entre puritanisme et sensualité, ainsi que son angoisse foncière provenant de l'impossibilité où il se trouve de répondre à ses interrogations concernant Dieu.

En novembre 1947 toujours, dans « Le prix Nobel de littérature 1947 : André Gide », le romancier Thrassos Castanakis [130] applaudit aux choix grâce auquel l'Académie suédoise honore un infatigable travailleur de l'esprit, ayant élargi les virtualités de la langue française et exercé une grande influence sur la littérature contemporaine. Après avoir sommairement recensé les ouvrages de Gide, Th. Castanakis observe que la quête de soi constitue invariablement l'objectif majeur que celui-ci a cherché à atteindre, tout en étudiant en profondeur Nietzsche, Dostoïevsky, Kafka. À son avis, les générations à venir auront tout intérêt à lire cet auteur afin de comprendre l'évolution des événements au XX^{e} siècle et d'apprécier combien ont travaillé et persévéré « autrefois » ceux qui ne croyaient plus en rien.

En décembre 1947, un critique littéraire bien au courant des lettres françaises, Georges Pratsikas, présente dans *Néa Hestia* la production gidienne [131] en insistant sur les notions de « ferveur » et d'« acte gratuit ». Ainsi, il désire rendre hommage à l'écrivain « ondoyant et divers » qui réussit à s'imposer dans le monde des lettres de son temps grâce à une œuvre variée exprimant la liberté d'opinion dans toutes ses dimensions et dans tout son éclat.

Il n'est pas inutile d'indiquer que dans le même numéro figure la première traduction grecque du *Traité du Narcisse*, réalisée et préfacée par André Andréopoulos [132].

De ce qui précède, il ressort donc que la critique grecque s'est particulièrement attachée à faire ressortir certaines qualités essentielles

du lauréat de 1947 comme la perfection de son style, la diversité de son œuvre et surtout sa sincérité et son intégrité morale, affranchie de préjugés qui apparaît comme une vertu primordiale de l'homme moderne.

*

Quelques temps à peine après le Nobel, la mort de Gide, le 19 février 1951, suscite un nouveau regain d'intérêt autour du nom de l'écrivain.

Ainsi, au mois de mars de la même année, la revue *Néa Hestia* présente le premier numéro d'hommage [132] qui ait été consacré à Gide en Grèce, lequel comprend, côtoyant quelques traductions de publications étrangères, les collaborations de trois hommes de lettres grecs éminents : Jean M. Panayotopoulos, Costas Ouranis et Cléon Paraschos, axées essentiellement sur l'éthique gidienne.

Dans son essai « Aspects de l'œuvre de Gide [133] », le romancier Jean M. Panayotopoulos, bien que réservé en ce qui concerne le côté « ironiste » de l'auteur, s'incline devant son « insatiable amour de la vie, de l'étude et de l'expression ». Pour lui, Gide est non seulement un excellent styliste, mais un humaniste au sens large du terme, un défenseur de la dignité humaine, de la culture individuelle, de la liberté de la pensée et de l'altruisme.

« Le "cas" André Gide [134] » est le titre de l'article dans lequel le poète et critique Costas Ouranis caractérise l'intellectuel français comme un personnage cérébral qui s'engage dans une quête de soi angoissée en utilisant tous les moyens de l'introspection. Il s'attache surtout à expliquer pourquoi le conflit entre l'éducation puritaine et les préférences sexuelles de Gide ne tarda pas à prendre la dimension d'un antagonisme déchirant entre la postulation de Dieu et celle du Diable, et comment, dans sa tentative de résoudre cette contradiction intérieure, l'écrivain se découvrit de nouvelles règles de vie (la disponibilité, l'acte gratuit, l'introspection), grâce auxquelles il chercha à remplacer la morale traditionnelle par une morale individuelle.

Dans le même numéro de la revue *Néa Hestia*, Cléon Paraschos présente le texte intitulé « L'Individualisme de Gide [135] », qui avait fait

précédemment l'objet d'une émission radiophonique le 9 mars 1951. Dans un premier temps, il affirme que la destinée de l'individu, thème central de la création gidienne, constitue toujours un sujet brûlant de l'époque contemporaine. Puis il se livre à l'analyse des causes et des effets de l'individualisme gidien dont les composantes principales sont la disponibilité et la méfiance à l'égard de tout choix. C. Paraschos note encore que, tout en revendiquant le droit de vivre en accord avec sa nature, Gide a toujours cherché à concilier le dogme puritain avec l'amour dionysiaque de la vie. Enfin, il constate que si ce sceptique n'a pu trouver de réponse satisfaisante à la postulation de Dieu, du moins garda-t-il jusqu'à la fin une foi inébranlable en la ferveur, cet élan qui nous fait adhérer à l'existence.

Dans un article paru en avril 1951 dans la revue *Allaghi* [Changement], Chryssos Evelpidis résume « L'apport d'André Gide [137] ». Selon lui, les écrits de Gide n'ont pas la puissance narrative qui emporte le lecteur et sa langue, extrêmement travaillée, pure comme le cristal, révèle intégralement une pensée claire, mais sans pour autant nous émouvoir. D'après C. Evelpidis, ce qui a attribué à Gide la place de choix qu'il tient dans le domaine des lettres, c'est sa haute culture, son absence de préjugés, sa sincérité audacieuse, son actualité permanente, sa vitalité sur le plan intellectuel, et sa contribution à l'étude des divers problèmes contemporains.

Enfin, en avril 1951, toujours C. Th. Dimaras publie, dans la *Revue d'Athènes*, la lettre que Gide lui adressa le 31 décembre 1940, suivie d'un aperçu synthétique sur « Gide et la Grèce [138] ». Après avoir observé combien l'utilisation gidienne des mythes grecs est tout à fait personnelle et originale, C. Th. Dimaras relève plusieurs indices prouvant que l'écrivain français était disposé à aimer la Grèce bien avant 1939. Enfin, il constate que l'expérience grecque de Gide a encore renforcé son inclination pour ce pays auquel, au mépris des risques encourus, il déclara sa solidarité morale en 1940.

En général, les articles qui paraissent au lendemain de la mort de gide cherhchent à révéler les causes profondes qui ont incité l'écrivain à élaborer une morale individuelle étayant une création originale intimement liée à son existence.

*

Dans les années qui vont de 1952 à nos jours, la parution, à intervalles plus ou moins réguliers, de publications consacrées à Gide nous permet d'avancer que l'œuvre de l'écrivain continue à bénéficier en Grèce des faveurs de lecteurs assidus. En 1952, paraît *"Thésée" d'André Gide. Et autres textes* [139], essai que Zissimos Lorentzatos commence à rédiger en 1948 et qu'en 1949 il soumet au jugement de G. Séféris [138]. Notons que l'auteur de cet ouvrage réalisa également une traduction de *Thésée*, qui resta inédite. Dans son étude, Zissimos Lorentzatos se propose donc d'examiner trois problèmes : celui de la préparation spirituelle de *Thésée*, celui du mythe ou du symbole et celui de la rédaction de l'ouvrage. Pour ce qui est du premier, Z. Lorentzatos remonte au milieu protestant de Gide, à son éducation « rompue » et « brisée » et à l'influence exercée sur lui par Nietzsche et Gœthe. En ce qui concerne le mythe de Thésée, il suit dans le *Journal* sa longue genèse pendant un demi-siècle environ, en insistant sur la signification psychologique de la destinée individuelle du héros, puis il tente de repérer les sources directes et indirectes de l'œuvre (*Hippolyte* d'Euripide, *Phèdre* de Racine, Plutarque ou plutôt Amyot, *Phèdre* de Sénèque, *Thésée* de Bacchylide, les écrits de l'archéologue Sir Arthur John Evans), enfin il fait allusion à certains mythes secondaires se rattachant à *Thésée* : Héraklès, Minos, Œdipe, Ariane, Dédale, Icare, Pasiphaé... En troisième lieu, Z. Lorentzatos passe au problème de la réalisation en examinant l'évolution du texte à travers les changements successifs qu'il subit. En donnant des exemples représentatifs de la façon dont Gide utilise certains procédés techniques, en faisant ressortir les analogies remarquables entre le rythme et le sens, ainsi que la fine ironie du texte, Z. Lorentzatos cherche à démontrer qu'avec *Thésée*, nous avons non pas l'aboutissement des styles gidiens précédents, mais l'inauguration d'une nouvelle écriture.

En 1965, Michel Stassinopoulos publie, dans *Néa Hestia*, une monographie intitulée « La Parabole de l'Enfant prodigue et ses variations en littérature [141] », dans laquelle il se livre à l'analyse du texte qu'il

avait traduit trente-cinq ans auparavant [142]. Après une introduction générale sur l'intérêt psychologique de la parabole en question, il évoque *Le Mystère de l'Enfant prodigue*, la pièce de l'écrivain belge Charles Klerc, puis, passant à la version gidienne, il souligne que sa puissance dramatique réside en ce que l'Enfant prodigue reste essentiellement étranger à son milieu dans la maison paternelle même. L'auteur de cet essai illustre cette affirmation grâce à des extraits du dialogue du fils avec son père, avec sa mère, avec son frère aîné. Un élément original retient encore son attention : le frère puîné qui quittera à son tour sa famille. En fait, conclut M. Stassinopoulos, Gide ne raconte pas l'histoire d'un retour, mais celle du combat intérieur le précédant et qui risque fort de ne jamais prendre fin : bien qu'apparemment l'Enfant prodigue ait vaincu le doute et franchi le seuil du logis familial, en réalité, il n'adhère pas vraiment à ce qui se passe autour de lui car, tout au fond de lui-même, il est encore tourmenté par l'appel de l'ailleurs.

Dans les *Carnets de critique* (1978-1988), le journal littéraire d'Apostolos Sachinis [143], trois récits et un essai gidiens [144] sont résumés et commentés. Le 12 mai 1945, *L'Immoraliste* est salué comme une analyse très fine, étayée par une réflexion pénétrante et rédigée dans un style spirituel. Le 17 mai 1957, *La Symphonie pastorale* est appréciée comme un récit psychologique lyrique dont le sujet central réside dans le conflit entre nature humaine et devoir, et dans l'opposition entre imagination et réalité. Le 29 novembre 1966, A. Sachinis loue en *Dostoïevsky* une analyse critique exemplaire fondée sur les textes mêmes et relève quelques remarques perspicaces ayant trait aux différences entre le roman de l'écrivain russe et le roman occidental, et encore à l'importance accordée par Dostoïevsky à l'enseignement évangélique, notamment à la notion d'humilité. Enfin, le 12 mai 1972, il remarque que l'intérêt de *La Porte étroite* tient à ce qu'on peut deviner, à travers les lignes, les motivations intimes qui sont à l'origine de son inspiration. Dans ces appréciations, A. Sachinis observe que si les thèmes traités par Gide peuvent sembler quelque peu dépassés de nos jours, ses fines remarques psychologiques restent néanmoins précieuses pour celui qui cherche à approfondir la nature humaine.

Nous ne nous attarderons point sur l'« Hommage au centenaire de la naissance d'André Gide [145] » réalisé par le journal *Thessalonique* du 29 novembre 1969, puisque nous y trouvons uniquement des traductions d'articles étrangers et non pas des critiques d'auteurs grecs.

Par contre, nous nous arrêterons sur « André Gide : la disponibilité du corps [146] », le chapitre du recueil *Théorie des typologies littéraires* (1978), dans lequel le poète et critique Alexis Ziras aborde certains aspects de la pensée gidienne, en révisant certaines positions énoncées quelques années plus tôt dans *Thessalonique* [147]. En ce qui concerne l'individualisme par exemple, il signale une contradiction en ce que Gide tente de s'émanciper de la tradition de la civilisation occidentale, dans la lignée de laquelle il se trouve lui-même et dont il utilise le patrimoine spirituel. Par ailleurs, A. Zinas trouve fallacieuses les notions gidiennes de disponibilité et de liberté, selon lesquelles l'individu devrait, au mépris du rationalisme, s'assigner pour but de satisfaire pleinement aux exigences de sa sensualité. Pour lui, l'homme qui renie ainsi les conventions imposées par la société et l'histoire encourt le risque de devenir la proie d'illusions successives, quand sa préoccupation essentiuelle devrait être la remise en cause des institutions sociales en vigueur en Occident.

Plus récemment encore, en janvier 1989, paraît le numéro spécial de la revue *Diavazo* [Lire], consacré à André Gide [148], réalisé sous la direction de Pierre Papadopoulos avec la collaboration du Centre de Traduction Littéraire de l'Institut Français d'Athènes. Mis à part des articles d'auteurs étrangers tels M. Blanchot, A. Camus, J.-P. Sartre, D. Fernandez et d'autres, il convient de signaler l'article « André Gide en Grèce » qui reprend en grec les textes rassemblés en 1974 par Renée Richer [149], auxquels a été ajoutée la traduction de la lettre d'Octave Merlier à ses deux sœurs, concernant la visite de Gide en Grèce et leur promenade du Vendredi Saint au cimetière, où ils avaient assisté à la procession du Saint-Suaire. Cet hommage s'achève avec la « Bibliographie des traductions en grec des œuvres de Gide » établie par Christos Papageorgiou, qui a aimablement consenti à ce qu'elle soit publiée en français dans le présent numéro.

Si l'on considère, d'une manière générale, l'attitude de la critique grecque envers la création gidienne de 1945 à nos jours, on peut d'abord observer que la plupart des articles et essais critiques mentionnés émanent de praticiens de la création littéraire, comme c'était d'ordinaire le cas en Grèce jusqu'à un passé assez récent. Ainsi, on reconnaît des romanciers comme Lilika Nakou, Stratis Tsirkas, Thrassos Castanakis, Jean M. Panayotopoulos, ou encore des poètes comme Cléon Paraschos, Costas Ouranis, Zissimos Lorentzatos, mais il convient d'apprécier également l'apport considérable d'universitaires de renom tels que C. Th. Dimaras et Michel Stassinopoulos. Possédant à fond la langue française, ces hommes de lettres sont en mesure d'apprécier le style gidien dans le texte sans avoir besoin de recourir à des traductions, lesquelles sont d'ailleurs, jusqu'en 1970, assez rares. Ce qui les séduit, c'est non pas tant l'imagination créatrice que la maîtrise de la langue, la justesse et la sobriété de l'expression reflétant à la perfection une pensée à la fois claire et profonde (Chryssos Evelpidis), et encore l'utilisation originale de certaines tournures et des procédés syntaxiques (Zissimos Lorentzatos). Ils admirent également, dans les écrits de Gide, le mariage de l'esthétique et de l'éthique, et le talent de l'écrivain à transmuer ses préoccupations les plus intimes en œuvres d'art. En effet, la critique grecque a été particulièrement sensible au « drame » de Gide, ce conflit entre son éducation puritaine d'une part, son hédonisme et ses préférences sexuelles de l'autre (Costas Ouranis), et à sa résolution grâce à l'élaboration d'une morale individuelle (Jean M. Panayotopoulos). En outre, dans un pays méditerranéen comme la Grèce, où l'esprit dionysiaque a été chanté par des poètes comme Anghélos Sikélianos et d'autres, les notions de « disponibilité » et de « ferveur » retentissent naturellement comme des concepts familiers. À l'occasion du Nobel en 1947 et de la mort de Gide en 1951, on voit paraître des études plus synthétiques (C. Th. Dimaras, Cléon Paraschos), dans lesquelles l'individualisme de Gide, sa probité morale, son inquiétude foncière devant les problèmes contemporains sont considérés comme un nouvel humanisme à une époque où s'effondrent les valeurs traditionnelles, tandis que, plus nous avançons dans le temps,

l'admiration devant l'ensemble de la production gidienne tend à à devenir plus nuancée..

*

Nous ne saurions mettre le point final à notre recherche sans nous référer à l'intérêt suscité en France par les liens de Gide avec la Grèce contemporaine, qui éclairent le public français sur un nouvel aspect de l'écrivain et de ses préoccupations, tout en lui révélant, simultanément, dans un mouvement de *feed-back*, une image assez mal connue de la Grèce moderne, de son attitude héroïque pendant la Seconde Guerre mondiale et encore de sa littérature en plein essor. Il convient de signaler, à ce propos, l'enthousiasme avec lequel Gide évoque dans son *Journal* les traductions de Cavafy réalisées par Marguerite Yourcenar et C. Th. Dimaras, parues dans *Mesures* le 15 janvier 1940 [150]. Par ailleurs, grâce à son amitié avec Robert Levesque, il est un des premiers lecteurs des ouvrages de ce dernier qui font découvrir aux lecteurs français, dans des traductions de haute qualité, la poésie d'Anghélos Sikélianos, Dionysios Solomos, Odysséus Élytis, Georges Séféris, auxquels il ne faut pas manquer d'ajouter l'anthologie *Domaine grec* (1947). On comprend bien alors que Gide ait tenu à présenter Robert Levesque au moment de ses deux conférences sur « La Poésie grecque contemporaine » présentées en 1946 au Caire et à Beyrouth [150]. C'est à cette occasion, nous l'avons dit, que Gide donne la première lecture de son texte alors inédit « Reconnaissance à la Grèce [151] » publié dans le numéro spécial *Messages de la Grèce* de la revue *Le Voyage en Grèce* (juillet 1946), et repris dans le *BAAG* en juillet 1978, d'après une dactylographie retrouvée dans les papiers de R. Levesque.

En ce qui concerne plus particulièrement le voyage en Grèce de 1939, il est significatif que Gide ait lui-même consigné quelques unes de ses impressions dans les textes « Delphes » et « Printemps », recueillis dans son *Journal 1939-1949*. D'autre part, plusieurs points ayant trait à l'expérience grecque sont disséminés dans des écrits de Robert Levesque, notamment dans « Le Compagnon de voyage » rédigé en 1939 et paru dans le numéro d'*Hommage à André Gide* de *La Nouvelle*

Revue Française (novembre 1951 [152]) et dans la *Lettre à Gide* [153] composée en 1966 et publiée par les soins de l'AAAG en 1982. La préface, les notes et l'appendice établis par Claude Martin pour la *Lettre à Gide & autres écrits* fournissent également de nombreuses précisions concernant le sujet qui nous intéresse. Il est heureux que l'extrait du *Journal* de R. Levesque se rapportant au voyage de 1939, publié dans le présent numéro, vienne aujourd'hui combler les lacunes des publications précédentes.

Pour en venir, maintenant, aux réactions des témoins grecs et aux sentiments de Gide envers la Grèce dans les années qui suivirent son voyage, il sied de mentionner, avec l'attention qu'il mérite, l'article de référence, « André Gide en Grèce. Témoignages et lettres [154] », paru en 1974 dans les *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*. Dans cette publication, Renée Richer [155] se livre à une présentation critique de textes de G. Séféris et de G. Théotokas se rapportant à la question (articles et extraits de journaux intimes) qu'elle a elle-même excellemment traduits, ainsi que de deux lettres de Gide, l'une adressée à C. Th. Dimaras, datant du 31 décembre 1940, l'autre, inédite, à G. Séféris datant du 10 juin 1943. C'est avec sa bienveillante autorisation que nous avons reproduit ses traductions dans les textes documentaires. Ajoutons encore que la lettre de Gide à C. Th. Dimaras sera reprise dans le *BAAG* d'octobre 1978, suivie d'un message inédit de Gide à un destinataire inconnu qui désirait publier la lettre précédente dont il détenait une copie. Enfin nous rappelons l'article, déjà cité, de Christos Saltapidas : « Georges Séféris et André Gide » paru en janvier 1990 dans *Connaissance hellénique*, et qui se rapporte aux affinités électives du poète grec et de l'écrivain français.

Ces données qui relèvent quelque peu du rappel bibliographique ne sont pas, à notre avis, superflues puisqu'elles suggèrent que le public français a déjà été sensibilisé à la question qui nous préoccupe ici et nous pensons que le présent numéro du *BAAG* lui apportera certaines informations supplémentaires.

*

Dans cette étude qui n'a pas la prétention d'être exhaustive et qui n'épuise certainement pas le sujet, nous espérons néanmoins avoir présenté quelques jalons caractéristiques de l'intérêt ininterrompu des hommes de lettres grecs pour la pensée gidienne, tout au long de notre siècle.

Dans le premier tiers du XX^e^, *Les Nourritures terrestres* sont accueillies en Grèce comme un véritable hymne à la vie. À une époque où le problème de la langue n'est toujours pas résolu et où un esprit scolastique pèse sur la création littéraire néo-hellénique, les notions de « disponibilité » et de « ferveur » introduisent un vent nouveau qui n'aurait su laisser d'exalter les intellectuels grecs en quête d'horizons nouveaux. Ce n'est donc point un hasard que ce soit un grand artiste d'origine grecque, Démétrius Galanis — élu membre de l'Académie des Beaux-Arts de Paris en 1945 — qui ait illustré d'eaux-fortes *Les Nourritures terrestres* en France, en 1930 [156].

Quant aux *Faux-Monnayeurs* et au *Journal des Faux-Monnayeurs*, ils sont remarqués peu après leur parution en 1925, notamment par les jeunes intellectuels qui ont l'occasion de suivre sur place l'effervescence littéraire parisienne. Conscients du fait que cet ouvrage inaugure une ère romanesque nouvelle, ceux-ci s'empressent de le présenter en Grèce dans l'espoir qu'une expérience de cet ordre trouble éventuellement les eaux stagnantes de la prose néo-hellénique grâce à des procédés techniques révolutionnaires pour l'époque, tels que la mise en abyme, la multiplicité des points de vue, l'alternance du récit et du journal. Signalons que toute la première partie du roman a été traduite en 1938 dans le journal littéraire *Néohellenika Grammata*, mais qu'il faudra attendre 1951 pour avoir le texte intégral, et 1977 pour le *Journal des Faux-Monnayeurs*.

Durant leurs années de formation, plusieurs des futurs chefs de file de la « Génération de 1930 » puisent donc dans l'œuvre variée de Gide ce qui convient à leur tempérament et à leurs préoccupations intellectuelles du moment : Georges Séféris cherche à perfectionner sa propre langue en traduisant *Paludes* et *Le Prométhée mal enchaîné*, tandis que la fine ironie émanant de ces deux œuvres lui permet de modérer une hypersensibilité naturelle ; à Thanassis Pétsalis, la traduction de *La Tentative amoureuse* tient lieu également d'exercice de style ; Georges

Théotokas conçoit *Argo*, sa vaste composition romanesque, à Paris même, peu après avoir lu *Les Faux-Monnayeurs* ; quant à Stélios Xéfloudas, il est séduit par le modèle de l'investigation de soi proposé dans *Les Cahiers d'André Walter*. D'autre part, au début des années 1930, apparaissent les premières critiques visant à faire connaître l'œuvre de Gide au public grec à une époque où les traductions de ses livres sont quasi-inexistantes.

Entre 1932 et 1933, les déclarations de Gide en faveur du communisme lui attirent de nouveaux admirateurs dans les cercles de la gauche grecque, tandis que certains s'empressent de suivre son exemple. Or, il semble que cette vogue ait été une flambée sans lendemain, soit qu'il y ait eu une retombée de l'enthousiasme après le revirement d'opinion de Gide en 1936, l'année même où s'établit en Grèce la dictature du général Jean Métaxas (4 août) qui impose sur tous les plans une censure extrêmement sévère, soit que ce retour ait été naturellement interprété comme une preuve de la « disponibilité » gidienne. Nous n'avons pu relever qu'une seule critique idéologique, assez tardive puisqu'elle date de 1946, celle du romancier Stratis Tsirkas déplorant qu'un scepticisme négateur ait éloigné Gide du communisme.

Le voyage de 1939 offre à un nombre très restreint d'intellectuels grecs l'occasion inespérée de s'entretenir avec l'écrivain qui marqua de manière si décisive leur itinéraire spirituel et d'échanger avec lui des vues sur la littérature, sur la Grèce et sur la situation mondiale à un moment aussi critique que la veille de la Seconde Guerre. Cette rencontre fut à l'origine d'une estime réciproque durable entre l'écrivain français et les autres personnages, dont témoignent quelques lettres échangées entre 1940 et 1943. La soirée du 12 avril 1939, s'ajoutant aux diverses expériences de Gide en terre grecque, en la bonne compagnie de Robert Levesque, son initiateur en matière de poésie grecque moderne, joua incontestablement en faveur des sentiments d'admiration et de solidarité qu'il exprima au sujet de la résistance héroïque de la Grèce lors de la Seconde Guerre mondiale et de l'occupation nazie.

À partir de 1939, le *Journal 1889-1939*, publié cette même année, constitue apparemment l'œuvre de Gide qui recueille les suffrages des lecteurs grecs — notons que jusqu'à présent il n'est toujours pas traduit

en grec, à l'exception de quelques extraits parus en revue. Dans un monde en pleine confusion, il est considéré comme un exemple d'intégrité spirituelle et morale, comme la preuve émouvante d'une perpétuelle et inlassable introspection Pour les fervents admirateurs de Gide, le *Journal* est le biais par lequel ils communient avec celui qu'ils continuent à tenir pour un « maître à penser ».

Pourtant dès 1940, on peut voir poindre le début d'une attitude critique envers Gide tant de la part des témoins de 1939 que des autres intellectuels qui ont étudié son œuvre. Sans doute est-il légitime d'établir une relation entre ce recul et une réprobation concernant généralement la France au moment où fut signé l'armistice en 1940. Plus particulièrement, les Grecs furent gênés par la collaboration de Gide à *La NRF* sous l'occupation allemande. Ainsi, les uns réprouvent, dans l'œuvre de Gide, des considérations superficielles (Georges Théotokas), les autres déplorent le défaitisme émanant de certains de ses écrits d'après-guerre (Georges Séféris, Cléon Paraschos) ou estiment vieillis quelques-uns des sujets traités (Apostolos Sachinis). D'autres encore restent réservés quant à sa cérébralité (Chryssos Evelpidis), son ironie (Jean M. Panayotopoulos).

Toutefois, ces points de vue n'impliquent en aucun cas une condamnation de celui qu'ils continuent à considérer comme un des intellectuels les plus éminents de leur époque. Le *Journal* est toujours apprécié par Georges Séféris, C. Th. Dimaras, Cléon Paraschos, comme une nourriture spirituelle substantielle dont l'actualité ne risque pas de ternir de sitôt.

À un intervalle assez court, le Nobel et la mort de Gide déclenchent un regain d'intérêt autour du nom de l'écrivain. En 1947, l'attribution du Nobel à Gide est spontanément saluée par la critique grecque dans des études synthétiques visant à ressaisir la création gidienne dans son ensemble et à tenter de cerner sa signification pour l'époque contemporaine (C. Th. Dimaras, Cléon Paraschos, Thrassos Castanakis), tandis qu'en 1951 voit le jour le premier numéro de revue grecque consacré à Gide, dans lequel les contributions de trois hommes de lettres grecs (Cléon Paraschos, Costas Ouranis, Jean M. Panayotopoulos) ont essentiellement trait à l'éthique gidienne.

Dans les années qui suivent, on peut distinguer deux monographies, chacune entièrement consacrée à une œuvre de Gide : celle de Zissimos Lorentzatos portant sur *Thésée* (1952) et celle de Michel Stassinopoulos sur *Le Retour de l'Enfant prodigue* (1965), tandis qu'au delà de 1970 le fait le plus frappant est la multiplication des traductions d'ouvrages gidiens [157]. Or ce phénomène doit être considéré à la lumière de l'essor remarquable que connaît actuellement la traduction en Grèce. Sans doute le nombre d'œuvres gidiennes traduites en grec n'est-il pas négligeable et les publications consacrées à Gide ces dernières années laissent entendre qu'il est toujours tenu pour un des maîtres de la littérature française, mais il faudrait toutefois préciser qu'il partage ce titre avec plusieurs autres romanciers et poètes qui composent aujourd'hui le Panthéon des lettres françaises en Grèce. Parmi ceux-ci, on peut reconnaître les grandes figures du XIX^e^ siècle, essentiellement Stendhal, Flaubert, Baudelaire, Rimbaud et des auteurs du XX^e^ comme Proust, Cocteau, les principaux chefs de file du surréalisme : Breton, Éluard, Aragon sans oublier leur précurseur, Apollinaire, les dramaturges du nouveau théâtre : Ionesco, Beckett, Genet ; les existentialistes : Camus, Sartre ; les représentants du nouveau roman, Sarraute, Robbe-Grillet, Butor, Simon, bien d'autres encore comme M. Yourcenar, M. Duras, Tournier... Pour en revenir cependant à Gide, on peut énumérer environ une vingtaine d'éditions entre 1970 et 1990 contre une dizaine seulement entre 1925 et 1970, avec une préférence marquée pour *La Symphonie pastorale* et *La Porte étroite* qui ont eu droit à cinq éditions, suivis de près par *L'Immoraliste*. On peut cependant remarquer la carence de textes essentiels comme le *Journal*, les voyages, et aussi que les ouvrages d'inspiration grecque sont relativement peu nombreux et traduits tardivement : *Corydon* (1965, 1984), *Philoctète* (1981), *Thésée* (1983).

En fait, si nous tentons d'estimer la part de la réflexion de Gide sur la Grèce dans l'intérêt des Grecs pour l'œuvre gidienne, il faudrait prendre soin de garder les proportions. Sans doute les intellectuels grecs ont-ils été flattés de reconnaître en Gide un fin connaisseur de la littérature classique, qui s'est inspiré des mythes grecs dans plusieurs de ses écrits, mais il semble que ce qu'ils ont su apprécier avant tout dans ces

ouvrages, c'est l'adresse de l'auteur à soumettre le mythe à des préoccupations contemporaines, en régénérant sa signification, et mettant en évidence sa polyvalence. Ainsi s'explique l'admiration de Georges Séféris pour *Le Prométhée mal enchaîné*, de Stélios Xéfloudas pour *Le Traité du Narcisse*, de Zissimos Lorentzatos pour *Thésée*. De même, les protagonistes de la rencontre de 1939, mais aussi les derniers témoins comme Lilika Nakou et Stratis Tsirkas ont certainement été sensibles aux réflexions originales de Gide sur la Grèce, à sa solidarité morale, témoignée au pays en des temps critiques, au vif intérêt porté à la littérature grecque moderne, mais il semble sans conteste que, pour eux, l'apport de Gide dépasse largement ces questions de fierté nationale. Ce qu'ils ont principalement estimé, c'est sa spiritualité qui coule de source dans un style pur et sobre, son art incomparable dont l'objectif premier est la quête de soi, son insatiable « ferveur » devant toutes les manifestations de la vie, son inquiétude foncière face aux problèmes contemporains, sa « disponibilité » qui le retient de s'engager dans quelque direction que ce soit, la force d'âme de pouvoir rester avant tout fidèle à soi-même et de « suivre sa pente en montant », en un mot toutes les qualités qui confèrent à « l'insaisissable Protée » son inaltérable actualité et qui font qu'aujourd'hui encore, tout comme Georges Séféris en 1960 [158], on puisse s'étonner en constatant combien les ouvrages de Gide résistent au temps.

Si donc Gide a toujours ouvertement proclamé des sentiments de sympathie pour la culture hellénique, on peut affirmer que la Grèce lui a, en retour, dûment exprimé son admiration et sa reconnaissance. Sans aucun doute, l'expérience grecque de Gide révéla à l'écrivain un profil insoupçonné de la Grèce contemporaine et de sa littérature, sur lequel il n'hésita pas à se prononcer en termes enthousiastes devant un public français ou francophone. Inversement, les échanges qui s'établirent sur le plan intellectuel et humain, entre Gide et les personnes qu'il rencontra, stimulèrent l'intérêt de la critique littéraire grecque pour l'œuvre gidienne. C'est donc en replaçant le voyage en Grèce de 1939 sur la courbe des relations franco-helléniques mutuelles et fécondes qu'il est possible d'évaluer la portée de ses répercussions tant dans un sens que dans l'autre.

NOTES

Pour la facilité du lecteur, nous tenons à signaler que les chiffres romains renvoient aux textes documentaires et les numéros entre crochets à la "Bibliographie" sur GIDE et la Grèce.

1. Cf. Georges Séféris, "Deux aspects du commerce spirituel de la France et de la Grèce", Le Caire : Éd. de la Revue du Caire, 1944.
2. Cf. C. Th. Dimaras, "France-Grèce : Deux processus convergents", *La Révolution française et l'hellénisme moderne*, Actes du III[e] Colloque d'Histoire (Athènes, 14-17 octobre 1987), Contribution hellénique à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, Athènes : Centre de Recherches Néo-helléniques, Fondation Nationale de la Recherche Scientifique, 1989, pp. 31-48.
3. Cf. Georges Ténékidès, "Réflexions sur la francophonie en Grèce", *Mélanges offerts à Roger Milliex pour ses cinquante années de présence grecque*, Athènes : Société des Archives Littéraires et Historiques Helléniques, 1990, pp. 677-88.
4. Voir Grégoire Xénopoulos, "Les Revenants", *Œuvres complètes*, t. XI, Athènes : Biris, 1971, pp. 359-61.
5. Élefthérios Vénizélos (1864-1936) : homme d'État grec qui monta au pouvoir en 1910 et appliqua des réformes libérales. En 1913, il obtint la réunion de la Crète à la Grèce. Obligé par le roi à démissionner, il se retira en 1915. Cependant il accepta le débarquement à Thessalonique des Alliés, venus secourir la Serbie agressée par la Bulgarie, et institua dans cette même ville un gouvernement provisoire (octobre 1916). Avec l'aide de l'Entente, il rentra à Athènes, prit le pouvoir (juin 1917) et fit entrer la Grèce en guerre. Aux traités de Neuilly et de Sèvres (1919-1920), il obtint, grâce à l'appui des Alliés, des gains territoriaux.
6. Georges Séféris (1900-1971) : poète ayant introduit en Grèce des tendances nouvelles, dont les œuvres principales sont, à part ses recueils de poèmes, ses *Essais*, rédigés entre 1936 et 1947, son *Journal* en 8 volumes (le dernier tome est à ce jour inédit) et un roman, *Six nuits sur l'Acropole* (posth., 1974). Le prix Nobel lui fut attribué en 1963.
7. Thanassis Pétsalis (né en 1904) : romancier et académicien dont les ouvrages les plus connus sont la trilogie intitulée *La Destinée de Maria Parni* (1933-1935), la saga des *Mavrolyki* (1947-1948), *La Cloche de la Sainte Trinité* (1949), le roman historique en trois volumes *L'Aube grecque* (1962) et son triptyque autobiographique *Transparences* (1983-1988).
8. Georges Théotokas (1905-1966) : romancier et dramaturge dont l'essai intitulé *Esprit libre* (1929) est considéré comme le "manifeste" de la "Génération de 1930". À part ses romans : *Argo* (1933-1936), *Le Démon* (1938, trad. franç. 1946), *Léonis* (1940, tr. fr. 1985), *Malades et marcheurs* (1964), *Les Cloches* (posth., 1970), il convient de mentionner une importante œuvre théâtrale, des recueils de nouvelles, des essais et son *Journal (1939-1953)* (1987).
9. Stélios Xéfloudas (1901-1984) : romancier qui passe pour avoir introduit en Grèce le monologue intérieur. Ses ouvrages principaux sont : *Les Cahiers de Paul Fotinos* (1930), *Symphonie intérieure* (1932), *Cercle* (1944), *Hommes du mythe* (1944).
10. Voir Georges Théotokas, "Rencontre avec ANDRÉ GIDE" (Texte X).
11. Voir Denis Kohler, *L'Aviron d'Ulysse, l'itinéraire poétique de Georges Séféris*, Paris : Les Belles Lettres, 1985, p. 71.
12. *Ibid.*, p. 179.
13. *Ibid.*, p. 135 sq.
14. Souligné par l'auteur.
15. Thanassis Pétsalis, *Transparences*, t. I, Athènes : Hestia, 1983, p. 246.
16. *Ibid.*, p. 247.
17. Voir la "Bibliographie des traductions en grec des œuvres d'ANDRÉ GIDE" : Michel Stassinopoulos [29]. Né en 1903, l'académicien M. Stassinopoulos, ex-Président de la République (décembre 1974-juin 1975), est professeur de droit administratif, poète et essayiste.

18. Voir lettre n° 57, approximativement datée du 1er juillet 1928, pp. 81-3, et lettre n° 74, en date du 16 février 1929, pp. 111-3, dans *Quatre cents lettres de Kazantzakis à Prévélakis*, Athènes : Éd. Hélène Kazantzakis, 1965.
19. Voir Georges Théotokas, *Esprit libre*, préface de C. Th. Dimaras, Athènes : Hermès, 1979, p. 35.
20. Voir Georges Théotokas, "Le Voyageur de l'époque en fureur", *Itinéraire spirituel*, Athènes : Hestia, 1971, pp. 47-9.
21. Georges Théotokas, "*Dostoïevsky* par Stefan Zweig", *Agon ton Parision* [journal grec paraissant à Paris], 9 mars 1929, cité par C. Th. Dimaras dans sa préface à *Esprit libre, op. cit.*, p. XXVII. (Nous avons converti en chiffres romains les minuscules grecques de la pagination.)
22. G. Théotokas, *Esprit libre, op. cit.*, p. 30. "1er août [1919]. Brassé des nuages des heures durant. Cet effort de projeter au dehors une création intérieure, d'objectiver le sujet (avant d'avoir à assujettir l'objet) est proprement exténuant. Et durant des jours et des jours, on ne distingue rien, et il semble que l'effort reste vain : l'important, c'est de ne pas renoncer. Naviguer durant des jours et des jours sans aucune terre en vue. Il faudra, dans le livre même, user de cette image : la plupart des artistes, savants, etc., sont des côtoyeurs, et qui se croient perdus dès qu'ils perdent la terre de vue. — Vertige de l'espace vide." (GIDE, *Journal des Faux-Monnayeurs*, Paris : Gallimard, 1927, p. 29.)
23. *Ibid.*
24. Voir Georges Théotokas, *Argo*, Athènes : Hestia, 1980, t. I, p. 37, et t. II, p. 117.
25. Cf. Georges Théotokas et Georges Séféris, *Correspondance (1930-1966)*, présentée et annotée par G. P. Savidis, Athènes : Hermès, 1975, pp. 49 et 129.
26. G. Théotokas, *Journal d'"Argo" et du "Démon"*, présenté et annoté par G. P. Savidis, Athènes : Leschi, 1989, p. 56. Remarque consignée le 7 février 1936.
27. *Ibid.*, p. 107. Appendice I b, "Discussion à propos d'un roman", article de G. Théotokas paru dans la revue *Néa Grammata*, n° 10, octobre 1935, pp. 551-4, en réponse à une critique de Tellos Agras portant sur *Argo*, t. I (1933).
28. Stélios Xéfloudas, *Les Cahiers de Paul Fotinos*, Thessalonique : Anatoli, 1930, p. 125.
29. Stélios Xéfloudas [66].
30. Dimitri Nikolaréïzis (1908-1981) : diplomate, critique littéraire et essayiste [50].
31. Cléon Paraschos (1894-1964) : poète, critique littéraire et essayiste [53].
32. C. Th. Dimaras (né en 1904) : professeur émérite de l'Université de Thessalonique. Auteur, entre autres, de quatre ouvrages de référence sur la littérature néo-hellénique : *Histoire de la Littérature néo-hellénique* (en grec, 1949 ; en français, 1965), *La Grèce au temps des Lumières* (en français, 1969), *"Illuminismo" néo-hellénique* (en grec, 1977), *Romantisme grec* (en grec, 1982).
33. Voir C. Th. Dimaras, interview accordée à la revue *Synchrona Themata* [Thèmes contemporains] [Athènes], n° 35-36-37, décembre 1988, p. 32.
34. C. Th. Dimaras [43], [44], [45].
35. Voir la "Bibliographie des traductions en grec des œuvres d'ANDRÉ GIDE", [31] et [32].
36. Pierre Nomikos, [peut-être pseudonyme de G. Théotokas, dont la mère était née Nomikos] "Littérature révolutionnaire", *Idéa*, n° 4, avril 1933, pp. 266-8.
37. En français dans le texte.
38. Georges Séféris, *Journal 2 (1931-1934)*, Athènes : Icaros, 1984, p. 117 (traduit du grec par Denis Kohler dans *Pages de Journal (1925-1971)*, Paris : Mercure de France, 1988, p. 121).
39. Cf. le titre du texte XI.
40. Voir textes X, XI, XII.
41. Voir texte I.
42. *Ibid.*
43. GIDE, *Les Cahiers et les Poésies d'ANDRÉ Walter*, Paris : Gallimard, 1952, p. 23.
44. *Ibid.*, p. 28.
45. Voir à ce sujet : Helen Watson-Williams, *ANDRÉ GIDE and the Greek Myth, a Critical Study*, Oxford : Clarendon Press, 1967, 200 p., et Wolfgang Holdheim, "GIDE and the Assimilation of Tragedy", dans *the Persistent Voice (Essays on Hellenism in French Literature since the 18th century in honor of Professor Henri M. Peyre)*, edited by Walter G. Langlois, Genève : Librairie Droz, 1971, pp. 111-127.
46. Robert Levesque (1909-1975) : professeur de français, d'histoire de l'art et de philosophie, écrivain et traducteur. Il fait la connaissance de GIDE en 1926 et reste depuis son ami fidèle. En

1938, il arrive en Grèce où il est nommé professeur au collège de Spetsai. Il restera jusqu'en 1948. Pendant ses années grecques, il traduit en français des poèmes d'Anghélos Sikélianos, de Dionysios Solomos, d'Odysséus Élytis, de Georges Séféris et d'autres encore. En 1947, il fait paraître l'anthologie *Domaine grec*, Paris-Genève : Éd. des Trois Collines, et en 1948 il réalise en collaboration avec Paul Lemerle le numéro spécial des *Cahiers du Sud* intitulé *Permanence de la Grèce*. En 1964, Gallimard publie son recueil d'essais : *Les Bains d'Estramadure, récits de voyage*, qui remporte en 1968 le prix annuel Valery Larbaud.

47. GIDE, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard. "Bibliothèque de la Pléiade", 1955, p. 1332.
48. Voir textes IV et V.
49. Voir texte I.
50. Voir texte IV.
51. Voir Robert Levesque, *Journal*, p.314-5, et texte II.
52. Voir Robert Levesque, *Journal*, p.314-5, et texte II.
53. *Ibid.*, p.324.
54. GIDE eut le plaisir de prendre connaissance de cette relation de voyage à Pontigny le 23 août 1939. Voir Claude Mauriac [15], éd.1951, pp. 229-31.
55. Robert Levesque, *Journal*, p.314.
56. v *Ibid.*, p.314 et texte V.
57. *Ibid.*, p.315.
58. *Ibid.*, p.333 et textes VI, XI.
59. Voir texte VII.
60. Voir texte XIII.
61. Robert Levesque, *Journal*, p.316, 327, 321.
62. *Ibid.*, p.320.
63. *Ibid.*, p.326.
64. *Ibid.*, p.326.
65. *Ibid.*, p.327.
66. *Ibid.*, p.331.
67. *Ibid.*, p.314.
68. *Ibid.*, p.332.
69. *Ibid.*, p.320, 332 et texte II.
70. *Ibid.*, p.334 et texte III.
71. *Ibid.*, p.314-5.
72. *Ibid.*, p.326.
73. *Ibid.*, p.331.
74. *Ibid.*, p.326 et 328.
75. *Ibid.*, p.330.
76. *Ibid.*, p.330 et texte VIII.
77. *Ibid.*, p.322 et 333.
78. Voir texte X.
79. Voir textes IX, X, XI, XII, XIII et XIV.
80. Voir texte XIII. Sur l'impression produite sur GIDE par la poésie de Cavafy, voir aussi GIDE, *Journal 1939-1949*, Paris : Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1955, p. 54 : "[9 septembre 1940.] J'écris ceci entre deux et trois heures du matin, ne pouvant dormir. Durant une semblable insomnie, je lisais hier l'étonnant article de Marguerite Yourcenar sur l'étonnant poète Kavafis, — et les poèmes de celui-ci traduits par celle-là et par Constantin Dimaras que je me souviens d'avoir rencontré à Athènes en 1938 [*sic*]. Je me souviens qu'il m'avait beaucoup plu. Il nous a lu (nous étions réunis, avec Robert Levesque et quelques autres) des vers, non pas de lui, mais de Kavafis, je crois bien." GIDE se réfère à la publication des poèmes de Cavafy dans *Mesures* (15 janvier 1940). Les poèmes de Cavafy traduits par Marguerite Yourcenar et C. Th. Dimaras paraîtront en volume chez Gallimard en 1958.
81. D'après M. C. Th. Dimaras, il s'agirait du jour même de la rencontre (12 avril 1939), mais après minuit.
82. Christos Saltapidas [63].
83. Voir textes IX et XIII.
84. Voir textes X et XI.

85. Voir Georges Séféris, *Journal 3 (1934-1940)*, Athènes : Icaros, 1984, p. 158 : "Jeudi 28 décembre [1939]. Le soir avec Dawson et Levesque. Avec Levesque, nous parlons du voyage de GIDE en Égypte et en Grèce, au printemps dernier. Il dit que la partie du *Journal* consacrée à l'Égypte est remarquable, mais il ne pense pas que GIDE la destine à la publication."
86. Voir Georges Théotokas, *Journal (1939-1953)*, Athènes : Hestia, [1987], pp. 163-4 : "5 octobre [1940]. Robert Levesque m'écrit entre autres de Spetsai : « Je reçois une longue lettre de GIDE qui envoie mille souvenirs aux amis athéniens. Paraît plutôt amusé des attaques de la presse gouvernementale et ne doute pas de trouver de chauds défenseurs, si le procès s'engage. *[En français dans le texte]* » Je ne savais pas qu'il était question que GIDE soit jugé."
87. À propos des attaques de la presse, voir GIDE, *Journal 1939-1949*, *op. cit.*, p. 40 : "16 juillet [1940]. Arnold Naville, ami fidélissime, de Vichy où il a dû retourner, me communique un article du *Temps* du 9 juillet, sur « La Jeunesse de France ». [...] Cet article, qui l'indigne, me prend à partie et dénonce, entre toutes et uniquement, mon influence sur la jeunesse comme un danger public, sans doute sur la foi des titres, qu'il cite, de deux de mes livres : le *Traité du Narcisse* et *L'Immoraliste*. C'est « contre cette influence considérable, mais néfaste, qu'il faut aujourd'hui réagir », dit-il, car j'aurais « fait fâcheuse école, formant une génération orgueilleuse et déliquescente ».
88. Cf. Georges Séféris, *Journal 3 (1934-1940)*, *op. cit.*, p. 177 (traduit du grec par Denis Kohler dans *Pages de Journal (1925-1971)*, *op. cit.*, p. 188) : "Dimanche 3 mars [1940]. Après-midi. [...] Hier, conversation avec Théotokas à propos des journaux intimes. Une dame qui vient de lire récemment le *Journal* de GIDE nous a annoncé qu'elle tenait le sien propre depuis dix jours. Si la guerre n'interdisait tout pronostic, je serais enclin à dire que le *Journal* nous prépare en Grèce une riche floraison de journaux intimes, non tant de la part des écrivains que des femmes du monde."
89. Voir Georges Séféris et Marô, *Correspondance (1936-1940)*, t. I, préface et notes de M. Z. Kopidakis, Bibliothèque Municipale Vikélas de Héraklion, 1989, pp. 335-6, lettre de G. Séféris à Marô : "Athènes, mardi après-midi, 18.7.[19]39. J'ai encore reçu aujourd'hui le *Journal* de GIDE, 1350 pages, s'il te plaît. Il finit ainsi : « Marseille 26 janvier 1939. — Sans doute irai-je rejoindre Robert Levesque en Grèce au moment des vacances de Pâques... Me voici libre comme je ne l'ai jamais été... *[En français dans le texte]* » Quel pont remarquable ! Levesque est le jeune homme qui l'accompagnait ce soir-là chez Dimaras."
90. *Ibid.*, p. 360, lettre de Marô à G. Séféris : "17 Sept., 1939, Dimanche, Trapeza. J'avais aussi GIDE qui est de merveilleuse compagnie. Comme cet homme sait profiter de chaque fleur, des paysages (de la laideur même parfois) et comme j'aime sa curiosité pour la moindre des choses qu'il rencontre dans ses promenades. Nous passerions de bons moments ensemble, mais je craindrais qu'il ne m'évince lui aussi..."

92. Voir Georges Séféris, *Journal 4 (1941-1944)*, Athènes : Icaros, 1977, p. 120 : "Dimanche 13 juillet [1941]. Je n'ai avec moi que les tragédies d'Eschyle, une édition anglaise de Lao-Tsu (par hasard), et Marô le *Journal* de GIDE."
93. Voir Maria Van Rysselberghe, [22], p. 215 : "[27 décembre 1949.] Il s'installe dans son fauteuil, près du radiateur, et commence par me montrer une lettre qu'il vient de recevoir de Grèce (censurée par les Allemands) et qui l'a bouleversé, elle est d'une personnalité grecque de valeur *[il s'agit évidemment de C. Th. Dimaras]* qu'il a rencontrée une fois et qui est en rapport avec Robert Levesque — belle en sa simplicité, elle fait appel à la sympathie de GIDE pour le peuple grec et devient assez vague sur ce qu'on attend en réalité de GIDE. GIDE est plein d'enthousiasme et de bonne volonté, mais se rend tout de suite compte que tout est impossible : en France, la censure ne laisserait rien passer en faveur de la Grèce et ce qu'on publierait en Grèce ne manquerait pas d'éveiller en France un écho défavorable. « Comme cela fait toucher du doigt, dit GIDE, quelle liberté nous avons perdue. » " Il ne nous a malheureusement pas été possible de retrouver le message en question, mais on peut supposer qu'il devait présenter des analogies avec une autre lettre, datée du 25 novembre 1940, que C. Th. Dimaras avait adressée à M. Yourcenar, et dans laquelle il est question de Gide : « J'ai eu récemment des nouvelles d'André Gide, qui a beaucoup admiré votre essai sur Cavafy. J'en suis fier pour vous. » (Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris : Galimard, 1990, p.154).
94. *Ibid.*, p. 220 : "[17 janvier 1941.] Ai-je dit que GIDE s'était décidé, conscient des risques qu'il pourrait encourir, à répondre à la lettre de ce littérateur grec, réponse destinée évidemment à être

publiée à Athènes, glorifiant l'attitude du peuple grec, et qu'il fait parvenir à l'ambassadeur de Grèce à Vichy. Il vient de recevoir une réponse à cet envoi où l'ambassadeur le remercie chaudement et s'avance jusqu'à dire que les Grecs se battent pour « rendre la liberté à tous les peuples qui furent trahis par leur gouvernement »."

95. Voir textes XV et XVI.

96. Voir Georges Théotokas, *Journal (1939-1953), op. cit.*, pp. 240-1 : "9 février [1941]. Je lis une lettre de GIDE dans les *Cahiers du Sud* du mois de décembre. Je suis profondément déçu par ce « détachement » *[en français dans le texte]* qui ressemble tant à de la lâcheté ou, du moins, à de la légèreté. Plus encore me déçoit la nouvelle que *La NRF* a paru de nouveau à Paris, sous l'occupation allemande, avec la collaboration de GIDE lui-même. Décadence d'un monde spirituel !"

97. Voir Georges Séféris, *Journal 4 (1941-1944), op. cit.*, pp. 114 et 19-20 (traduit du grec par Denis Kohler dans *Pages de Journal (1925-1971), op. cit.*, pp. 235 et 237) : "Dimanche 26 janvier [1941]. Il [Georges Théotokas] m'apprend que GIDE a accepté de collaborer à la nouvelle *NRF*, celle de Drieu La Rochelle et de Giono. Je préférerais apprendre la mort de GIDE plutôt que pareille infamie de sa part." Et plus loin : "Mercredi 5 février [1941]. Dimaras est venu hier à mon bureau. Je lui dis avec quel désespoir j'ai appris la décision de GIDE de collaborer à *La NRF*. — Tu sais, me dit-il, quand il s'agit d'hommes de cette envergure, je cherche à expliquer, non à condamner. Expliquer, sans doute, mais aucune explication ne gommera ce fait : un geste qui se retourne contre ses amis."

98. Voir Georges Séféris, *Journal 4 (1941-1944), op. cit.*, p. 286 : "Mercredi 31 mars [1943]. Hier, j'ai lu avec émotion dans le journal que GIDE se trouve dans un village près de Tunis."

99. Voir texte XVIII.

100. Voir texte XIX.

101. Voir Georges Séféris, *Journal 4 (1941-1944), op. cit.*, p. 298.

102. Voir texte XX.

103. Voir texte XXI.

104. Georges Théotokas, *Journal (1939-1953), op. cit.*, p. 409.

105. Thanassis Pétsalis-Diomidis, "Itinéraire spirituel", *Néa Hestia*, n° 486, 1er octobre 1947, pp. 1165-7.

106. Cf. Georges Séféris, *Journal 3 (1934-1940), op. cit.*, p. 199, et *Journal 4 (1941-1944), op. cit.*, p. 116 (traduit du grec dans *Pages de Journal (1925-1971), op. cit.*, p. 196).

107. Voir Georges Séféris, *Journal 3 (1934-1940), op. cit.*, p. 171, *Journal 5 (1945-1951)*, Athènes : Icaros, 1977, p. 33 (traduit du grec dans *Pages de Journal (1925-1971), op. cit.*, pp. 330-1), et *Journal 6 (1951-1956)*, Athènes : Icaros, 1986, p. 22.

108. Georges Séféris, *Journal 5 (1945-1951), op. cit.*, p. 86 (traduit du grec dans *Pages de Journal (1925-1971), op. cit.*, p. 348) : "Nuit du 1er janvier [1947] (Athènes). J'ai l'autre jour emprunté le *Thésée* de GIDE. Ce vieillard si vivant demeure l'un des rares phares éclairant encore l'Europe. La rencontre Thésée-Œdipe m'a fait penser à la fin de « La Grive » *[titre d'un poème de Séféris écrit en 1946]* : « Obscurité, tu seras ma lumière »."

109. Zissimos Lorentzatos (né en 1915) : poète, critique littéraire et traducteur, [49].

110. Voir la lettre de G. Séféris du 11 septembre 1949 dans Séféris—Lorentzatos, *Lettres (1948-1968)*, préface et notes de N. D. Triandaphyllopoulos, Athènes : Domos, 1990, pp. 78-85.

111. *Ibid.*, p. 84.

112. Voir Georges Séféris, *Journal 5 (1945-1951), op. cit.*, pp. 142-3 (traduit du grec dans *Pages de Journal (1925-1971), op. cit.*, pp. 364-5).

113. Séféris—Lorentzatos, *Lettres (1948-1968), op. cit.*, pp. 139-40.

114. Lilika Nakou (1903-1989) : nouvelliste, romancière et journaliste. Ses ouvrages les plus connus sont le roman *Dévoyés* (1935, trad. franç. 1954) et les récits de l'occupation *L'Enfer des gosses* (1945, trad. franç. 1946). Dans *Personnalités que j'ai connues* (voir *infra* note 114), l'écrivain prétend que GIDE aurait lu *L'Enfer des gosses*.

115. Stratis Tsirkas (1911-1980) : romancier grec engagé dont l'œuvre la plus connue est la trilogie *Cités à la dérive* (1960-1965), traduite en français en 1971 et en 1982.

116. Lilika Nakou [17].

117. *Ibid.*, p. 101.

118. *Ibid.*, p. 107.

119. *Ibid.*, p. 113.

120. Voir notamment les journaux égyptiens : *Réforme*, 19 mars 1946 ; *Tachydromos*, 19 mars 1946 ; *Éphéméris*, 19 mars 1946 ; *Le Phare égyptien*, 20 mars 1946.
121. Stratis Tsirkas [65].
122. Voir texte XXII.
123. Cléon Paraschos [54].
124. Evanghélos Papanoutsos, "Cavafy didactique", *Revue Anglo-hellénique* (Athènes), n° 6, octobre 1947, pp. 168-76, et n° 7, novembre 1947, pp. 203-12.
125. Evanghélos Papanoutsos (1900-1982) : penseur contemporain, auteur de nombreux ouvrages philosophiques et pédagogiques.
126. Evanghélos Papanoutsos, "Cavafy didactique", art. cit., pp. 176 et 203.
127. C. Th. Dimaras [46].
128. Le 20 janvier 1948, C. Th. Dimaras adresse son article à R. Levesque en précisant dans une lettre inédite : "Entre temps, vous recevez ci-joint un feuilleton que j'avais consacré à ANDRÉ GIDE à propos du prix Nobel. Je n'avais pas osé vous l'envoyer — et encore moins à lui. Mais comme quelques amis m'ont persuadé, ces jours-ci, que cet article pourrait lui faire plaisir, je vous l'envoie, à toute éventualité. La position des amis de Sikélianos en Grèce était assez délicate après l'attribution du prix Nobel à ANDRÉ GIDE, c'est pour cela que j'ai cru nécessaire de trancher la question et d'exprimer sans retard notre satisfaction à ce sujet."
129. Cléon Paraschos [55].
130. Thrassos Castanakis (1901-1967) [42] : romancier grec qui résidait à Paris. Il fut, à l'École des Langues Orientales de Paris, l'assistant du grand linguiste Jean Psichari. Quelques-unes de ses œuvres sont : *Les Princes* (1924), *La Race des hommes* (1932, trad. franç. 1955).
131. Georges Pratsikas [57].
132. Voir *Néa Hestia* de [23] à [29].
133. Jean M. Panayotopoulos [26].
134. Costas Ouranis [25].
135. Cléon Paraschos [27].
136. Voir la "Bibliographie des traductions en grec des œuvres d'ANDRÉ GIDE" : ANDRÉ Andréopoulos [35].
137. Chryssos Evelpidis [47].
138. Voir textes XV et XVI.
139. Zissimos Lorentzatos [49]. En 1948, lorsque l'association culturelle "Athinaion" demanda au critique littéraire une série de conférences, celui-ci choisit de parler de *Thésée* qu'il se proposait en plus de traduire. Finalement, alors que le projet de l'"Athinaion" fut annulé, la traduction du texte fut réalisée mais resta inédite, et l'essai sur *Thésée*, achevé dès 1949, parut en 1952.
140. Voir *supra*, p.220.
141. Michel Stassinopoulos [64].
142. Voir *supra* note 17.
143. Apostolos Sachinis (né en 1919) : critique littéraire, professeur d'université et académicien.
144. Apostolos Sachinis [59], [60], [61] et [62].
145. Voir *Thessalonique*, de [30] à [32].
146. Alexis Ziras [69].
147. Alexis Ziras [67] et [68].
148. Voir *Diavazo*, de [33] à [41].
149. Voir *supra* note 154.
150. Voir *supra* pp. 221-222.
151. Voir texte XXII.
152. Voir texte VI.
153. Voir texte V.
154. Renée Richer [58].
155. Professeur de grec moderne à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, Renée Richer est l'auteur d'une thèse d'État, *L'Itinéraire de Georges Théotokas* (Paris : Les Belles Lettres, 1979), ainsi que de nombreuses publications.
156. Voir Dimitri Athanassopoulos, *D. Galanis (1879-1966). Ébauche d'introduction à son œuvre*, Athènes : To Ochema, 1982, p. 71. [Il s'agit de l'"édition monumentale", de grand luxe (au for-

mat 29 x 23 cm, tirage limité à 339 ex. sur Vieux Japon, Japon impérial, Montval et Hollande), des *Nourritures*, publiée en 1930 par la Librairie Gallimard.]

157. Voir la "Bibliographie des traductions en grec des œuvres d'ANDRÉ GIDE".

158. Voir Georges Séféris, *Journal 7 (1956-1960)*, Athènes : Icaros, 1990, pp. 146 et 173.

GIDE ET LA GRÈCE : BIBLIOGRAPHIE

par

Hélène TATSOPOULOS-POLYCHRONOPOULOS

La présente bibliographie ne prétend pas être exhaustive et nous saurions gré aux lecteurs du BAAG *de nous faire part des inévitables lacunes.*

Nous tenons encore à signaler, qu'en ce qui concerne les correspondances et les témoignages, nous avons, sauf exception, sélectionné la première traduction d'un texte.

I. TEXTES DE GIDE

1. *La Marche turque, Journal 1889-1939*. Paris : Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", éd. 1955, p.416-417.

2. "Delphes", inclus dans *Carnets d'Égypte, Journal 1939-1949 — Souvenirs*. Paris : Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", éd. 1955, p.1076-1077.

3. "Printemps", inclus dans *Feuillets d'automne, Journal 1939-1949 - Souvenirs, ibid.*, p.1081-1082.

4. (i) "Reconnaissance à la Grèce", *Messages de la Grèce*, numéro spécial de la revue *Le Voyage en Grèce* [Paris], juillet 1946.

(ii) Une dactylographie du texte ci-dessus, offrant quelques menues différences avec l'imprimé, a été retrouvée dans les papiers de Robert Levesque et publiée dans le *BAAG* , n°39, juillet 1978, p.4-6 [repris dans Robert Levesque, *Lettre à Gide et autres écrits*, v. *infra*, n°14, p.119-120].

II. CORRESPONDANCES ET INÉDITS

5. André GIDE à C. Th. DIMARAS, lettre du 31 décembre 1940.

(i) "Une lettre inédite d'André Gide", *La Revue d'Athènes* [Athènes], n°7, avril 1951, p. 41 [suivie de l'article de C. Th. Dimaras : "Gide et la Grèce", v. *infra*, n° 11].

(ii) Traduite en grec par Toula Drakopoulou dans *Αφιέρωμα στην Ελλάδα 1940-1944*. [Version grecque du volume *Hommage à la Grèce 1940-1944*. Textes et témoignages français recueillis et présentés par Roger Milliex] Athènes : Kédros, 1980, p. 47-48.

6. André GIDE à un destinataire inconnu, lettre non datée.

Publiée dans le *BAAG*, n° 40, octobre 1978, p.34-35 [reprise dans Robert Levesque, *Lettre à Gide et autres écrits*, v. *infra*, n° 14, p. 118].

7. Georges SÉFÉRIS à André GIDE, télégramme du 25 mai 1943.

Μέρες Δ' (1941-1944) [*Journal 4 (1941-1944)*]. Athènes : Icaros, 1977, p. 292.

8. André GIDE à Georges SÉFÉRIS, lettre du 10 juin 1943.

Publiée dans Renée Richer, "André Gide en Grèce. Témoignages et lettres", v. *infra*, n° 58, p. 248-249. [Un extrait de cette lettre a été traduit en grec dans "**Ο Αντρέ Ζιντ στην Ελλάδα**" [André Gide en Grèce], v. *infra*, n° 33, p. 76.]

9. Georges SÉFÉRIS à André GIDE, lettre inédite, en date du 25 juillet 1943.

Publiée dans le présent numéro du *BAAG* avec l'aimable autorisation de Mme Marô Séféris.

III. TÉMOIGNAGES SUR LE VOYAGE DE 1939

10. BRUNARD (Charles), *Correspondance avec André Gide et souvenirs*. Paris : La Pensée Universelle, 1974, p. 140-144.

11. DIMARAS (C. Th.), "Gide et la Grèce", *La Revue d'Athènes* [Athènes], n° 7, avril 1951, p.42-43.

12. — "À la barre du témoin", *Cahiers Marg. Yourcenar* [Paris], n° 3, 1988, p.28-29.

13. LEVESQUE (Robert), "Le Compagnon de voyage", *Hommage à André Gide, La Nouvelle Revue Française* [Paris], novembre 1951, p.252-257 [repris dans *Lettre à Gide et autres écrits*, v. *infra*, n° 14, p.101-106].

14. — *Lettre à Gide et autres écrits*. Préface et notes de Claude Martin. Université Lyon II : Centre d'Études Gidiennes, 1982 [surtout les pages 42-47, 105-106 et 115-120].

15. MAURIAC (Claude), *Conversations avec André Gide (Extraits d'un Journal)*. Paris : Albin Michel, 1951, p. 229-231. [Rééd. sensiblement augmentée 1990.]

16. MERLIER (Octave), Lettre à ses sœurs datée : Pâques 1939, publiée dans Octavie Merlier, *Octave Merlier, Un grand Français, un ami de la Grèce*. Paris : Les Belles Lettres, 1983, p. 261-262. [Le passage se rapportant à Gide a été traduit en grec dans "Ο Αντρέ Ζιντ στην Ελλάδα" [André Gide en Grèce], v. *infra*, n° 33, p.77.]

17. NAKOU (Lilika), *Προσωπικότητες που γνώρισα* [*Personnalités que j'ai connues*]. Athènes : Dorikos, 1982, chap. consacré à André Gide, p. 98-114.

18. SÉFÉRIS (Georges), *Μέρες Γ' (1934-1940)* [*Journal 3 (1934-1940)*]. Athènes : Icaros, 1977, p. 115-116 [traduit en français par Renée Richer, v. *infra*, n° 58, p. 241-242].

19. THÉOTOKAS (Georges), "Συνάντηση με τον Αντρέ Ζιντ" [Rencontre avec André Gide], *Néohellenika Grammata* [journal littéraire athénien], 29 avril 1939 [traduit en français par Renée Richer, v. *infra*, n° 58, p. 243-245].

20. — "Ενας διάσημος ξένος : Ο Αντρέ Ζιντ στην Ελλάδα" [Un illustre étranger : André Gide en Grèce], *Athenaïka Néa* [journal athénien], 30 avril 1939 [traduit en français (omission faite de la brève présentation de la vie et de l'oeuvre de Gide) par Renée Richer, v. *infra*, n° 58, p.245-246].

21. — *Τετράδια Ημερολογίου (1939-1953)* [*Journal (1939-1953)*]. Préface et notes de Dimitri Tziovas. Athènes : Hestia, [1987], p.71-74.

22. VAN RYSSELBERGHE (Maria), *Les Cahiers de la Petite Dame (1937-1945)*, t. III, *Cahiers André Gide 6*. Paris : Gallimard, 1975, p. 133-134, 215 et 220.

IV. ARTICLES CRITIQUES

A. Numéros d'hommage

a. *Néa Hestia* [Athènes], n° 569, 15 mars 1951

23. BUGEJA (Vincent), "Η πνευματική κληρονομιά του Ζιντ" [L'héritage spirituel de Gide], trad. Γ.Ν.Μ., p.379-381.

24. KEMP (Robert), "André Gide" [article publié dans *Le Monde*, 21 février 1951], trad. Georges Pratsikas, p. 377-379.

25. OURANIS (Costas), "Η 'περίπτωση' Αντρέ Ζιντ" [Le 'cas' André Gide], p. 361-363 [repris dans *Nôtres et étrangers*, t. III, v. *infra*, n° 51].

26. PANAYOTOPOULOS (Jean M.), "Απόψεις του έργου του Gide" [Aspects de l'œuvre de Gide], p. 364-372 [repris dans *Les Personnages et les textes*, t. VI : *Grecs et étrangers*, v. *infra*, n° 52].

27. PARASCHOS (Cléon), "Ο ατομισμός του Ζιντ" [L'individualisme de Gide], p. 373-375 [repris dans *Prose et poésie européennes*, v. *infra*, n° 56, p. 149-154].

28. PRITCHETT (V.S.), "André Gide" [article publié dans *New Stateman and Nation*, 24 février 1951], trad. Γ.Ν.Μ., p. 381-382.

29. St. X. [probablement Stélios XÉFLOUDAS], "Γνώμες του Ζιντ" [Opinions de Gide], p. 406.

b. *Thessalonique* [journal de Thessalonique], 29 novembre 1969

p.7 : "Αφιέρωμα στα εκατό χρόνια από την γέννηση του Ζιντ" [Hommage au centenaire de la naissance de Gide].

30. MARTIN (Claude) et DE BOISDEFFRE (Pierre), "Αντρέ Ζιντ, η ζωή και το έργο του" [André Gide, sa vie et son oeuvre].

31. MOUTON (Jean), "Ο 'αισθητικός' Ζιντ" [Gide 'esthète'].

32. SCHNEIDER (Marcel), "Το πάθος του Ζιντ για τη μουσική" [La passion de Gide pour la musique].

c. *Diavazo [Lire]* [Athènes], n° 206, 4 janvier 1989

Réalisé sous la direction de Pierre Papadopoulos en collaboration avec le "Centre de Traduction Littéraire" de l'Institut Français d'Athènes.

33. "Ο Αντρέ Ζιντ στην Ελλάδα" [André Gide en Grèce], p. 74-80. [Cet article consiste en une présentation des textes 5, 8, 18, 19, 20, rassemblés par Renée Richer, v. *infra*, n° 58, auxquels a été ajouté le n°16. Les traductions en grec ont été réalisées par Pierre Papadopoulos.]

34. BLANCHOT (Maurice), "Ο Ζιντ και η λογοτεχνία της εμπειρίας" [Gide et la littérature expérimentale], trad. Catherine Syrrou, p.60-63.

35. CAMUS (Albert), "Συναντήσεις με τον Αντρέ Ζιντ" [Rencontres avec André Gide], trad. Calliope Stéfanaki, p. 58-59.

36. FERNANDEZ (Dominique), "Αντρέ Ζιντ, ο μυθιστοριογράφος και τα προσωπεία του" [André Gide, le romancier et ses masques], trad. Pierre Papadopoulos, p. 26-30.

37. JULIEN (André), "Οι *Κιβδηλοποιοί* και η τέχνη του μυθιστορήματος" [Les *Faux-Monnayeurs* et l'art du roman], trad. Eugénie Tsélenti, p. 64-68.

38. PAPADOPOULOS (Pierre), "Χρονολόγιο Αντρέ Ζιντ" [Chronologie André Gide], p. 18-25.

39. PAPAGEORGIOU (Christos), "Ελληνική βιβλιογραφία Αντρέ Ζιντ" [Bibliographie des traductions en grec des œuvres d'André Gide], p. 81.

40. PICON (Gaëtan), "Με αφορμή τον *Θησέα* του Α. Ζιντ" [À propos de *Thésée* d'André Gide], trad. Niki Molféta, p. 68-73.

41. SARTRE (Jean-Paul), "Ο Ζιντ ζει" [Gide est vivant], trad. Catherine Liagou, p. 31 et 57.

B. Divers

42. CASTANAKIS (Thrassos), "Το βραβείο Νόμπελ 1947 για τη λογοτεχνία : Ο Αντρέ Ζιντ" [Le prix Nobel de littérature 1947 : André Gide], Paris, novembre 1947. [Texte dactylographié (4 p.) trouvé dans les Archives de l'écrivain conservées à la Société des Archives Grecques de Littérature et d'Histoire (E.L.I.A.).]

43. DIMARAS (C. Th.), "Ο κομμουνισμός του Αντρέ Ζιντ" [Le communisme d'André Gide], *Idéa* [Athènes], nº 2, février 1933, p.117-118, nº 4, avril 1933, p. 274 et nº 5, mai 1933, p. 338-339.

44. — "Ο Α. Ζιντ απαντά" [A. Gide répond], *Idéa* , nº 7, juillet 1933, p. 62.

45. — "Πάλι η μεταστροφή του Ζιντ" [Encore la conversion de Gide], *Idéa* , nº 9, septembre 1933, p. 178-179.

[Les textes 43, 44 et 45 de C. Th. Dimaras sont signés sous le pseudonyme de F. Raphaël.]

46. — "Το βραβείο Νόμπελ" [Le prix Nobel], *To Vima* [journal athénien], 21 novembre 1947.

47. ÉVELPIDIS (Chryssos), "Η προσφορά του Αντρέ Ζιντ" [L'apport d'André Gide], publié sous le pseudonyme de Chr. Espéras dans *Allaghi* [Athènes], nº 3, avril 1951, p. 130-131 [repris dans *Δοκίμια και μελέτες* [*Essais et études*]. Athènes : Hestia, 1968, p. 97-99].

48. GREEN (Julien), " 'Η τρομερή μετριοφροσύνη' του Αντρέ Ζιντ " ['La terrible modestie' d'André Gide], trad. Thanassis Th.

Niarchos, *I Lexi* [Athènes], numéro spécial consacré au Journal intime, nº 59-60, novembre-décembre 1986, p.1193-1199.

49. LORENTZATOS (Zissimos), *Ο "Θησέας" του Αντρέ Ζιντ. Και άλλα κείμενα ["Thésée" d'André Gide. Et autres textes]*. [Athènes] : Sirios, 1952, 69 p.

50. NIKOLARÉIZIS (Dimitri), "Το έργο του Αντρέ Ζιντ" [L'oeuvre d'André Gide], *Néa Hestia* [Athènes], nº 92, 15 octobre 1930, p. 1095-1099, nº 93, 1er novembre 1930, p. 1147-1152 et nº 94, 15 novembre 1930, p. 1199-1203 [repris dans *Δοκίμια κριτικής* [*Essais de critique*]. [Athènes] : Fexis, 1962, p. 15-45].

51. OURANIS (Costas), "Η 'περίπτωση' Αντρέ Ζιντ" [Le 'cas' André Gide], v. *supra*, nº 25 [repris dans *Δικοί μας και ξένοι*, τ. Γ' [*Nôtres et Etrangers*, t.III]. Athènes : Hestia, [s.d.], p. 119-123].

52. PANAYOTOPOULOS (Jean M.), "Απόψεις του έργου του Gide" [Aspects de l'oeuvre de Gide], v. *supra*, nº 26 [repris dans *Τα πρόσωπα και τα κείμενα*, τ. ΣΤ' : *Τα ελληνικά και τα ξένα* [*Les Personnages et les textes*, t. VI : *Grecs et étrangers*]. Athènes : Hestia, [1963], p. 113-132].

53. PARASCHOS (Cléon), "André Gide", *Politia* [journal athénien], 10 novembre 1932.

54. — "Το *Ημερολόγιο* του Αντρέ Ζιντ" [Le *Journal* d'André Gide], *Kathimerini* [journal athénien], 3 juin 1947.

55. — "Γενική Ματιά" [Aperçu général], *Kathimerini* [journal athénien], 23 novembre 1947.

56. — Les trois articles précédents ainsi que le nº 27 (v. *supra*) ont été repris dans le chapitre "André Gide" du volume *Ευρωπαϊκή πεζογραφία και ποίηση* [*Prose et poésie européennes*]. Athènes : Diphros, 1956, p. 136-154.

57. PRATSIKAS (Georges), "André Gide", *Néa Hestia* [Athènes], n° 490, 1er décembre 1947, p. 1460-1462 [repris sous le titre "Το δράμα του André Gide" [Le drame d'André Gide] dans *Μορφές της Γαλλίας [Personnalités de France].* [Athènes] : Mavridis, [1948], p.141-146].

58. RICHER (Renée), "André Gide en Grèce. Témoignages et lettres", *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice*, n°22, 1974, p.241-249. [Il s'agit d'une présentation critique des textes 5, 8, 18, 19, 20 (v. *supra*).]

59. SACHINIS (Apostolos), "André Gide, *L'Immoraliste*", *Τετράδια Κριτικής τ. Γ'* [*Carnets de critique*, t. III]. Athènes : Hestia, 1983, p. 9.

60. — "André Gide, *La Symphonie pastorale*", *ibid.* p. 136-137.

61. —"André Gide, *Dostoïevsky*", *Carnets de critique*, t. IV. Athènes : Hestia, 1985, p. 97-101.

62. — "André Gide, *La Porte étroite*", *Carnets de critique*, t. V. Athènes : Hestia, 1988, p.169-171.

63. SALTAPIDAS (Christos), "Georges Séféris et André Gide", *Connaissance hellénique* [Aix-en-Provence], n° 42, janvier 1990, p.3-7.

64. STASSINOPOULOS (Michel D.), "Η παραβολή του Ασώτου και οι παραλλαγές της στη λογοτεχνία" [La parabole de l'Enfant prodigue et ses variations en littérature], *Néa Hestia* [Athènes], n° 908, 1er mai 1965, p. 565-570.

65. TSIRKAS (Stratis), "Ρομπέρ Λεβέκ και Αντρέ Ζιντ" [Robert Levesque et André Gide], *Elefthera Grammata* [Athènes], n°41, 19 avril 1946, p. 110.

66. XÉFLOUDAS (Stélios), "Βιβλία με καινούργια μορφή" [Ouvrages de forme nouvelle], *Idéa* [Athènes], nº 5, mai 1933, p. 327.

67. ZIRAS (Alexis), "Αντρέ Ζιντ, εκατό χρόνια αμφιβολίας" [André Gide, cent ans de doute], *Thessalonique* [journal de Thessalonique], 11 et 12 décembre 1969.

68. — "Επικουρισμός και ελευθερία, η περίπτωση του Αντρέ Ζιντ" [Epicurisme et liberté, le cas d'André Gide], *Thessalonique* , 30 et 31 mai, 1er et 2 juin 1973.

69. — "Αντρέ Ζιντ, η διαθεσιμότητα του σώματος" [André Gide, la disponibilité du corps], inclus dans *Θεωρία μορφών [Théorie des typologies littéraires]*. Athènes : Plethron, 1978, p.19-32.

V. BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS EN GREC DES ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE

Établie par Christos Papageorgiou, v. *supra*, n°39 et traduite du grec avec son autorisation.

* Ajouts à la "Bibliographie des traductions en grec des oeuvres d'André Gide".

** Pour les n° 8 et 10 de cette même "Bibliographie", il ne nous a malheureusement pas été possible de vérifier le nombre de pages.

A. Éditions

1. *Η τυφλή Γερτρούδη (Ποιμενική συμφωνία)* [*L'aveugle Gertrude (La Symphonie pastorale)*]. Traduit par D. Vézyroglou. Athènes : Ganiari, 1925, 102 p.

2. *Όσκαρ Γουάιλντ : In memoriam (αναμνήσεις), Το " De profundis"* [*Oscar Wilde : In memoriam (souvenirs), Le "De profundis"*]. Traduit et préfacé par Napoléon Lapathiotis. Athènes : Flogha, 1944, 89 p.

3. *Ο ανηθικολόγος [L'Immoraliste]*. Traduit par Emile Hourmouzios. Athènes : Glaros, 1945, 161 p.

4. *"Η επιστροφή του Ασώτου" κι ένα ακόμα διήγημα ["Le Retour de l'Enfant prodigue" et un récit encore [El Hadj]]*. Traduit par André Carandonis. Athènes : Icaros, 1945, 87 p.

5. *Ποιμενική συμφωνία. Η στενή πύλη [La Symphonie pastorale. La Porte étroite]*. Traduit par Mina Zografou-Méranaiou. [Athènes] : Π.Γ., 1954, 166 p.

6. *Οι χιβδηλοποιοί [Les Faux-Monnayeurs]*. Traduit par Arès Dictaios. [Athènes] : K.M., 1955, 336 p.

7. *Η στενή πύλη [La Porte étroite]*. Traduit par Th. I. Apostolopoulos. Athènes : Mavridis, 1957, 175 p.

**8. *Κορυντόν [Corydon]*. Traduit par Nikos Spanias. Athènes : Desmos, 1965.

9. *Ο ανηθικολόγος [L'Immoraliste]*. Traduit par Jean Lo Skocco et préfacé par André Carandonis. Athènes : Corali, 1968, coll. "Ippocampos", n° 5, 208 p.

**10. *Η στενή πύλη [La Porte étroite]*. Traduit par Vassilis Hatzidimitriou. Athènes : Galaxias, 1970.

11. *Γήινες τροφές - Νέες τροφές [Les Nourritures terrestres - Les Nouvelles nourritures]*. Traduit et préfacé par Manolis Yalourakis. [Athènes] : Fontana, 1971, 217 p.

12. *Ποιμενική συμφωνία. Ισαβέλλα : Δύο νουβέλλες [La Symphonie pastorale. Isabelle : Deux nouvelles]*. Traduit par Jean Lo Skocco et Foula Zissimatou. Athènes : Ankyra, 1974, coll. de poche "Ankyra", n° 199, 140 p.

13. *Ο ανηθικολόγος [L'Immoraliste]*. Traduit par D. Koratzani. Athènes : Ankyra, 1975, coll. de poche "Ankyra", nº 221, 119 p.

14. *"Οι κιβδηλοποιοί" και το "Ημερολόγιο των κιβδηλοποιών" ["Les Faux-Monnayeurs" et le "Journal des Faux-Monnayeurs"]*. Traduit par Arès Dictaios. 2e édition révisée. Athènes : Dodoni, 1977, coll. "Littérature Classique", nº 2, 383 p.

15. *Στενή πύλη [La Porte étroite]*. Traduit par Vanghélis Hatzidimitriou. Athènes : Iridanos, 1977, 127 p.

16. *Ποιμενική συμφωνία [La Symphonie pastorale]*. Traduit par I. Véziroglou. Athènes : Iridanos, [s.d.], 144 p.

17. *Η επιστροφή του Ασώτου [Le Retour de l'Enfant prodigue]*. Traduit par André Carandonis. Athènes : Cactos, 1980, 87 p.

18. *Γήινες τροφές [Les Nourritures terrestres]*. Traduit et préfacé par Manolis Yalourakis. Athènes : Panepistimiakos Typos, 1981, 218 p.

*19. *Φιλοκτήτης [Philoctète]*. Traduit par André Andréopoulos. Athènes : [s.éd.], 1981, 49 p.

20. *Τα υπόγεια του Βατικανού [Les Caves du Vatican]*. Traduit par Stéphane Koumanoudis. Athènes : Odysséas, 1982, 214 p.

21. *Θησέας [Thésée]*. Traduit par Daphné Pétridou. Athènes : Paratiritis, 1983, coll. "Les Nobel inconnus de la littérature", nº 7, 84 p.

22. *Τα υπόγεια του Βατικανού [Les Caves du Vatican]*. Traduit par André Th. Katsamakidis. Athènes : Zacharopoulos, 1983, coll. "Littérature Classique", nº 53, 320 p.

23. *Κορυντόν [Corydon]*. Traduit par Nikos Spanias. Athènes : Gnossi, 2e éd. 1984 , 147 p.

24. *Ποιμενική συμφωνία [La Symphonie pastorale]*. Traduit par Dimitri Zorbalas. Athènes : Psychoyos, 1984, 110 p.

25. *Η στενή πύλη [La Porte étroite]*. Traduit par André Katsamakidis. Athènes : Zacharopoulos, 1984, 175 p.

*26. *Ο ανηθικολόγος [L'Immoraliste]*. Traduit par Emile Hourmouzios et préfacé par Alexis Ziras. Athènes : Eolos, 1984, 162 p.

*27. *Σχολείο γυναικών [L'Ecole des femmes]*. Traduit par Nikos Athanassiadis, épilogue d'André Katsamakidis. Athènes : Zacharopoulos, 1985, 219 p.

28. Gide-Lapathiotis, *Όσκαρ Ουάιλντ [Oscar Wilde]*. Edition bilingue commentée. Athènes : Exandas (en préparation).

B. Divers

*29. *Η επιστροφή του Ασώτου [Le Retour de l'Enfant prodigue]*, trad. Michel D. Stassinopoulos, *Néa Hestia* [Athènes], nº 73, 1er janvier 1930, p. 20-28.

*30. "Ο Αντρέ Ζιντ για τον εαυτό του" [André Gide parle de lui-même], trad. Π [probablement Georges Pratsikas], *Néa Hestia* [Athènes] nº 80, 15 avril 1930, p. 437-438. [Il s'agit de la traduction en grec de la lettre de Gide à l'écrivain anglais Montgomery Belgion à propos de son ouvrage : *Our present Philosophy of Life (according to Bernard Shaw, André Gide, Freud and Bertrand Russell).]*

*31. "Ο André Gide σε νέο δρόμο" [André Gide sur une nouvelle voie], trad. Π [probablement Georges Pratsikas], *Néi Protopori* [Athènes], nº 12, novembre-décembre 1932, p. 443-444. [Il s'agit d'un choix de textes pris dans le *Journal* de Gide entre le 24 juillet 1931 et le 8 mars 1932.]

*32. "Ο φασισμός" [Le Fascisme], trad. K.B. [peut-être le poète Costas Varnalis qui collaborait à cette revue], *Néi Protopori* [Athènes], nº 5, mai 1933, p. 149 [Allocution d'ouverture prononcée par André Gide le 21 mars 1933, salle du Grand-Orient, rue Cadet, à la manifestation organisée par l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires, manifestation qu'il avait été invité à présider, bien qu'il n'eût pas consenti à devenir membre de l'A.E.A.R. Cette réunion avait été motivée par les événements d'Allemagne, par les conséquences de l'avènement au pouvoir du parti nazi.]

*33. "Μια σκιαγραφία του Όσκαρ Ουάιλντ από τον Αντρέ Ζιντ" [Une esquisse d'Oscar Wilde par André Gide], trad. N. Apostolopoulos, *Néohellenika Grammata* [journal littéraire athénien], 26 mars 1938, 2 avril 1938, 9 avril 1938 et 16 avril 1938.

*34. *Οι κιβδηλοποιοί [Les Faux-Monnayeurs]*. [Il s'agit de toute la première partie du roman], trad. Georges Kotzioulas, *Néohellenika Grammata* [journal littéraire athénien], 7 mai 1938, 14 mai 1938, 21 mai 1938, 28 mai 1938, 4 juin 1938, 11 juin 1938, 18 juin 1938, 25 juin 1938 et 1er juillet 1938.

*35. "Ο *Νάρκισσος* του André Gide (Εισαγωγή) - *Η πραγματεία του Ναρκίσσου*" [Le *Narcisse* d'André Gide (Introduction) - *Le Traité du Narcisse*], traduction et introduction par André Andréopoulos, *Néa Hestia* [Athènes] nº 490, 1er décembre 1947, p. 1414-1420.

*36. "Στοχασμοί" (από τα *Διάφορα*) [Réflexions (prises dans *Divers*)], trad. Toulia Karali, *Néa Hestia* [Athènes], numéro spécial consacré à André Gide, nº 569, 15 mars 1951, p. 375-376.

*37. "Στάλσιμο" ["Envoi" (pris dans *Paludes*) inclus dans le recueil de traductions *Αντιγραφές [Copies]* de Georges Séféris. [Athènes] : Icaros, 1965, p.17-18.

38. *In memoriam*, trad. Pierre Papadopoulos, *Diavazo* [Athènes], numéro spécial consacré à Oscar Wilde, n° 152, 8 octobre 1986, p. 15-23.

39. *Ημερολόγια (1889-1949)* [*Journal (1889-1949)*]. Extraits choisis, présentés et traduits par Thanassis Hatzopoulos, *I Lexi* [Athènes], numéro spécial consacré au Journal intime, n°59-60, novembre-décembre 1986, p. 1080-1093.

*40. *Η πραγματεία του συμβόλου [Le traité du symbole]*, trad. **Γ.Β.**, *Grammata kai Technès* [Athènes], n°57, janvier-mars 1989, p. 18-20.

DOCUMENTS & TÉMOIGNAGES

I. ANDRÉ GIDE, *LA MARCHE TURQUE* (mai 1914)

Je ne prends plus plaisir à ces notes et délaisse bientôt complètement mon carnet. Je ne l'ai repris ni à Éphèse, ni à Smyrne où nous nous attardâmes encore quelques jours ; après quoi je fus précipité vers la Grèce, de toute la force même de mon aversion pour la Turquie. Si là-bas je recommence à écrire, ce sera sur un autre carnet.

C'est de Turquie qu'il est bon de venir, et non de France ou d'Italie, pour admirer autant qu'il sied le miracle que fut la Grèce — avoir été « sur ces terres désespérées longtemps coutumier d'errer, le défait et le las voyageur » des *Stances à Hélène* [1] qui se sent ramené « comme chez lui, vers la gloire que fut la Grèce ».

L'instruction même que je tire de ce voyage est en proportion de mon dégoût pour ce pays. Je suis heureux de ne point l'aimer davantage. Lorsque j'aurai besoin d'air du désert, de parfums violents et sauvages, c'est au Sahara de nouveau que je m'en irai les chercher. Dans cette malheureuse Anatolie l'humanité est non point fruste, mais abîmée.

Fallait-il aller plus loin ? Jusqu'à l'Euphrate ? Jusqu'à Bagdad ? — Non ; je n'en ai plus le désir. L'obsession de ces pays, qui me tourmentait depuis si longtemps, est vaincue ; cette atroce curiosité. Quel repos d'avoir élargi sur la carte les espaces où l'on n'a plus souci d'aller voir ! Trop longtemps j'ai pensé, par amour de l'exotisme, par méfiance de l'infatuation chauvine et peut-être par modestie, trop longtemps j'ai cru qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pût prétendre à notre amour et méritât qu'on s'en éprît... À présent je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle ; je crois, je sais qu'elle est la *seule* — oui, celle même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers.

« M'ont ramené comme chez moi vers la gloire que fut la Grèce. » — Sur le bateau qui nous mène au Pirée, déjà je me redis ces vers des *Stances à Hélène*. Mon cœur s'emplit de paix, de rire et de sérénité. Craignant l'admiration bruyante de mon compagnon, je sors de ma valise un petit livre anglais et j'abrite mon émotion derrière une demi-

lecture. Pourquoi me mettre en frais ? Ma joie n'a rien d'aigu. Je suis si peu surpris d'être ici. Tout m'y paraît si familier. Je m'y parais si naturel. J'habite éperdument ce paysage non étrange ; je reconnais tout ; je suis « comme chez moi » : c'est la Grèce.

La Marche turque, Journal 1889-1939, Paris : Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", éd. 1955, p. 416-417.

1. Il s'agit des *Stances à Hélène* d'Edgar Poë dans la traduction de Mallarmé.

II. ANDRÉ GIDE, *CARNETS D'ÉGYPTE* (1939)

Delphes.

Nous avons dû quitter Delphes dès cinq heures du matin ; rejoint en auto-car l'Orient-Express, qui nous a déposés à Olympie à neuf heures du soir.

Delphes, Olympie, deux aspects opposés de la Grèce. Je connaissais Delphes déjà ; l'ai retrouvée telle que me la présentait mon souvenir, mais plus sévère encore à cause de la neige qui couvre les hautes cimes du Parnasse. Un des points de la terre où l'homme s'est le plus approché des dieux.

Les ruines d'Olympie sont plus profondément engagées dans la verdure que nulles autres que j'aie pu voir ; la beauté des arbres, l'épaisseur de leur feuillage retiennent un adorable mystère aux abords des temples déserts et l'abondance extraordinaire de hautes herbes fleuries enveloppe d'une souriante tendresse les fûts brisés des colonnes énormes qui ramènent au ras du sol et rompu le surhumain effort de leur héroïsme d'antan.

Les petits jeux que j'ai coutume d'emporter en voyage m'ont permis de prendre contact avec les enfants. Ce sont des « tests » merveilleux, particulièrement utiles dans les pays dont on ne parle pas la langue. Ils mettent à l'épreuve les qualités de patience, d'intelligence, d'ingéniosité, de curiosité d'un peuple, et d'amour de l'effort gratuit, du jeu. Les enfants de Delphes se montraient beaucoup moins doués que ceux d'Olympie ; nombre de ces derniers étaient charmants, d'esprit extrêmement éveillé, attentif, amusé. Leurs aînés sont beaucoup moins plaisants, gouailleurs plutôt que spirituels et terriblement soucieux, pour la plupart, de tirer parti de l'intérêt qu'on leur témoigne.

Tout comme au temps d'Ulysse, ils sont questionneurs et particulièrement soucieux de connaître de quel pays l'on vient. Nombre d'entre eux souhaitent qu'on les emmène ; non qu'ils se disent malheureux dans leur patrie, mais soucieux de voir d'autres pays. Un de ces aînés parle le français assez bien et met un point d'honneur à former

des phrases correctes ; il y parvient sans trop de peine, et nous conversons longuement, ainsi qu'avec deux autres qui nous accompagnent également et à qui il sert d'interprète. Mais pas moyen de se débarrasser du peuple d'enfants en vacances (c'est dimanche) qui nous poursuivent jusque sur les pentes du Chronion où, pour leur échapper, nous avions été nous réfugier. La plupart de ces enfants sont très pauvres, mais ont revêtu pour ce jour de repos, un costume de scout bleu foncé des plus seyants. Chacun pris à part serait charmant peut-être ; mais ils s'excitent les uns les autres, se poussent à l'impertinence et deviennent insupportables bientôt.

Parmi les ruines, une variété de l'orchis faux-bourdon, ou fausse araignée, que je ne connaissais pas encore. De grandes asphodèles plus belles que celles des garrigues de la Provence, ou de l'allée des tombeaux de Syracuse.

Natura non imperat nisi parendo.

"Delphes", Carnets d'Égypte, in *Journal 1919-1949 — Souvenirs.* Paris : Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", éd. 1955, p. 1076-1077.

III. ANDRÉ GIDE, « PRINTEMPS » (1939)

Du moins, cette année, avant de retrouver à Paris la bise et la morosité du ciel, avais-je laissé à demi cachés sous les fleurs les beaux décombres d'Olympie. Quittant la Grèce à regret, j'avais traversé la Yougoslavie en proie à un délire blanc et rose, admiré les bosquets de lilas sauvages, des arbres fruitiers, cerisiers ou poiriers, frémissants de candeur et de-ci de-là les grêles gerbes incarnadines des pêchers, tous plus beaux que je ne me souvenais qu'ils pussent être ; puis, au bord des eaux, une grande fleur jaune, au port d'asphodèle, que je ne connaissais pas encore et dont j'aurais voulu savoir le nom.

L'image du printemps se forme par surimpression de maints souvenirs. À ceux d'antan s'ajoute à présent pour moi celui des merveilleux jardins publics d'Athènes : une allée d'arbres de Judée formant voûte, un vaste espace complètement couvert par les grappes embaumées de la glycine, où, sur des bancs nombreux, tout un peuple inoccupé venait écouter le chant des oiseaux et tâcher d'oublier, durant une heure, l'occupation de l'Albanie.

« Printemps », *Feuillets d'automne, Journal 1939-1949 — Souvenirs*. Paris : Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", éd. 1955, p.1081-1082.

IV. MARIA VAN RYSSELBERGHE, *LES CAHIERS DE LA PETITE DAME*

[22 avril 1939]

À vrai dire, Gide ne parle que très peu de son voyage, pour ainsi dire pas et mieux vaut ne pas le questionner. Mais Jean qui déjeune avec nous aujourd'hui et qui le revoit pour la première fois, tout naturellement cherche à savoir quelles furent ses réactions devant l'art égyptien « vers lequel, du reste, dit-il, tu n'allais pas avec un grand enthousiasme ». Gide dit : « Je ne puis pas dire que j'ai été déçu, j'ai évidemment vu des choses fort belles, mais je me suis nettement rendu compte que je n'aime pas ça, et ne me demande pas de préciser trop ma pensée : cet art nettement à l'opposé de l'individualisme, sans beaucoup d'émotion, qui étonne plus qu'il ne touche... » Il dit tout cela vite... un peu en bredouillant comme quelqu'un qui essaie une opinion, qui n'est pas encore bien au clair avec elle. « Par contre, dit-il avec fermeté, j'ai aimé la Grèce de plus en plus, je m'y sens tout de suite chez moi, c'est un pays pauvre tout empreint de spiritualité, à l'encontre de l'Égypte enfoncée dans la matière. » Il semble n'avoir rencontré partout que des gens charmants voire intéressants, et dit le plus grand bien des institutions et de la propagande française, en Égypte comme en Grèce. « Et c'est si rare, ajoute-t-il, qu'on puisse dire cela ! »

Puis il est beaucoup question de la situation politique dont il est vraiment décourageant de parler. On ne peut qu'attendre. On s'habitue à cette vie inquiète.

Les Cahiers de la Petite Dame (1937-1945), t.III, *Cahiers André Gide 6*. Paris : Gallimard, 1975, p.133-134.

V. ROBERT LEVESQUE, « LETTRE À GIDE » (1966)

« *Cet homme est un crible* », m'écrivait Jean Grenier, l'année où j'attendais votre visite à Athènes. Vous arriviez d'Égypte. Les temples colossaux de la vallée du Nil vous avaient plus étonné que séduit. L'étouffante forêt des salles hypostyles, les colosses, les monstres vous avaient oppressé. Là-bas tout évoquait l'esclavage. La souffrance des hommes imprégnait ces pierres inhumaines. Jamais les rayons du soleil ne parvenaient à les baigner totalement. À peine eûtes-vous mis le pied sur la première marche qui conduit aux Propylées, que l'allégresse précipita votre course. Il était deux heures de l'après-midi. La lumière s'épanouissait, impalpable et dorée. Oubliant la maigre chère que nous avions faite, car on mangeait horriblement en Grèce à cette époque-là, vous vous élanciez à l'assaut des cimes. Votre pas épousait le rythme attique. L'austère raison souriait devant vous au travers des marbres. Tout vous semblait familier. Vous vous sentiez chez vous. L'Égypte colossale cédait place à une harmonie intime et toute humaine. La pureté occidentale triomphait, lumineuse et nue. Des cris de joie vous échappaient. L'extase vous poussait vers le Parthénon.

Lettre à Gide et autres écrits. Préface et notes de Claude Martin. Université Lyon II. Centre d'Études Gidiennes, 1982, p. 43-44.

VI. ROBERT LEVESQUE, « LE COMPAGNON DE VOYAGE » (1939)

L'homme que je voulais peindre, le voyageur, il fallait le montrer vivre, et j'ai de Gide tant de souvenirs muets ! Celui-ci, le dernier : sur un plateau de l'Attique, parmi des bergers montagnards. Nous avions gravi les prés au-devant d'eux. Ils nous firent entrer dans leur cahute, puis, dehors, dénombrèrent devant nous leurs troupeaux. Chacun était chargé de quelques bêtes appartenant à son père ; un seul, orphelin, servait. C'était au moment de l'invasion de l'Albanie ; les tristes nouvelles qui affolaient la Grèce étaient montées jusqu'aux bergers qui, apprenant que nous étions Français, nous saluèrent comme des amis, des possibles sauveurs. Nous avions avec nous quelques oranges qui passèrent aux enfants ; les aînés reçurent du tabac. Très dignement ils acceptèrent ces dons. Nous retrouvions le culte antique pour l'hôte et, sans paroles, ignorants de la langue, sur ces monts dénudés, une éternelle sympathie humaine. Nous fîmes nos adieux à ces nobles rustiques. Je n'oublierai jamais (Gide non plus, j'en suis sûr) le geste élémentaire de l'orphelin qui prit la main de Gide et la porta spontanément à ses lèvres.

"Le Compagnon de voyage", rédigé en 1939, fut publié dans l'*Hommage à André Gide, La Nouvelle Revue Française*, novembre 1951, p.252-257 (repris dans *Lettre à Gide et autres écrits*, *op. cit.*, p.101-106. Pour l'extrait ci-dessus, voir p.105-106).

VII. CHARLES BRUNARD (1974)

Comme ma femme avait décidé de passer à Capri l'été 1939, nous décidâmes Paul de Z., Robert et moi de faire un voyage en Grèce. Je ne connaissais pas ce pays qui m'attirait depuis longtemps et mon envie de le découvrir se doublait du désir de revoir André Gide qui s'y trouvait à cette époque. Installé depuis quelques mois à Athènes où il avait loué un appartement au pied de l'Acropole, Théo Léger nous invita à y rencontrer André Gide. Je ne pus malheureusement prolonger cet entretien autant que je l'aurais souhaité car le cher homme était fort accaparé par mille rendez-vous ou visites diverses.

[...]

André Gide nous conseilla vivement d'aller visiter Rhamnous.Il nous raconta avec force détails l'histoire de ce lieu sacré qu'il nous présenta comme l'un des plus fascinants de la Grèce Antique. Il nous en parla avec tant d'enthousiasme que nous nous y rendîmes au plus tôt. Faute d'indications un peu précises, il nous fallut une pleine journée pour découvrir cet endroit dominant, depuis une colline, la plaine et le golfe de Marathon. Avions-nous été victimes de cette épuisante recherche ou de l'éloquence d'André Gide ? Je ne sais, mais les quelques pierres éparses que nous découvrîmes parmi les herbes ne répondirent pas du tout à notre attente. Sans doute, à partir de quelques vestiges, André Gide avait pu recréer, pour son propre plaisir, toute la beauté antique. Mais nous ne possédions ni sa sensibilité, ni sa connaissance profonde de la Grèce ancienne, et un archéologue ne sommeillait pas en nous comme en lui, de telle sorte que nous restâmes sur notre faim, un peu vexés sans doute de ne pouvoir accéder aux mêmes sphères que notre ami. D'autres excursions devaient me laisser un souvenir plus éblouissant et je pense entre autres à la découverte du Cap Sounion, cet éperon lancé vers les îles, sur une mer qui a déchiqueté le reste de la côte. Depuis, malheureusement, des constructions hideuses sont venues profaner ce témoin prestigieux d'une civilisation fascinante.

[...]

Comme je voulais voir les îles, André Gide me conseilla d'aller à Samos. Je me laissai convaincre tant il me vanta les charmes de cet endroit sauvage qu'il me décrivit comme tout imprégné encore d'un sorte de pureté originelle. J'embarquai avec Robert, Paul de Z. et Théo Léger sur une sorte d'arche de Noé ; en effet, le pont du bateau était encombré de volailles, de brebis, de moutons criards et malodorants. À Bathy, notre point d'arrivée, il nous fut impossible de trouver des chambres. Ému par notre désarroi, un jeune homme nous offrit d'occuper une petite maison qu'il venait d'hériter de sa grand-mère. Perdue dans les vignes, la modeste bâtisse ouvrait sur la mer et, quoique dépourvue de meubles, elle nous parut plus somptueuse qu'un palace. Nous louâmes des lits que nous transportâmes à dos d'ânes : ce fut durant tout le séjour notre seul mobilier. Des rochers nous servirent de salle à manger et nous y savourâmes les produits de l'endroit.

Le jour, nous enfourchions, pour de longues randonnées, les chevaux à demi-sauvages que nous trouvions sur la plage ; le soir, des amis du propriétaire venaient jouer et chanter de la musique grecque. Une fois de plus, André Gide m'avait admirablement conseillé. Je vécus à Samos un des mois les plus heureux de mon existence : je m'y laissai fasciner par la séduction d'une vie pastorale et plus encore par les charmes des dernières créatures bucoliques de ce monde.

Charles Brunard, *Correspondance avec André Gide et souvenirs*. Paris : La Pensée Universelle, 1974, p.140-144.

VIII. OCTAVE MERLIER [1] À SES SŒURS (extrait, 1939)

[Pâques 1939]

Oui, résurrection du Christ et du printemps, d'où cet étrange sentiment religieux dont je parlais avant-hier soir à André Gide. L'auteur de *La Porte étroite* et du *Retour de l'Enfant prodigue* est en Grèce depuis quelques semaines, « incognito », et il est venu dîner à la maison vendredi, qui était « Vendredi-Saint ». Nous étions auparavant allés au cimetière, car, le Vendredi-Saint, à Athènes, on sort en procession de toutes les églises la broderie qu'on appelle le Saint Suaire. Tout le monde suit ces processions, on va assister à la grande procession de la Métropole, que suit l'Archevêque, entouré du Saint-Synode, mais aussi le Roi et la famille royale et le Chef du Gouvernement avec tous les ministres.

On avait dit à Gide d'aller voir ce spectacle, auquel prennent part des musiques militaires, jouant les Marches funèbres de circonstance, et des détachements d'evzones. J'ai préféré l'emmener au Cimetière, pour voir la procession traversant les allées des tombes. Nous y sommes arrivés à la fin. Tout le monde rentrait chez soi. Un flot de femmes, d'hommes et d'enfants obstruait la rue qui monte au cimetière. Combien étaient-ils ? Plusieurs milliers sans doute. Mais une fois entrés au cimetière — il était 9 heures du soir — quel spectacle ! Partout des petits cierges allumés, et brûlant dans la solitude silencieuse, enfoncés en terre ou fixés dans les vases de fleurs. Sur certaines tombes il y en avait huit, neuf, dix, et l'air léger qui soufflait donnait à ces flammes une vie émouvante comme d'un être qui s'éteint. Autour de nous d'immenses cyprès, des monuments blancs et impressionnants dans cet éclairage unique et fantastique. « C'est prodigieux ! » disait tout bas, et comme se parlant à lui-même, André Gide. Soudain, dans la foule qui se rendait vers la sortie, tenant des cierges de cire jaunes à la main, mais venant à contre-sens, débouche un groupe d'hommes, marchant d'un pas long et lent, et portant un cercueil. Le rythme des pas résonnait sur le

sol et chacun s'écartait en silence, sans surprise, sans tristesse, devant ce cortège que personne ne suivait, et qui entrait dans la nuit du cimetière.

Je crois qu'André Gide a été profondément saisi par ces images que l'on ne voit guère ailleurs, et qui nous émeuvent, nous, gens d'Occident.

Octavie Merlier, *Octave Merlier, Un grand Français, un ami de la Grèce*. Paris : Les Belles Lettres, 1983, p.261-262.

1. Octave Merlier fut Directeur de l'Institut Français d'Athènes de 1925 à 1941 et de 1945 à 1961.

IX. GEORGES SÉFÉRIS, *JOURNAL* (1939).

Dimanche, 16 avril [1939].

[...] mercredi dernier, à onze heures du soir [1] [...] j'ai fait la connaisance d'André Gide. Et je pense sans cesse à cette physionomie. Ce matin, après une nuit de cauchemar, j'ai à nouveau présente à l'esprit l'une de ses phrases. Nous parlions de la vie intellectuelle dans les pays qui sont actuellement encasernés et de la manière caractéristique dont toutes les choses s'y flétrissent. Il dit, avec une certaine tristesse dans la voix: "[En Russie] *ils ont un grand poète, Boris Pasternak, mais il finira par se suicider, comme Maïakowski et Essenine*" [2].

Lorsque j'entrai dans le salon de Dimaras, il était assis à gauche, une cigarette à la main et la tête un peu penchée. Un visage carré, vivant et fermé, des lunettes, une cravate rouge. Un jeune homme de petite taille, un Français qui travaille ici l'accompagnait. A part eux, il n'y avait que deux amis et le ménage qui nous recevait.

Cet homme est simple d'apparence, avec des traits caractéristiques qui se manifestent par intervalle et qui s'estompent, à mesure qu'on fait connaissance avec lui. On discerne que sa vie a pris forme, telle qu'il l'a choisie. En lui aucun signe de l'*inquiétude* de sa jeunesse, ni de l'atmosphère des *Nourritures terrestres* ; cependant une extrême fraîcheur de l'attention et de la sensibilité. Cela est apparu à deux reprises : lorsque Dimaras lui donna lecture de "La Ville" de Kavafis, dans une médiocre traduction française et lorsque je lui lus quelques vers du premier chant de *l'Iliade* qu'il voulait entendre comme nous les prononçons.

Cette rencontre me donna fortement l'impression que, dans mon horrible vie actuelle, j'avais fait subitement un voyage aux cimes et très loin. Et lorsque je pris congé de cet homme, qui avait compté tellement pour moi, je ne pus m'empêcher de le comparer en moi-même à nos grands poètes, à nos demi-dieux. Et j'éprouvais le sentiment de solitude que me laisse tout contact de cette sorte[3]. Je ne pouvais m'empêcher de penser et de repenser à cette voix qui avait une telle assurance, sans pour

autant recourir aux cris ou aux grandes démonstrations [4], à cette acuité du regard, à cette profonde connaissance que l'artiste a de son art, et à ce fait surprenant : que nous ayons pu communiquer, par un mot, par un silence avec ce septuagénaire étranger si soudainement arrivé parmi nous. Je me rappelle que, quand Dimaras parla de Kavafis, Gide demanda quel était son genre. "*Lyrique...*" répondit Constantin Dimaras. J'ajoutai : "*Didactique...*" Gide me regarda d'un air bizarre. Ensuite, lorsque Dimaras eut lu "La Ville", il me dit : "*Je comprends maintenant ce que vous vouliez dire par le mot «didactique»*". Lorsqu'il n'était pas d'accord avec ce qu'on disait, il l'indiquait en acquiesçant, sur un ton dubitatif, par une phrase : "*Très certainement, ça doit être comme ça...*" qui se perdait dans des points de suspension, à l'infini.

Traduit par Renée Richer dans "André Gide en Grèce. Témoignages et Lettres", *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice*, n°22, 1974, p.241-242.

En 1974, le *Journal* de Georges Séféris était encore presque entièrement inédit. L'original du texte ci-dessus figure dans *Journal 3 (1934-1940)*. Athènes : Icaros, 1977, éd.1984, p.114-116.

1. Georges Théotokas (voir texte XIII) rapporte que le dîner a eu lieu à 9 heures.
2. Les mots soulignés sont en français dans le texte, quelques mots entre crochets sont ajoutés pour la compréhension de la phrase. [*Note de R. Richer*].
3. Cette phrase peut prêter à équivoque. De la confrontation avec l'original, mais aussi des traductions qu'ont respectivement données de ce texte Denis Kohler dans Georges Séféris, *Pages de Journal (1925-1971)*. Paris : Mercure de France, 1988, p.169-170 et Christos Saltapidas dans "Georges Séféris et André Gide", *Connaissance hellénique*, n°42, janvier 1990, p.4-5, il ressort que G. Séféris éprouve une impression de désolation à fréquenter les demi-dieux, c'est-à-dire les grands poètes grecs de son époque, tandis que, comme le prouve la suite du texte, le contact avec Gide s'est établi spontanément.
4. Mot à mot : "aux grands coups de paume sur ma poitrine", geste de méditerranéen qu'il est difficile de prêter à Gide, même hypothétiquement. [*Note de R. Richer*].

X. GEORGES THÉOTOKAS, « RENCONTRE AVEC ANDRÉ GIDE » (1939)

Rares sont ceux qui ont su à temps que le plus grand écrivain français de nos jours passait en Grèce trois semaines, au moment des fêtes de Pâques. C'était son second voyage dans notre pays ; il y était déjà venu à Pâques en 1914, quelques mois avant le début de la Grande Guerre, et il a promis qu'il essaierait de venir une troisième fois, pour connaître la Grèce en été. Il a parlé très vaguement d'une œuvre qu'il a dans la tête, qui serait centrée sur certaines figures de la mythologie grecque. Mais il voulait surtout, je crois, se promener un peu et rêver dans l'atmosphère grecque, sans être dérangé. C'est pour cette raison qu'il a évité comme le diable tout contact qui aurait pu susciter quelque manifestation en son honneur. Les échos dans la presse, les réceptions mondaines, les enthousiasmes hystériques lui ont été épargnés.

Dans les tout derniers jours de son séjour à Athènes, le strict *incognito* d'André Gide a été partiellement levé, et quelques hommes de lettres grecs ont pu le voir. J'ai eu cette chance, grâce à Constantin Dimaras, qui m'a invité chez lui un soir pour que je connaisse Gide. Le cercle était très restreint ; je dois avouer que, lorsque je reçus le coup de téléphone, je fus d'abord persuadé qu'il s'agissait d'une farce. En effet il est inhabituel d'être, à l'improviste, convié à rencontrer, le soir même, celui des écrivains contemporains qu'on a pris l'habitude de considérer comme le plus important, le plus irremplaçable, et en même temps le moins accessible dans la vie. Et j'avoue aussi que, lorsque je compris que ce n'était pas une plaisanterie et que je vis devant moi André Gide en personne, je ressentis une rare émotion. Ceux qui ont connu une évolution intellectuelle voisine de la mienne me comprendront. Ce nom n'est pas un nom d'écrivain célèbre comme les autres, c'est une part importante de notre jeunesse. Et quand je dis « notre », je veux parler d'une foule d'intellectuels de tous les pays d'Europe, qui ont commencé à penser aux alentours de 1925. Son œuvre, nous ne l'avons pas étudiée, mais nous l'avons vécue. Il fut le magister *[prytane]* de notre inquiétude, l'homme qui nous aida à libérer notre cœur et notre esprit,

qui nous ouvrit des voies, posa des problèmes nouveaux, nous tourmenta, nous charma ou nous irrita, mais dont jamais nous ne nous lassâmes, comme nous nous sommes lassés de tant d'autres. Nous avions vécu avec lui en imagination, il nous avait parlé et nous lui avions répondu, nous lui avions dit nos secrets dans le langage de notre âme et le voilà, subitement, qui nous serre la main.

Je vais arrêter là ces considérations trop personnelles pour tenter de parler de façon plus objective.

André Gide est un homme grand, fort, plein de santé, qui paraît avoir la soixantaine. Son air « protestant », que l'on a remarqué si souvent, est manifeste. Il a l'air d'un évêque de l'église anglicane en tenue de promenade, qui a fait beaucoup d'athlétisme. Mais son « satanisme », dont on parle tant aussi, m'a paru être un mythe, en ce qui concerne, en tout cas, sa personne. L'esprit démoniaque, qui est à l'arrière-plan de ses écrits, est autre chose. Au cours d'un repas, à l'heure du café et des bavardages, André Gide est l'homme d'expérience le plus sympathique et le plus cordial que l'on puisse imaginer, ni pontifiant, ni égocentrique et autoritaire, mais très amical et ouvert, curieux de toutes choses et de tout homme, prêt à discuter de tout et à donner toutes les explications qu'on lui demande. Avec cela, une ironie marquée se lit dans son regard et sur ses lèvres, exempte toutefois de méchanceté ; une grande intensité, une grande force intellectuelle se perçoit en lui, cachée, refusant de montrer son visage, mais sans cesse frémissant dans l'air. Cette force intellectuelle, peu à peu, involontairement et insensiblement charme et conquiert. Et d'ailleurs, en Grèce, l'ironie plaît. Il parle très chaleureusement de notre pays et du peuple grec moderne, et de l'esprit grec avec pertinence. Ce n'est pas un étranger pour nous, c'est un homme qui appartient au même monde spirituel que nous : il a beaucoup erré dans des mondes étrangers mais revient périodiquement aux valeurs grecques avec nostalgie, avec foi, et avec un sentiment de libération, ce même sentiment que lui a donné le paysage grec, chaque fois qu'il l'a contemplé, en rentrant d'Asie ou d'Afrique. Quand il parle de son œuvre, c'est avec beaucoup d'objectivité et d'esprit critique. J'ai eu l'impression qu'il est las d'entendre des éloges sur *Les Nourritures terrestres* et qu'il est

mécontent de voir que beaucoup expliquent sa personnalité uniquement à partir de ce livre, comme si la masse de son œuvre n'existait pas et comme si sa personnalité n'était pas la plus diverse de la littérature européenne contemporaine. Lorsque l'un de nous fit remarquer que *Les Nourritures terrestres* ont influencé surtout la façon dont les hommes vivent et non celle dont ils écrivent, Gide répondit : *« Heureusement »*.

En revanche, il semble qu'il soit heureux de constater le retentissement des *Faux-Monnayeurs*. Si mon impression est juste c'est, parmi ses livres, celui qu'il préfère. Nous l'entendîmes remarquer, avec amertume, que ce livre n'aurait pas été aimé, autant qu'il l'aurait voulu, par les intellectuels français, mais que les Français avaient été obligés de l'admettre, à cause de sa grande influence à l'étranger.

La conversation tourna autour de mille sujets, sautant au hasard de l'un à l'autre. Quand nous abordâmes les problèmes brûlants du monde actuel, nous vîmes un homme très angoissé, qui souffrait de n'avoir pas encore réussi, dans ce domaine, à trouver une réponse libératrice. Sans doute sait-il qu'il ne la trouvera jamais.

Ensuite, Dimaras fit une brève présentation de la personne et de l'oeuvre de Kavafis. Il lui lut quelques poèmes en traduction française. André Gide les écouta avec beaucoup d'intérêt et, à de certains moments, avec surprise, demandant beaucoup d'explications et de renseignements. Puis il demanda que l'un d'entre nous lui lût Homère, comme nous le prononçons, pour voir quelle impression fait l'épopée homérique récitée avec la prononciation grecque moderne. C'est Georges Séféris, de sa voix grave, qui le fit. Et c'est ainsi que ce petit "symposium" se termina en poésie.

"Rencontre avec André Gide", *Néohellenika Grammata*, 29 avril 1939, traduit par Renée Richer, *art. cit.*, p.243-245.

XI. GEORGES THÉOTOKAS, « UN ILLUSTRE ETRANGER : ANDRÉ GIDE EN GRÈCE » (1939)

On sait qu'André Gide a visité récemment la Grèce ; il est resté ici trois semaines. Il a séjourné principalement à Athènes mais a aussi parcouru diverses régions de Grèce continentale et du Péloponnèse. Le célèbre écrivain français, l'homme de lettres le plus illustre, peut-être de notre temps, a voyagé *incognito* et évité à peu près tout contact avec les milieux athéniens. Bien sûr, il ne faut pas voir là une marque d'indifférence mais plutôt le besoin de solitude et de concentration d'un homme exceptionnellement absorbé par sa vie intellectuelle et par son oeuvre. Séjournant *incognito* dans notre pays, André Gide a pu voir et sentir la Grèce beaucoup mieux que s'il avait été harcelé par les obligations mondaines de toutes sortes, qui assaillent habituellement les visiteurs distingués de notre ville.

[*Suit une brève présentation de la vie et de l'œuvre de Gide.*]

En Grèce, Gide a, depuis longtemps, de nombreux admirateurs, et il n'est pas excessif de dire que son influence a joué un grand rôle dans la formation de la dernière génération littéraire. Cette influence, d'ailleurs, n'est pas étonnante, puisque l'esprit de Gide est, au fond, un esprit hellénique, formé par les enseignements de la Parole (*Logos*) grecque et qu'il n'a jamais cessé de puiser dans la mythologie antique, dans les tragiques et les philosophes de la Grèce antique. Ceux qui l'ont approché durant les derniers jours de son séjour à Athènes ont gardé l'impression qu'ils avaient vu un vrai Grec, un Grec authentique, au sens le plus large et le plus vivant du terme. La nature grecque le séduit et l'inspire ; mais il a montré qu'il aime également le peuple grec dont la courtoisie et l'intelligence l'ont impressionné.

[*Une excursion à Rhamnonte : avec les bergers grecs.*]

Voici un exemple des contacts qu'il a eus avec le peuple et qu'il a relaté lui-même avec émotion.

Un jour de la semaine sainte, il alla à Rhamnonte, en compagnie d'un ami français qui connaît le grec. Quelques bergers s'approchèrent d'eux et leur demandèrent d'où ils étaient. Lorsque les étrangers leur dirent leur nationalité, les bergers aussitôt montrèrent une grande joie et manifestèrent un grand amour et une grande confiance envers la France. Puis, on sortit une carte d'Europe, on l'étala sur le sol et les bergers commencèrent à poser des questions sur la situation internationale. La conversation dura un bon moment et le grand écrivain disait ensuite qu'il avait été stupéfié de voir combien ces hommes étaient informés de la situation de l'Europe, des grands problèmes européens et de la conjoncture politique. Quand vint le moment de la séparation, les bergers d'Attique, pressentant qu'ils avaient en face d'eux un grand homme, s'inclinèrent et lui baisèrent la main.

Georges Théotokas, "Un illustre étranger : André Gide en Grèce", *Athénaïka Néa*, 30 avril 1939, traduit par Renée Richer, *art. cit.*, p. 245-246.

XII. TÉMOIGNAGE DE C. TH. DIMARAS

Lors de son, bref, séjour en Grèce (1939), quelques Athéniens eurent le privilège de rencontrer André Gide. Ce fut Robert Levesque qui leur servit d'introducteur ; résidant alors en Grèce, il s'était fait de solides amitiés. Cela se passait au printemps ; fin mars début avril. Le moment était critique, l'orage imminent ; je coche sur les colonnes de mon *Delorme* : 15 mars, *Hitler occupe la Tchécoslovaquie* ; 7 avril, *Mussolini occupe l'Albanie* ; 13 avril, *Chamberlain donne la garantie anglaise à la Grèce*. Talonné par les événements, André Gide, toujours disponible, avait décidé d'écourter son séjour et d'augmenter ainsi ses chances de rentrer en France sans problème. Il avait opté pour la voie de terre. Dans le taxi qui le conduisait à la gare et où je l'accompagnais, il me dit : "Il faudra tâcher de vivre pour voir la fin de tout cela".

Nous nous étions trouvés parmi les privilégiés, grâce à notre amitié pour Robert Levesque : nous avions estimé, ma femme et moi, dès nos premiers rapports avec lui, sa franchise absolue, la qualité de son esprit et la simplicité de son comportement. Ils vinrent, André Gide et lui, plus d'une fois chez nous et nous convînmes d'organiser une réunion de deux ou trois personnes — tel était le souhait de notre hôte : il fallait trier. Ainsi nous eûmes autour de notre table : Athanase Athanassiadis, amateur éclairé qui admirait l'auteur des *Nourritures terrestres* et qui s'était déjà rencontré avec Robert Levesque, un poète, G. Séféris, et un romancier, G. Théotocas. Nos trois invités hellènes étaient imbus de littérature française. Quelques jours plus tard, G. Théotocas publia un article relatant cette rencontre. G. Séféris, lui, a brossé dans son journal un portrait d'André Gide tel qu'il l'a vu cette même soirée.

Aujourd'hui nous avons aussi le journal de G. Théotocas, qui vient de paraître. Les pages qui suivent en traduisent celles où il relate l'historique de cette réunion. Je pense qu'il m'est permis de profiter de cette occasion pour déposer deux témoignages au sujet d'un point qui me tient au coeur : j'ai lu, ce soir-là, les poésies de Cavafy dans une des traductions françaises qui avaient paru antérieurement ; par la suite j'enchaînai en parlant de la traduction, encore inédite alors, que nous

avions faite de ce poète, Marguerite Yourcenar et moi. En entendant ce nom, André Gide s'exprima de façon très chaleureuse sur le jeune auteur qu'était en 1939 Marguerite Yourcenar, en insistant particulièrement sur ses hautes qualités de style.

XIII. GEORGES THÉOTOKAS, *JOURNAL* (1939)

Traduit par Lily ALIVIZATOS.

13 avril 1939

Hier, [...] une rencontre inattendue, une de celles que j'avais le plus ardemment souhaitées dans ma vie. André Gide à Athènes. Il est ici depuis trois semaines *incognito**. Il part demain. Les derniers jours, il a voulu connaître quelques uns d'entre nous, il a fait la connaissance de Dimaras, qui l'a invité chez lui et m'en a averti hier après-midi. Séféris est venu aussi. Il y avait encore Th. Athanassiadis et un ami de Gide nommé Robert Levesque, qui l'accompagnait dans ses excursions en Grèce.

Dîner à 9 h. Les deux Français sont partis à minuit et demi.

À Hélénitsa Dimaras** j'ai confessé mon émotion. Cet homme a joué un si grand rôle dans notre formation, il a exercé une telle influence sur notre jeunesse. Que de fois m'étais-je imaginé lui rendant visite...

Il a 70 ans, mais on lui donnerait la soixantaine. Grand, fort, beaucoup plus solide que je ne l'imaginais. Un air de pasteur protestant, si souvent souligné. Mais son prétendu satanisme relève de la légende, du moins pour ce qui concerne sa personne. Assez d'ironie dans le regard, mais sans aggressivité. Au contraire très *camarade** avec nous, sans rien de professoral, ni du style *maître**. Il est simple, et une force de pensée intérieure nimbe tout son être. Il nous a charmés, et même un peu fascinés, mais sans user d'artifice et sans l'avoir cherché. Je crois qu'il est l'intellectuel le plus éminent de ceux qu'il m'a été donné de rencontrer à ce jour.

Lorsque nous étions à Paris, tout ce qu'il écrivait nous retenait à tel point, nous parlions tellement de lui quotidiennement, qu'à la fin, nous ne le désignions plus par son nom, mais disions simplement : "l'oncle". Et voilà qu'enfin j'ai connu notre oncle.

Opinions intéressantes sur le paysage grec (Delphes, Olympie, Sounion). Il commente l'aphorisme gravé sur le tombeau du Soldat inconnu : ΑΝΔΡΩΝ ΕΠΙΦΑΝΩΝ ΠΑΣΑ ΓΗ ΤΑΦΟΣ***

(Thucydide). Cet esprit d'universalité qui se manifeste dans cette circonstance patriotique l'impressionne et lui plaît. Ensuite discussion sur son œuvre. Il a été très satisfait lorsque j'ai avancé que *Les Faux-Monnayeurs** est, de toutes ses œuvres, celle qui a exercé la plus profonde influence, sur le plan international. Il parle avec une certaine amertume de l'accueil qui a été réservé à ce livre dans son pays. Les intellectuels français ne l'ont pas apprécié, dit-il ; ils ont été obligés de reconnaître sa valeur lorsqu'ils ont constaté son écho à l'étranger.

Les autres prétendent que les *Nourritures terrestres** ont exercé une influence plus grande encore.

Je dis :

"— Les *Nourritures** ont influencé la façon de vivre des gens, non pas leur façon d'écrire."

Gide est d'accord avec moi et ajoute :

"— Heureusement."

Discussion sur les matières politiques et sociales. Gide partage notre angoisse, il n'a rien à nous apprendre là-dessus. Désillusion et embarras de sa part. Il renie absolument la Russie soviétique. Il a, dit-il, dépassé ce stade. Il parle très durement du dogmatisme marxiste, de son influence désastreuse sur la vie intellectuelle et artistique. Cependant il n'adhère à aucun des régimes existants. Il considère que le problème social est au cœur de la vie contemporaine, que le problème exige impérativement une solution, mais il ne sait laquelle.

Dimaras entreprend de lui faire connaître Cavafy ; il lui lit quelques poèmes traduits en français. Gide manifeste un vif intérêt, il prie Dimaras de lui lire un poème dans l'original afin de saisir le rythme de la langue du poète. Il demande à maintes reprises des explications et des renseignements, il est réellement intéressé.

Ensuite une chose m'advint qui, autrefois, m'aurait vivement frappé, mais qui, aujourd'hui, ne me touche plus guère, car des incidents de ce genre me sont arrivés à plusieurs reprises, et je m'y suis habitué.

Dans le temps où, très jeune encore, je rêvais d'aller voir André Gide, je m'étais abandonné, il m'en souvient, à bien des imaginations à propos de cette visite : je me figurais que je lui dirais ceci, qu'il me dirait cela, etc... Ainsi, mon imagination engendrait-elle de longues

conversations qui n'avaient aucun rapport avec la discussion authentique d'hier. Pourtant dans toutes ces rêveries, j'avais eu le pressentiment que Gide me prierait de lui lire des vers d'Homère pour voir quelle impression lui produirait Homère, lu avec la prononciation grecque moderne.

Or, hier, alors que Dimaras et Séféris étaient allés à la bibliothèque chercher un livre, Gide se tourna soudain vers moi et me dit, presque textuellement, qu'il aimerait bien que l'un d'entre nous lui lise quelques vers de *l'Iliade* (il précisa lesquels) pour voir l'impression que lui ferait la prononciation moderne.

Je crois bien avoir souri en l'entendant me dire cela, comme lorsque quelqu'un vient nous tenir exactement les propos que nous attendions. Nous avons donc demandé à Séféris de lire le passage, que Gide se fit répéter trois fois.

Ce pressentiment ne reposait sur rien et n'admet aucune explication.

Georges THÉOTOKAS, *Journal (1939-1953)*. Préface et notes de Dimitri Tziovas. Athènes : Hestia, [1987], p.71-74.

* En français dans le texte.

** Mme Hélène C. Th. Dimaras.

*** Traduction littérale : "*Aux hommes illustres, toute terre est un tombeau*".

XIV. C. TH DIMARAS, « À LA BARRE DU TÉMOIN » (1988)

Il y a longtemps que j'ai cessé d'écrire des articles nécrologiques ; je n'ai jamais tenu de journal et ne rédige pas de mémoires. Pourtant, dans de rares cas, j'ai comme le sentiment d'un devoir : l'obligation que je me sens de déposer mon témoignage. Nous ne savons jamais ce que peut offrir de vérité, rétablissement de certitude, d'équilibre, un souvenir serait-il minime mais venu à son heure. Qui d'entre nous pourrait être sûr de ne pas tenir, à un certain moment, dans sa paume le grain de sénevé ?

Avec Marguerite Yourcenar, c'est le dialogue de plus d'un demi-siècle que la mort est venue interrompre. En effet, notre collaboration pour la traduction des poèmes de Constantin Cavafy du grec en français se situe dans l'aval des années 1930. Au début de 1939, cette traduction — cette collaboration, dirai-je mieux —, était entièrement terminée ; elle avait eu lieu à Athènes. Une dernière révision se fit par correspondance : Marguerite Youcenar m'envoya le manuscrit complet de notre traduction commune et je lui retournai mes quelques ultimes observations.

L'ouvrage avait été fait par étapes, pendant de longues séances. C'était d'abord mon mot à mot, agrémenté de commentaires de toutes sortes : historiques, linguistiques, lexicaux ; et puis ses questions, toujours pertinentes, faite de cette admirable clarté qui la distinguait dans la manipulation des idées et des sentiments. Elle discernait le flou voulu dans la phrase poétique de Cavafy, mais sa langue à elle, telle qu'elle la voulait, s'y refusait ; elle revenait souvent à la langue anglaise, affirmant que les vers du poète grec étaient faits pour être traduits en anglais. Et enfin, elle parvenait à dégager de tout cela un premier brouillon de traduction sur lequel nous discutions, chacun de son point de vue : elle, pour la qualité du discours contre mon seul souci, en ce cas-là, la fidélité à l'original. C'est ainsi que nous avons œuvré pour les 154 poèmes qui constituent la première édition commerciale grecque des poésies de Cavafy, parue en 1935, deux ans après sa mort.

Ces rencontres avaient lieu chez nous, tous les jours ; il me semble que j'emploie là une expression du vocabulaire sportif, mais elle a aussi ses titres de noblesse dans le domaine des lettres. Les lendemains, Marguerite Yourcenar apportait ses textes définitifs (pour autant qu'il y a dans notre métier des textes définitifs tant que nous pouvons travailler). Elle était volontaire et, si on peut accoupler ces deux termes, d'un rationalisme passionné. Nous avions sensiblement le même âge, mais je respectais chez elle une autorité d'aînée, qui lui était naturelle ; d'ailleurs, elle portait déjà dans son bagage littéraire plusieurs volumes d'œuvres originales.

Mais — et ceci est un second témoignage que je puis déposer à ce sujet — une nouvelle expérience devait vite venir me confirmer dans mon attitude. Au printemps de 1939, nous eûmes la joie, grâce à un ami commun, de faire la connaissance d'André Gide, de passage en Grèce, et de le fréquenter durant son bref séjour à Athènes. Finalement, un jour avant son départ, un petit cercle d'initiés, réunis par notre ménage autour de l'auteur des *Nourritures Terrestres*, scella cette occurrence. Bien entendu, il fut question de Cavafy et de la traduction que nous avions entreprise, Marguerite Yourcenar et moi (en ce moment-là, elle était repartie définitivement d'Athènes). André Gide entendit avec un vif plaisir le nom de la jeune auteur ; il exprima sa grande estime pour elle, en insistant chaleureusement sur ses exceptionnelles qualités d'écrivain.

"À la barre du témoin", *Cahiers Marg. Yourcenar*, *n°*3, 1988, p.28-29.

XV. ANDRÉ GIDE À C. TH. DIMARAS (1940)

Cabris, Alpes Maritimes
31 Décembre 1940

Mon Cher Constantin Dimaras,

J'ai lu votre lettre avec une émotion profonde : aussi parce que je croyais toute correspondance devenue impossible entre nos deux pays ; c'est bien pourquoi je n'essayais même plus d'écrire à Robert Levesque, encore que je n'aie jamais pensé à lui davantage et que j'eusse ardemment souhaité pouvoir, à travers lui, vous atteindre, vous transmettre ma sympathie. Ah ! que ce mot est faible pour exprimer le sentiment ardent et enthousiaste qui me gonfle le cœur.

Valeureux peuple grec ! comprenez-vous ce que vous êtes pour nous, aujourd'hui ? Durant des mois affreux, nous n'avions connu que faillites et que déboires, l'effondrement de nos motifs de fierté, de nos espoirs... et soudain, comme du fond d'un passé très cher votre voix, aimée entre toutes s'élève et domine aussitôt les confuses rumeurs de l'enfer. Avec quelle attention émue palpitante avec quelle dévotion nous l'écoutons ! Vous représentez pour nous le triomphe de la vertu vaillante, du vrai mérite, celui du petit nombre. Et quelle reconnaissance va vers vous pour avoir redonné à l'humanité toute entière queques raisons de confiance en l'homme, d'admiration, d'amour et d'espoir.

Avec vous de tout mon cœur et de toute ma pensée.

André Gide.

Lettre publiée pour la première fois dans *La Revue d'Athènes*, n°7, avril 1951, p.41, suivie de l'article « Gide et la Grèce » de C. Th. Dimaras (voir texte XVI).

XVI. C. TH. DIMARAS, « GIDE ET LA GRÈCE » (1951)

En ce temps-là, qui n'est pas lointain, la critique et les éléments les plus bruyants de la jeunesse littéraire se rencontraient lorsqu'il s'agissait de renier l'œuvre d'André Gide. Rien n'était bon là-dedans ; manque d'imagination ou invention absurde, préciosité ou style défectueux, esprit puritain ou âme débauchée. « La médiocrité prétentieuse de ce médiocre prosateur » n'aurait pas valu la peine que l'on s'en occupât, si une publicité éhontée n'avait pas tenté d'abuser le public. La citation est de 1927 et exprime l'opinion d'un éminent homme de lettres français. Cependant, déjà à cette époque, toute une génération européenne avait puisé dans les *Nourritures terrestres* un mode nouveau de sentir et de penser. L'étranger, cette anticipation de l'avenir, avait adopté l'enfant prodigue. C'étaient une absolue probité intellectuelle, une soif de connaissance, le désir d'étendre la conscience humaine autant que possible, qui avaient rallié les jeunes de 1920 à 1930 autour de cette œuvre magnifique. En Grèce, comme partout, les esprits vraiment libres s'initiaient à la technique du détachement dans l'œuvre d'André Gide.

Pourtant, dans cette même œuvre il est aussi loisible de puiser les raisons de croire. Si dans les toutes dernières années de sa longue existence André Gide semble s'être endurci et avoir opté pour un matérialisme étroit, sans issue, c'est à sa maturité qu'il faut en référer pour connaître son attitude devant l'angoisse religieuse. Ne serait-ce pas encore un défi de cette farouche volonté d'indépendance, qui, juste aux portes de la mort, lui a fait renoncer au suprême espoir ? Dans les pages vibrantes de *Numquid et tu ?* nous retrouvons le fil d'or qui réunit et qui accorde l'ensemble apparemment disparate de sa vie et de sa pensée. Sa moralité profonde, son esprit sans cesse à la recherche de la vérité lui font une figure de croyant, dans l'acception la plus noble du mot. Il n'est que de lire son œuvre sans prévention, il n'était que de voir l'expression de son visage, toujours prêt à accepter, pour croire que l'élan mystique était le trait le plus marquant de son âme douloureuse. C'est ainsi que nous le voyions de loin, c'est ainsi que nous garderons son image à l'avenir, quand le temps aura laissé tomber quelques passages de cette

œuvre immense, les seules qui ont pu émouvoir la mesquinerie de ses contemporains.

Je crois que c'est seulement après son voyage en Grèce, en 1939, qu'il s'est réellement occupé de la tradition hellénique ; la doctriue chrétienne l'avait si profondément marqué de son empreinte que nous ne pouvons retrouver auprès d'elle que quelques réminiscences littéraires. Dans sa première période, celle du symbolisme, la Grèce ancienne passe et repasse ; on dirait presque des souvenirs de collège, enregistrés par le génie. Plus tard il y est revenu, en puisant librement dans la littérature hellénique des sujets qu'il renouvelait sans trop se soucier de leur origine ou de leur sens profond. Je ne crois pas qu'il puisse être question de la tradition de la Grèce ancienne dans l'œuvre d'André Gide ; quant à la Grèce moderne, une plaisante mésaventure dont il nous fait part dans son *Journal* prouve qu'il en avait une idée assez imprécise : dans un congrès, en 1935, c'est à une jeune Hindoue, portant son costume national, qu'il s'adresse, croyant avoir reconnu en elle la représentante de la Grèce.

Toutefois, il y a autre chose à retenir dans cette histoire, qu'une simple bévue : il avait senti le besoin d'affirmer sa sympathie envers la Grèce ; c'est dans ce but qu'il s'était adressé à l'inconnue. Il y avait, bien entendu, des raisons d'ordre politique dans sa sympathie, mais elle n'en était pas moins sincère pour cela. Quelques années plus tard, lorsqu'il visita la Grèce, ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher ont pu voir que ce n'étaient pas seules sa soif de connaître, ou des causes plus personnelles, qui l'avaient amené jusqu'ici : l'intérêt passionné qu'il portait à toute découverte relative à l'homme était doublé dans ce cas d'une réelle et tangible affection. Une curiosité amusée, des rapprochements avec des choses et des êtres qui lui tenaient le plus à cœur montraient qu'il était préparé à aimer ce pays, en y arrivant, et que le contact direct avec la Grèce ne l'avait pas déçu. Il est toujours opportun, quand on visite la Grèce de n'avoir pas l'esprit rempli d'images anciennes.

La guerre approchait ; nerveux et sensible, il la voyait venir. L'Italie fasciste avait attaqué l'Albanie ; il savait que cela préludait à des actions plus graves. Au premier plan, il ne prévoyait que défaites et

ruines, mais il espérait, malgré tout : cet homme de soixante-dix ans avait le courage de dire qu'« il faut tâcher de vivre pour voir la fin de tout cela », en parlant de cet après-guerre dont nous souffrons encore. Il partit, hâta même son départ. Quelques mois plus tard, ce fut la guerre, et puis la débâcle. En septembre 1940, il écrivait à Robert Levesque : « L'horizon est bouché et l'on ne sait plus d'où pourra revenir la lumière ».

Quand vint le tour de la Grèce, nous sentîmes ici qu'à défaut d'autre secours, notre cause éminemment morale était en droit d'attendre une aide morale de toutes les consciences libres. À cet effet, plusieurs d'entre nous écrivirent à des personnalités étrangères susceptibles de s'intéresser au sort de la Grèce. C'est à un appel de ce genre que répondit André Gide par la lettre que le lecteur vient de lire. Elle provenait de France, et risquait de créer des ennuis à son signataire, si elle était publiée. Aussi est-elle restée inédite jusqu'à ce jour, mais elle atteignit son but, en circulant, copiée de main en main, à Athènes. Maintenant que tout ceci appartient à l'histoire, il était juste qu'elle vienne ajouter un témoignage nouveau sur les sentiments d'André Gide envers la Grèce.

« Gide et la Grèce », *La Revue d'Athènes*, n°7, avril 1951, p.42-43.

XVII. TEXTE DE GIDE SANS TITRE NI DATE

Ce texte de Gide parut pour la première fois dans le *BAAG*, n°40, octobre 1978, p. 34-35. La publication de cette pièce put être réalisée grâce à David Roe, de l'Université de Leeds, qui en avait eu la communication de la Morris Library de l'Université du South Illinois, à Carbondale (Ill., U.S.A.) où se trouve aujourd'hui le manuscrit. Dans l'introduction, il était précisé que le texte en question sans titre, ni date a été écrit sur trois feuillets de petit format (21 x 13,5 cm), à l'encre. De l'indication notée en tête (v. note 2 ci-dessous) ainsi que des lignes : "Je croyais ce message perdu... J'apprends qu'il n'en est rien", on déduisait que fut demandée à Gide l'autorisation de publier son message de 1940 par une personne qui en détenait une copie [1] (et qui n'était évidemment pas Constantin Dimaras).

En décembre 1940 [2], j'adressai à Constantin Dimaras, par l'entremise de mon jeune ami Robert Levesque, [*en ce temps*] chargé de cours à Athènes, une lettre que je souhaitais [*savoir divulgée par les journaux gr*] voir reproduite [*dans*] et divulguée. Il me tenait à coeur (encore que cela fût en ce temps fort "compromettant")[3] de déclarer ouvertement mon enthousiasme pour l'admirable résistance du peuple grec devant l'agression [*d*] italienne, son courage et sa résolution qui sut[4] tenir en échec longtemps et triomphalement des forces considérablement supérieures en nombre, mais manifestement inférieures en valeur morale, en courage [*héroïque*] — je devrais dire : en héroïsme — et en dignité. [*Aussi longtemps*] Que tant d'efforts et qu['*une*]e de si vertueuses énergies aient dû se replier enfin devant la rescousse colossale des forces [*al*] tudesques, [*c'était*] ce fut un drame atroce, inique, qui révoltait la conscience et indignait la meilleure part de nous-même et de tous les honnêtes gens. [*Je n'ai malheureusement pas conservé le texte de ce message, qui n'est jamais parvenu à destination, mais dont je retrouve mention dans mon* Journal.] [*Le*] je croyais ce message perdu[,]... [*J'apprends qu'il n'en est ri*] Quoi qu'il en soit, j'ai joie à le renouveler aujourd'hui, aussi chaleureux qu'hier, aussi fervent. Nourri depuis mon enfance par la Grèce, élevé dans et par le culte de ses héros historiques ou légendaires, (mais la légende ici reflétait la réalité) j'éprouve la satisfaction morale et intellectuelle la plus vive, la plus réconfortante et encourageante, à pouvoir mettre au présent m[*es*]on

admiration d'antan et mes enthousiasmes renouvelés, et crier [*Vive la Gre*] de tout mon coeur et de toute ma pensée : Vive la Grèce.

André Gide.

1. *"[L]a vibrante réponse [de Gide] circula sous le manteau, de main en main, sous forme de copies, avant d'être insérée en 1951 dans le n°7 de la* Revue d'Athènes (Renée Richer, "André Gide en Grèce. Témoignages et lettres", *art. cit.*, p.247).
2. Les lignes suivantes ont été ajoutées en tête du premier feuillet, à gauche, écrites verticalement : *"Je ne puis, personnellement, vous donner qu'une autorisation partielle, le consentement de Dimaras demeurant, en la circonstance, indispensable."* [Note du *BAAG*].
3. Cette parenthèse a été ajoutée pour remplacer deux mots qui d'abord suivaient "à cœur de" : "me compromettre" [Note du *BAAG*].
4. *sut* surcharge *put* [Note du *BAAG*].

XVIII. GEORGES SÉFÉRIS À ANDRÉ GIDE (1943)

Mardi, 25 mai [1943].

J'ai envoyé ce matin par télégramme des salutations à André Gide *délivré*[1] à Tunis.

"25.5.43 — Télégramme adressé à A. Gide à Tunis aux bons soins des Services Français :

"Robert Levesque très lié ma famille se porte bien Athènes. Celui qui vous a lu *Iliade* printemps 1939 vous envoie avec profonde émotion cette nouvelle et ce salut[2].

G.S. Légation Grèce, Le Caire".

Journal 4 (1941-1944). Athènes : Icaros, 1977, p. 292.

1. Souligné par l'auteur.
2. Le texte du télégramme est naturellement en français.

XIX. ANDRÉ GIDE À GEORGES SÉFÉRIS (1943)

à Monsieur Georges Séféris
Légation de Grèce
Le Caire

220 Rue Michelet
Alger

10 Juin [1943]

Cher Monsieur,

Votre amical message m'a profondément touché. Je viens de le communiquer à la sœur de Robert Levesque, Mme Rottier de qui j'avais reçu une lettre la veille me disant que, depuis Novembre dernier, elle n'avait plus reçu aucune nouvelle de son frère. Je ne la savais pas à Alger, où je suis arrivé moi-même il y a dix jours après être resté plus d'un an à Tunis — que je n'ai d'abord voulu, pui[s] *pu* quitter avant le jour de la délivrance.

Oh ! certes je ne vous ai pas oublié, ni rien de cette soirée, pour moi mémorable, où nous nous sommes trouvés réunis. Lors de votre héroïque résistance j'avais écrit à Dimaras (mais a-t-il jamais reçu ma lettre [?]). Laissez-moi vous redire ici mon ardente sympathie pour votre glorieuse et douloureuse patrie, pour son admirable succès d'abord, puis, hélas ! pour son atroce martyre. Que de vœux je forme et pour elle et pour chacun d'entre vous !

Si vous pouvez communiquer avec Athènes, veuillez donner à Robert Levesque d'excellentes nouvelles de moi, de sa sœur et de son frère Jacques qui est entré dans les « Spahis » 3 R.S.A.

2 Escadron Peloton Échelon
Batna Algérie.

De tout cœur avec vous

André Gide

Lettre publiée pour la première fois dans *André Gide en Grèce. Témoignages et lettres, art. cit.*, p.248-249.

XX. GEORGES SÉFÉRIS À ANDRÉ GIDE (LETTRE INÉDITE, 1943)

Cette lettre inédite constitue le troisième et dernier volet du dialogue engagé entre A. Gide et G. Séféris le 25 mai 1943 (voir texte XVIII). À l'époque, G. Séféris résidait avec son épouse en Égypte, au Caire, où depuis avril 1942, il était nommé à la Direction de la presse du gouvernement grec en exil. Après un court séjour en Italie (septembre 1944), le couple rentra dans Athènes libérée le 23 octobre 1944. Il importe de signaler qu'en Égypte, G. Séféris mena, parallèlement à ses obligations professionnelles, une activité intellectuelle très intense se rattachant à la lutte contre le nazisme : composition de poèmes majeurs comme "Un vieillard sur le bord du fleuve", "Stratis le marin sur la mer morte", "Jours d'avril 1943" et "Ici parmi les os", conférences sur Palamas, Macriyannis, première publication des *Essais* (février 1944)...

C'est à la générosité de Mme Marô Séféris que nous devons d'avoir pu reproduire ici ce texte dont le poète avait conservé le brouillon, écrit à l'encre sur deux feuilles (recto-verso) de format 25,5 x 18,5 cm. Nous indiquons entre crochets les passages biffés et signalons d'une barre transversale la fin de chaque page.

Le Caire, 25 juillet 1943
c/o Légation de Grèce

Cher Monsieur,

J'ai lu votre lettre du 10 juin [1] comme on retrouve la voix d'un juste. — Les justes invisibles dans la nuit actuelle de la terre, c'est une image [2] qui m'a poursuivi depuis que j'ai quitté Athènes, puis la Crète, en Mai, il y a deux ans [3]. Pour nous qui vivons comme nous vivons, il n'y a plus d'œuvres, il y a des signes : signes d'humanité, signes de vie. Si j'ai éprouvé un tel soulagement à la nouvelle de votre *délivrance* [4], c'est que je pensais qu'une voix humaine venait d'être enfin dégagée...

Oui, mon pays a été terriblement éprouvé, par la famine d'abord, [*par la famine d'abord, et*] par le fer et par le feu ensuite, quand la guerre dans les montagnes et la résistance dans les villes a commencé de prendre l'aspect désespérément farouche que nous voyons aujourd'hui. Quand le moment de rebâtir viendra, la Grèce aura besoin de tous ses amis. C'est pourquoi je voudrais vous [*exprimer*] dire / ma profonde gratitude pour les sentiments de sympathie que vous exprimez dans votre lettre. J'éprouve un grand regret de ne pouvoir les communiquer à

tous les camarades qui ont aimé avec tant de ferveur André Gide. Que pourrais-je vous dire de leur part ? Rien que [*cette*] l'affirmation, [*que je perçois très nettement*], d'une vie extraordinairement fraîche, qui se prépare là-bas [*malgré*] parmi les horribles souffrances comme l'herbe sous la neige [5]...

De la Crète, j'ai été envoyé au Transval [6] [*sic*] ou dans mes heures libres j'ai mené l'existence d'un scribe du moyen-âge. Pas de curiosité de voyageur. Dans la bibliothèque municipale de Johannesburg ma femme avait déniché votre *Voyage au Congo*. [*je l'avais*] [*J'avais*] J'en ai relu quelques pages un soir. Il m'a montré combien j'étais absent du pays où je vivais. Je suis rentré voici plus d'un an [*au Caire*] en Égypte [7] où [*je n'ai plus d'*] le travail quotidien ne me laisse plus d'heures libres du tout. Mais le sentiment [*d'absence spi*] de cette absence spirituelle qui [*nous est*] est en quelque sorte imposée par la souffrance et par la violence ne me quitte pas.

Peu avant mon départ d'Athènes, Dimaras / m'a montré votre réponse [8] (nous l'attendions impatiemment) et Robert Levesque une lettre, [*presque poi qui m'a semblée*] presque poignante de Martin du Gard [9]. C'est au même moment que j'ai eu l'occasion de voir un [*court mais*] charmant essai de Levesque : *André Gide en Voyage*. [10]

[*En Mars*] Au mois de Mars [*dernier*] des amis évadés de Grèce m'ont donné des nouvelles de Robert Levesque [11]. Le dernier d'entre eux, qui a quitté Athènes en Février l'a rencontré chez ma belle sœur à la campagne [12] où il allait, semble-t-il, souvent passer les week-ends. Il travaillait à cette époque à l'Institut francais. Je sais d'autre part qu'au début de l'occupation, ma sœur [13] avait organisé chez elle des réunions où Robert [*qui est très lié avec mon beau-frère*] faisait des cours de littérature francaise. [*Ils doivent revoir encore beaucoup*] Je ne connais pas son adresse personnelle, mais un message qui lui serait adressé (soit par la Croix Rouge, soit par la Délégation Apostolique) aux soins de Madame Amaryllis Dragoumis, Rue Périclès, Psychico, Athènes, lui parviendrait sûrement. C'est à cette adresse que je lui ai communiqué moi-même, lundi dernier, les nouvelles que vous me donnez. /

Avec mon profond dévouement.

Georges.

1. Voir texte XIX.
2. Nous avons été tentée de faire le rapprochement entre cette image et le poème "Grillons" composé par G. Séféris à Prétoria et daté du 16 janvier 1942, dans lequel le poète oppose le silence des justes qui se taisent, comme s'ils n'avaient rien à dire, au vacarme des grillons symbolisant la fureur des années éprouvantes de la Seconde Guerre mondiale (voir "Grillons" dans *Poèmes*. Athènes : Icaros, éd. de 1981, p. 198-199).
3. Le couple Séféris quitte Athènes pour suivre le gouvernement en Crète le 23 avril 1941. Le départ pour l'Égypte a lieu le 14 mai de la même année.
4. Souligné dans le texte. G. Séféris se réfère naturellement à la libération de Tunis le 7 mai 1943.
5. Cf. Georges Séféris, *Journal 3 (1934-1940)*. Athènes : Icaros, 1984, p. 266 (traduit du grec par Denis Kohler dans *Pages de Journal (1925-1971)*. Paris : Mercure de France, 1988, p. 218) : "*Samedi 14 décembre [1940]. / Un sentiment de responsabilité qu'on avait perdu l'habitude de rencontrer chez les peuples. Il y a autour de moi un miracle* anonyme *que nul ne pouvait soupçonner auparavant. Il pointe et pousse comme l'herbe verte. Au-dessus de lui, notre monde, lui n'a pas changé : vieilles habitudes, comportements ataviques : les correspondances en provenance du front évoquent celles des guerres de 1912. / Monde en ruine.*"
6. Le 27 juin 1941, G. Séféris quitte l'Égypte pour l'Afrique du Sud où il est nommé conseiller d'ambassade. Georges et Marô Séféris s'installent d'abord à Johannesbourg puis à Prétoria.
7. Le couple Séféris rentre en Égypte, au Caire le 25 avril 1942.
8. Il s'agit bien entendu de la lettre d'André Gide à C. Th Dimaras datée du 31 décembre 1940 (voir texte XV).
9. Il s'agit probablement de la lettre de Roger Martin du Gard à Robert Levesque datée du 24 octobre 1940. Ce texte inédit sera prochainement publié dans le tome VIII de la *Correspondance Générale de Roger Martin du Gard* où seront rassemblées les lettres datant de 1940-1944, lequel devrait paraître en 1992 chez Gallimard où ont déjà paru les tomes I à V, qui seront bientôt suivis des tomes VI et VII. Nous remercions vivement M. Pierre Bardel et M. Maurice Rieuneau, éditeurs de la *Correspondance Générale* qui nous ont obligeamment informée que dans la lettre en question, considérant l'état présent et l'avenir de l'Europe, Roger Martin du Gard exprime sa tristesse et son inquiétude.
10. Cet essai fut finalement publié sous le titre "Le Compagnon de voyage" dans l'*Hommage à André Gide* de *La NRF*, novembre 1951, p. 252-257. Il a été repris dans *Lettre à Gide et autres écrits* de Robert Levesque. Université Lyon II : Centre d'Études Gidiennes, 1982, p. 101-106.
11. Nous n'avons trouvé dans *Journal 4 (1941-1944)* de G. Séféris qu'une seule mention du nom de Robert Levesque pour les mois de 1943 qui précèdent l'envoi de la lettre à Gide. Bien qu'elle ne date que de l'Épiphanie, nous la traduisons ici. "*Mercredi, Épiphanie [1943]. / « Lambrinopoulos* [officier de marine] *nous a également apporté des nouvelles de Levesque. Au moment de notre départ, il comptait faire un voyage en Finlande. Je me demande ce qu'a bien pu devenir ce Français unique pétri avec la grécité tourmentée. »*" Georges Séféris, *Journal 4 (1941-1944)*. Athènes : Icaros, 1977, p. 275-276.
12. Amaryllis Dragoumis, sœur aînée de Marô Séféris, possédait, dans l'île de Poros, une maison de campagne nommée "Sérénité" où G. Séféris composa en 1946 son poème-majeur "La Grive".
13. Jeanne Séfériadès, sœur de G. Séféris, épousa Constantin Tsatsos (1899-1987), professeur de philosophie du droit à l'Université d'Athènes et Président de la République hellénique de 1975 à 1980.

XXI. GEORGES SÉFÉRIS, « DEUX ASPECTS DU COMMERCE SPIRITUEL DE LA FRANCE ET DE LA GRÈCE » (1944)

Aujourd'hui nous pensons à la France avec la même ferveur. Nous l'attendons et nous l'appelons pour nos lendemains. Et nous savons que cet appel n'est pas sans réponse. André Gide, qui n'a pas manqué de répondre et d'exprimer son sentiment au moment de la sournoise attaque contre mon pays, répondait de nouveau quelques semaines après la libération de l'Afrique du Nord. Voici ce qu'il m'écrivait en juin 1943 : « *Oh ! certes je n'ai rien oublié de cette soirée, pour moi mémorable, où nous nous sommes trouvés réunis. Laissez-moi vous redire ici mon ardente sympathie pour votre glorieuse et douloureuse patrie, pour son admirable succès d'abord, puis, hélas ! pour son atroce martyre. Que de vœux je forme pour elle et pour chacun d'entre vous !* »

La voix d'André Gide est celle de tous nos amis français.

C'est pendant la soirée dont parle André Gide que j'ai eu la dernière impression de cette intimité spirituelle entre la France et la Grèce. C'étaient les jours où, par l'occupation de l'Albanie, les machines de guerre de l'Axe venaient de s'installer juste au-dessus de notre épaule. Printemps 1939. Vous vous souvenez sans doute de ces mauvais moments où toute pensée devenait de plus en plus consciente de son impuissance devant la rafale qui allait se déchaîner. Chacun de nous était travaillé, et, je crois, Gide lui-même, par une atroce inquiétude. Et pourtant toutes les fois que je songe à cette soirée, si lointaine maintenant, j'éprouve un grand sentiment de calme. Ce sentiment, à quoi tient-il ? Il tient sans doute à la présence de l'illustre étranger parmi nous. Mais cette présence, si nous avons pu la sentir c'est que nous étions depuis longtemps les intimes d'André Gide, les intimes de cet accomplissement nommé André Gide.

Je voudrais insister, avant de terminer, sur cette idée d'intimité qui caractérise, mieux que toute autre selon moi, les rapports de la Grèce et de la France. J'emploie le mot plutôt dans le sens qui nous ferait dire qu'il y a dans *Le Prométhée mal enchaîné* une sorte d'intimité entre Gide et ses personnages. Dans le sens qui comporte une idée de dégage-

ment, de liberté, de gratuité. Vous vous souvenez sans doute que Gide traite son Prométhée comme il veut ; il le présente comme un marchand d'allumettes, comme un conférencier en habit. Le sentiment d'intimité se trouve à l'opposé du sentiment d'oppression qui se dégage de la présence d'un étranger. Une gêne qui fait faire des maladresses. Ibsen, par exemple, a été chez nous cet étranger tyrannique. Que de gaucheries ne nous a-t-il pas fait commettre !

Très probablement, je veux exprimer par tout cela ce que Gide lui-même, notant son retour en Grèce, écrivait dans sa *Marche turque* :

« *Je suis* si peu surpris d'être ici. *Tout m'y paraît si familier*, je m'y parais si naturel. *J'habite éperdument ce paysage* non étrange ; je reconnais tout [1], *je suis comme chez moi : c'est la Grèce.* »

Entendons bien chaque verbe de ce passage. Laissons-le résonner longuement. Tout ce que j'ai voulu expliquer, il le dit en trois lignes et d'une manière définitive. Il ne parle pas seulement pour Gide. Il parle pour tous les hommes de l'esprit dont l'œuvre a porté en Grèce. Mieux encore : il nous enseigne comment la littérature grecque moderne, telle que nous pouvons l'apercevoir enfin aujourd'hui, a pu rester fidèle à elle-même, tout en recevant en abondance les biens français.

La littérature grecque contemporaine a été faite par des hommes qui, tous sans exception, ont dû trouver un équilibre personnel entre trois courants. Premièrement, la tradition de nos grands écrivains anciens avec toutes les harmoniques que leurs textes comportent chez nous ou ailleurs. Deuxièmement, la tradition qui, à partir des Évangiles, devient presque exclusivement orale et qui est cependant aussi ancienne et aussi importante que la première : c'est la tradition vivante, la tradition populaire de la Grèce. Troisièmement, les courants venus de l'étranger. Parmi ces courants, je vous l'ai déjà dit, la tradition française a rempli une fonction essentielle. Et ce qui est admirable, c'est que dans ce grand courant français, suivant l'expression de Gide, la Grèce y a été *si peu surprise*, a pu *y paraître* si naturelle.

Deux Aspects du commerce spirituel de la France et de la Grèce, Le Caire : Éd. de la Revue du Caire, 1944 [conférence faite au Caire, aux Amis de la Culture française en Égypte, le 17 février 1944 et à Alexandrie, le 12 mars 1944]. Des

fragments de cette conférence ont paru sous le même titre dans *Permanence de la Grèce*, numéro spécial des *Cahiers du Sud*, 1948, pp. 168-80.

1. Les soulignements sont de G. Séféris.

XXII. ANDRÉ GIDE, « RECONNAISSANCE À LA GRÈCE » (1946)

Le « miracle grec », a-t-on dit... Un miracle que mon intelligence accepte, car il n'a rien de surnaturel ; victoire de l'Esprit sur les fatalités obscures, de l'harmonie sur le désordre, de l'éloquence sur l'indicible, de la beauté sur l'informe.

L'admirable, c'est que ce triomphe, l'homme l'obtient sans rien résigner de ses facultés poétiques ; c'est que, par delà la révolte et la lutte, grandi des dépouilles des Dieux, il ne se fait pas oppresseur à son tour ; c'est qu'il établit, dans le triomphe même, une sorte de tempérance ; c'est qu'il triomphe en souriant.

L'exemple que la Grèce donnait au monde, de part en part, fut une invite à la Culture. On n'imagine pas notre civilisation sans la Grèce, et tous les peuples occidentaux, mais très particulièrement la France, nous lui devons une obligeance infinie.

Toutefois, jusqu'aux sursauts récents de cette guerre, c'est vers l'Hellade antique, surtout et presque uniquement, qu'allait notre reconnaissance. Avec quelle émotion, aussi bien, pûmes-nous voir, en 1940, que les héros semi-légendaires, qui déjà revivaient en Canaris et Botzaris lors de la lutte pour l'indépendance[1], trouvaient, de nos jours encore, de légitimes héritiers. Nulle part et jamais la « supériorité » massive de la machine allemande ne nous parut plus inique et plus détestable que dans son intervention contre la poignée de défenseurs grecs, sinon victorieux.

Mais c'est avec une émotion non moins vive que j'apprends à connaître aujourd'hui, grâce aux présentations et aux excellentes traductions de mon jeune ami Robert Levesque, quel réveil ou renaissance littéraire accompagne, ainsi qu'il se doit, ce glorieux ressaisissement patriotique. En un temps où l'ombre de toutes parts nous assiège, où la dignité de l'homme est en jeu, en péril ce qui fait, ce qui fit, sa valeur, où notre raison d'être sur terre, tout conspire à la mettre au passé — quel réconfort de sentir la Grèce encore présente, de savoir et pouvoir nous redire qu'elle n'a pas démérité.

« Reconnaissance à la Grèce » parut pour la première fois dans *Messages de la Grèce*, numéro spécial (juillet 1946) de la revue *Le Voyage en Grèce* [Paris] dont le Directeur-Éditeur était H. Joannidès. D'après une dactylographie retrouvée dans les papiers de Robert Levesque (qui offre quelques menues différences avec l'imprimé), ce texte a été publié dans le *BAAG* n°39, juillet 1978, p.4-6, puis dans l'Appendice de la *Lettre à Gide et autres écrits* de R. Levesque, *op.. cit.*, p.119-120.

1. Constantin Canaris (1790-1877) et Marcos Botzaris (1786-1823), deux héros de la lutte pour l'Indépendance de la Grèce. Le premier est célèbre pour avoir incendié la flotte turque dans la rade de Chio en 1822 et le second, pour avoir, la même année, vaillamment défendu la vile de Missolonghi.

ROBERT LEVESQUE

EN GRÈCE AVEC GIDE

LES TRIBULATIONS D'UN RÉCIT DE VOYAGE

par

Pierre MASSON

L'année 1938 est, pour Gide, marquée par la pire des ruptures : la mort de Madeleine, qui le prive de son principal point d'ancrage et le laisse flottant au milieu d'une des périodes les plus troublées de l'Histoire. C'est en partie pour occuper ce vide et conjurer cette angoisse qu'il se réfugie, une fois de plus, dans le voyage. Mais plus que jamais, il a besoin, pour se sentir encore vivre, de la présence stimulante d'un compagnon. En Égypte, où il compte se rendre d'abord, il doit séjourner seul, et c'est peut-être pour cela qu'au moment de s'embarquer pour Alexandrie, ses regards se portent déjà vers la Grèce, où il sait que l'attend Robert Levesque :

> *Marseille, 26 janvier [1939].*
> *Depuis longtemps, je n'ai plus voyagé seul. J'avais besoin d'un compagnon plus jeune, d'un entraîneur ; j'épousais sa joie. [...]*
> *Sans doute irai-je rejoindre Robert Levesque en Grèce, au moment des vacances de Pâques. Rien ne me rappelle à Paris avant mai. Me voici libre comme je ne l'avais jamais été ; libre effroyablement, vais-je savoir* encore « tenter de vivre » ?...[1]

À cette date, Robert Levesque est depuis une dizaine d'années un familier de Gide, à la fois disciple et complice, et depuis l'été 1938, il est professeur dans l'île de Spetsai. Dans ses lettres à Gide, il raconte avec enthousiasme sa vie en Grèce, ses séjours à Athènes, ses projets d'excursions. À quel moment Gide décide-t-il d'aller le retrouver ? L'idée semble déjà dans l'air lorsque, le 4 décembre 1938, Robert Levesque lui écrit :

C'est, je crois, au printemps, vers Pâques où j'aurai des vacances, que vous feriez bien de venir en Grèce. Il y a certaines excursions que je ferai à ce moment, auxquelles je pense tous les jours, et qui seraient très belles avec vous.

À quoi Gide répond, le 7 :

Je voudrais partir pour n'importe où, à seule fin de pouvoir travailler en paix. [...] Sera-ce au Maroc ou en Italie [...] ? Je ne sais encore... Pour la Grèce, je pense que tu as raison et qu'il vaut mieux attendre le printemps. Mais déjà j'y pense et me réjouis d'avance.

Le printemps 1940 arrive donc en Grèce, et Gide avec lui. Il accomplit alors, en compagnie de Robert Levesque, un périple qu'il eût sans doute qualifié, comme jadis, et pour la frustration de ses lecteurs, *« d'irracontable profit »*. Mais son compagnon a depuis longtemps l'habitude de tenir son journal, en partie à l'intention de Gide qui en est le lecteur privilégié. Procédant souvent à de vastes retours en arrière plutôt qu'à une prise de notes quotidiennes, il laissait à sa mémoire le soin d'unifier les périodes importantes de sa vie dans une tonalité générale, moins soucieux d'établir une chronique que de faire une œuvre originale. Le 22 avril, alors qu'il a regagné Spetsai depuis une semaine, il écrit à Gide :

De retour dans l'île, prolongeant le bonheur du voyage, j'ai passé quelques jours à noter pour vous et moi la fin de nos aventures. Vous la verrez. Il me semble que nous n'avons jamais été plus unis et que ces pays, nouveaux pour nous deux, ranimaient de surprises notre vieille amitié.

Ainsi prend forme un des textes les plus gidiens qui soient, non seulement en raison de la personne qu'il évoque, mais encore de sa destinée qui ne l'a fait parvenir à nous que « de biais », message disparu et pourtant agissant sur son entourage comme une série d'échos.

L'été venu, Robert Levesque vient en France pour la période des vacances ; c'est au Mont-Dore, où Gide fait une cure, que les deux amis se retrouvent, avant de rallier Pontigny afin d'assister à la décade sur « le problème des étrangers en France ». Sur le déroulement de cette décade, nous bénéficions du long témoignage de Claude Mauriac, qui était alors un fervent admirateur de Gide, et qui, cet été-là, se lia d'amitié avec Robert Levesque, au fil de conversations et de promenades communes. Le 23 août, raconte-t-il, se produisit un incident qui remit en cause cette admiration, sorte de « scène capitale » dans les relations de Claude Mauriac avec Gide. Nous la citons dans sa version première :

> *Une scène décida de tout. Sans elle, je n'eus peut-être pas trouvé le sens de tant d'impondérables avertissements. [...] T. P... me lisait son journal. Comment me serais-je attendu à cette crudité ? Comment aurais-je imaginé [...] cette passion-là qui lui faisait poursuivre les jeunes bergers ? Nus, ils connaissaient sur une colline proche d'Athènes les délices de l'amour. De l'amour grec, c'est le cas de le dire. Peu après, arriva Gide lui-même, avec sa démarche méfiante et son air curieux. Que de manières avant qu'il se décide à rester pour la nouvelle lecture annoncée par T. P... : la partie de leur voyage de Pâques dont il ne lui a pas encore fait connaître la relation. [...]*
>
> *Inoubliable séance. Gide écoute, les doigts de sa main droite enfoncés dans la joue, les yeux mi-clos. La voix sourde de T. n'hésite devant aucune hardiesse. Il n'est question que des enfants qu'ils cherchent, l'un et l'autre, et qu'ils trouvent. En cette semaine sainte, ils n'hésitent pas à aller dans les églises pour les dénicher. [...] Par exemple : « Gide, pour retrouver l'enfant, feint d'avoir soif. Nous entrons... » Ou bien : « Il prend l'enfant et l'offre à Gide. » Gide n'est pas gêné, ni T. Je cache ma stupeur. [...] Il y a des scènes très belles. Ainsi celle où l'on voit l'enfant grec baiser la main de Gide.*[2]

T. P..., c'est évidemment Robert Levesque, à qui Claude Mauriac a rendu son identité dans une récente réédition de son récit. La scène du 23 août, sur le coup, ne semblait pas l'avoir si fortement ému ; il avait seulement noté :

> *Dans la grande salle du chapitre, tandis qu'il pleut, passionnante lecture de son journal par T. P... en présence de Gide (leur voyage en Grèce). J'y reviendrai, si le temps..*[3]

De fait, il y revint six jours plus tard, à Malagar, et le ton changea sensiblement...

Gide quitte Pontigny le 3 septembre, Robert Levesque un peu après, rejoignant Paris, puis la Grèce où le renvoie le quai d'Orsay. C'est de Spetsai qu'il recopie son récit, comme il l'annonce à Gide quelques mois plus tard :

> *Je vais passer quelques soirées à vous recopier notre voyage en Grèce. Ce ne sera pas inédit, puisque vous l'avez fait comme moi — et entendu déjà... mais si cela peut vous faire passer une heure heureuse, je serai bien récompensé. Dans quelques jours, vous recevrez ces pages.*

Et le 2 mars :

> *J'ai la main un peu fatiguée d'avoir copié ce petit itinéraire — mais ainsi je revivais de beaux jours et pensais à vous tout le temps.*

Gide va bien recevoir ce récit, car il écrit le 11 mars à Claude Mauriac :

> *Seule, une longue lettre de T. P. vient de m'apporter une bouffée de joie. Il a copié pour moi le long récit de notre voyage en Grèce, l'an passé. Connaîtrai-je jamais plus pareil état d'*insouciance ?[4]

La guerre va rendre les échanges difficiles. En avril 1941, l'Allemagne attaque la Grèce. À Spetsai, irrité par la passivité des insulaires, Robert Levesque se joint à un groupe d'Anglais décidés à rallier la Grèce en caïque. Après une navigation pénible, ils sont victimes d'une trahison qui les livre aux Allemands. Ses effets lui sont volés, il doit abandonner sur le caïque ses valises qui contenaient son

journal de juin 1938 à avril 1941, ainsi que des lettres de Gide. Lui et ses compagnons sont ramenés à Athènes et emprisonnés dans une caserne au pied de l'Hymette. Il en sera libéré au mois de juin, presque par hasard. Une nouvelle vie commence alors pour lui, consacrée à la traduction et à la propagation de la littérature grecque moderne. Mais trois ans de sa vie sont comme effacés, livrés probablement aux poissons de la mer Égée, et avec eux le récit de son voyage en Grèce avec Gide.

De ce récit, il n'est donc plus fait mention, jusqu'à ce qu'en 1951, dans sa participation à l'*Hommage* de *La NRF* à Gide, Robert Levesque évoque en quelques lignes l'épisode du berger baisant la main de l'écrivain. Peu après, Claude Mauriac fait paraître le livre où figure le témoignage déjà cité. Au Maroc où il enseigne, Robert Levesque prend connaissance de ce livre, et réagit dans son journal :

> *Mauriac, malgré le pseudonyme dont il me couvre, est nettement indiscret. [...] Ce journal, que j'ai perdu avec tous mes papiers, en mer, en 41, Mauriac en fut bouleversé, au point de se représenter des scènes* nues *— qui certainement n'existèrent jamais. [...] Je me demande si ce n'est pas le puritanisme de Mauriac qui a jeté sur tout mon récit cet aspect scandaleux. Non, nous n'allions pas dans les églises chercher des garçons. Mais quoi de moins recueilli que les offices grecs ? Ainsi, en effet, durant l'interminable cérémonie de l'Épitaphe à Tripolis, nous amusâmes-nous à regarder un groupe d'enfants émoustillés, se lutinant à deux pas de nous. [...] Et il est vrai qu'à un moment donné, l'un d'eux, un peu plus âgé, en saisit un et le poussa vers Gide, en riant, comme pour l'offrir. Tout cela demeura sur le plan du jeu — et, si j'ose dire, ne sortit pas de l'église. Il est facile de rendre la chose sacrilège, un coup de pouce y suffit. [...] Mais je me souviens très exactement que moi-même, durant ce voyage, je n'eus pas la moindre aventure [...]. Quant à Gide, revenant d'Égypte, les jeunes Grecs lui paraissaient fort laids...*

À la mort de Gide, Robert Levesque demanda à rentrer en possession de ses lettres. Et c'est de leur paquet qu'a récemment ressurgi le récit qu'on va lire, et qu'on aurait pu croire englouti à jamais.[5]

NOTES

1. GIDE, *Journal 1889-1939*, Pléiade, p. 1331.
2. Claude MAURIAC, *Conversations avec André Gide*, Albin Michel, 1951, pp. 229-31.
3. *Ibid.*, p. 226.
4. *Ibid.*, p. 231.
5. Les lettres inédites de Gide et de Robert Levesque citées ici font partie de leur vaste correspondance (250 lettres environ) qui sera publiée prochainement grâce à l'obligeante coopération de Mme Catherine Gide et de la famille de Robert Levesque. Cette dernière est également propriétaire des carnets qui constituent le *Journal* de Robert Levesque, dont le *BAAG* a déjà publié (et publiera encore) d'importants extraits.

EN GRÈCE, AVEC GIDE

Journal inédit

par

Robert LEVESQUE

Avril 1939.

Dépêche de Gide. Il est à Athènes. Je prends le premier bateau, le soir. Tempête. Je me couche dans ma cabine. Quelle impatience ! Portée à ce point, c'est presque une douleur. J'étais tendu, conscient de chaque instant, incapable de m'assoupir. Mon compagnon, un archéologue allemand, me confie que ce qu'il aime surtout dans le Parthénon, c'est l'intérieur *parce qu'il n'existe plus.*

Traversée matinale de l'Argolide. Bientôt ce fut la mer. Mon impatience enfin se tempérait. Près d'atteindre mon but, j'en savourais l'attente. Je fus dans Athènes à 11 heures et presque aussitôt à l'Acropole Palace où Gide était descendu. Le portier me dit : «Monsieur vient de sortir. Il reviendra dans dix minutes.» Je n'en crus rien. Il n'est pas coutume chez Gide de prendre de tels engagements. Je pris mon parti d'attendre en regardant passer la jeunesse. Tout me semblait exquis ; j'arrivais de mon île sauvage, plein d'illusion. Mais, au fond, un seul passant m'importait. Je scrutais l'horizon. Une demi-heure avait passé. «Ah ! me dit le portier, je n'avais pas compris le nom tout à l'heure. Ce monsieur est sorti de bon matin sans rien dire.» Le plus sage était de garder l'hôtel à vue, et d'attendre la chance. Elle ne tarda guère. Je vis arriver Gide, vêtu de clair, encombré d'un manteau, de papiers, de livres, marchant en se butant à toutes les curiosités. Je passai derrière lui

pour lui faire une surprise... Je n'eus pas le cœur d'attendre plus d'une minute.

«Ah ! te voilà. J'ai essayé en vain de téléphoner dans l'île. J'ai passé hier une journée triste, il pleuvait à verse. J'ai demandé ce matin où je pouvais voir des choses curieuses. On m'a dit de descendre à la fête au Phalère, d'où je suis allé au Pirée voir l'arrivée d'un bateau d'émigrants. Mon intention était de ne pas rentrer à l'hôtel avant ce soir ; c'est par hasard que j'y passe. La chance est avec nous...»

...L'hôtel de construction moderne, mais toute destinée à l'effet, est abominable. Il s'y passe un charivari incessant. Gide me tend une lettre qu'il m'avait écrite la veille par ennui tandis qu'à sa fenêtre il regardait les petits phalangistes obligés de défiler au pas, soudain dispersés par une averse horrible. J'entrevois qu'il revient émerveillé d'Égypte. «J'ai tenu là-bas, me dit-il, m'y astreignant chaque jour, un carnet. J'ai peur que ce ne soit embêtant. Cela fait 5 à 7. C'est la première fois que j'aie écrit par le menu mes journées... Le soleil brille. Que faire ? J'ai besoin d'un entraîneur. Là-bas, c'était la première fois depuis longtemps que je voyageais seul — je me sentis une épave, n'ayant envie de rien. Seul, je me sens d'une totale incuriosité. Mais au contraire, te retrouvant, j'ai toutes sortes de désirs...»

Au Musée, qu'il semble connaître par cœur, Gide cherche en vain les statuettes crétoises en crinoline qui l'avaient frappé jadis, et qui ont sans doute regagné Candie... Jusqu'à présent, Gide a pris à Athènes des repas épouvantables ; j'indique un restaurant, puis nous montons à l'Acropole. À peine aux Propylées, Gide s'écrie : «Devant cela l'Égypte n'existe pas ! Tout là-bas est inanimé. Quelle émotion, ici ; dans ces colonnes, quelle vie ! Peut-être l'y mettons-nous par complaisance ? Mais non, on les sent tressaillir et parler ; elles sont baignées d'humanité.» Par malheur, l'exquis petit musée est fermé le dimanche. Nombre d'Athéniens se promènent dans les ruines, et nous y rencontrons des enfants. Jusqu'à présent Gide trouve les Grecs — en regard des Égyptiens qui l'ont émerveillé — assez laids. Mais je lui dis que son avis pourra changer. Il changea. Nous retournons vers Athènes par la Placca, ce quartier populaire et byzantin, fleuri, aux maisons peintes, aux détours imprévus, et rencontrons la Petite Métropole si

charmante avec ses coupoles et ses murs de briques dont Gide avait gardé un présent souvenir. Nous décidons de rester cette nuit dans le bruyant hôtel et de partir le lendemain pour Delphes. Pendant que Gide se repose, je téléphone à Théo, qui par bonheur est chez lui. Bientôt il accourt. La soirée fut exquise. Tout le monde est à l'aise. Théo vraiment très savoureux. À son entrée, Gide lui demande : «Alors, vous êtes fixé à Athènes ? — J'y suis plutôt cloué, dit-il, par le mauvais temps qu'il a fait.» Nous sortons dans la nuit, très gaîment, attendant l'heure décente de dîner. La taverne où nous entrons enfin est déjà pleine. Le tapage y est grand. On nous place dans une encoignure. Gide vient justement de recevoir une lettre de Becker, ami de Théo, annonçant qu'il plaque la religion et découvre la vie ; à cette occasion, il voudrait offrir un livre à la NRF... Des musiciens et des chanteurs agrémentent le repas. Théo leur demande pour nous un ancien chant du Péloponèse accompagné de sifflets qui nous paraît poignant. Nous tentons de rôder — la présence de Théo est capiteuse, — mais il est tard déjà... Toute la nuit on dansa dans l'hôtel ; bal de charité. La farandole finale se fit à 4 heures à grands cris, puis on roula pendant deux heures des fauteuils...

Nous arrivons rapidement au car de Delphes dans un faubourg d'Athènes ; la veille, nous avions fait des provisions, craignant de n'avoir pas le temps du breakfast. Mais le car de 7 heures est déjà au complet. Nous prendrons celui de 8. Entrons dans un petit café tenu par un Grec d'Égypte plein de noblesse et d'urbanité. Il nous fait une sorte d'infusion que nous prenons avec nos biscuits. L'attente ne fut morne aucunement ; des enfants passent se rendant à l'école, et des apprentis. Bientôt, pour charmer l'attente, nous entrons en relation avec quelques petits rôdeurs. L'un d'eux, à l'air d'enfant abandonné, boudeur, sauvage et soudain souriant, nous paraît merveilleux. Gide, comme toutes les fois qu'il s'agit d'un départ, si petit soit-il, est plein d'allégresse. La composition du car est sans intérêt, si ce n'est deux Américaines avec qui nous partagerons biscuits et chocolat. (Gide les avait prises d'abord pour des Anglaises et il a honte de son erreur.) Que dire de la route ? Elle dura plus de 6 heures. Nous traversons Éleusis aujourd'hui couverte d'usines, puis Mégare. Ensuite c'est Érythrée, pays de la Sibylle, puis Thèbes. Nous passons de l'Attique, toute cultivée, aux côteaux modérés,

à la Béotie, plus âpre. Voici le Cithéron, et plus loin l'Hélicon. À chaque instant, nous rencontrons des souvenirs antiques et Gide cite des vers. Nous passons en revue Ronsard. Après Livadia où nous mettons pied à terre, la route devient sublime. (Thèbes à peine entrevue m'a paru un charmant bourg agricole rempli ce matin de jeunes paysans. Quant à Livadia, agrippée aux rochers, je ne la trouvai pas sans grâce.) Comment parler de cette route qui monte vers le Parnasse que nous avions la chance de voir resplendissant de neige, massif et dentelé au milieu de sa chaîne déserte ? Gide à bon droit pensait que ces monts habités par les dieux devaient être jadis bien plus boisés et la vallée plus irriguée. Mais si l'aspect de la terre a changé, les dieux n'ont pas péri ; l'aspect inaccessible, profondément farouche de la montagne force le respect, la piété. Celui qui ignorerait tout du passé n'en serait pas moins, je crois, pénétré d'émotion en voyant s'approcher ces monts terribles... Mais il nous faut contourner la montagne : nous traversons le village d'Arachova où les chauffeurs s'arrêtent pour manger. Notre hâte est grande d'arriver chez Apollon. La dernière partie de la route, couverte d'éboulis, montre qu'ici la terre tourmentée de vapeurs n'a pas fini de trembler. Nous passons devant Castalie et les ruines avant d'arriver au village où nous sommes en descendant curieusement dévisagés par l'oisive jeunesse. Il est plus de 3 heures. Nous courons nous restaurer à l'Hôtel de l'Apollon Pythien (mais le repas que nous bâclons nous pèsera). Quelle différence avec l'Acropole Palace : ici tout est d'un confortable simple ; rien d'inutile, rien de laid. Nous montons bientôt faire une indispensable sieste. Gide levé avant moi descend sur la route montrer ses jeux aux enfants. J'admire du balcon la vue étonnante et sauvage : À gauche, la montagne domine Delphes, ravinée par la gorge de Castalie. Les rochers des Phédriades font une borne à l'étroite vallée qui, passé ces roches, s'ouvre sur des collines vertes et rousses se succédant en gradins. Sous nos pieds des chemins en lacets bordés d'oliviers gagnent l'autre versant, moins abrupt, sillonné de chemins muletiers. Là-bas, parmi les oliviers antiques et touffus se distingue Itéa que baigne un golfe sinueux et brillant. On dirait d'un lac reposant au pied de Delphes, humanisant soudain l'aspect horrible des montagnes... Je descendis, seul, la nuit tombante, à Castalie, mais ne me risquai point

de boire à la source par crainte de la vase. Après le dîner, nous fûmes sur la route descendante. C'est, nous parut-il, la promenade habituelle de la jeunesse... mais elle n'y vient pas sans but. Tous les garçons, d'abord, y vont par deux, et la plupart l'air sinistre. Quand parfois on en voit d'aspect plus jeune et l'air assez doux, bientôt il en surgit d'adroitement cachés dans les détours des sols. Les soirées de Delphes (en cette saison, au moins) nous ont paru des parties de brigandage — ce qui renforcera Gide dans son peu de goût pour les gens des montagnes.

Le lendemain matin radieux nous permit d'aller lentement sous le soleil aux ruines. Nous entrons d'abord au Musée tout envahi d'ouvriers, car on termine d'installer le bâtiment frais construit. Nous pataugeons dans le plâtre et le ciment. Les bas-reliefs tirés des Trésors nous étonnent, — ces scènes, toutes doriennes, de combat sont pleines de vigueur, de noblesse. Mais ce qui nous touche le plus, ce sont quelques statues d'athlètes dont l'une, l'Agias, reste à peu près intacte. Ici nulle afféterie, mais toute la rigueur virile dans une chair émue. Voici enfin l'Aurige. C'est donc là ce qui reste de tout un attelage et de tous les bronzes qui peuplaient le sanctuaire. Un chef-d'œuvre sans doute, mais c'est le pur hasard qui l'a conservé dans la terre, et sa beauté extrême témoigne seule d'un art divin... Nous montons dans les ruines derrière le Musée. L'emplacement des différents Trésors est marqué. Celui des Athéniens demeure avec ses deux colonnes doriques. Sur une terrasse, dominant le site, se dressait le sanctuaire du dieu dont on voit seulement naître les colonnes ; c'est là que se cachait l'oracle. Appuyé à la montagne, à deux pas du temple, s'ouvre le théâtre, petit comme les temples l'étaient. Le temple grec, ce n'était pas la foule, mais une élite. Des vols de papillons tournoient sur les ruines et quelques fleurs de montagne paraissent. Nous descendons jusqu'à la source Castalie où, creusé dans le roc, se voit encore le bassin où l'on se purifiait avant de consulter l'oracle ; par un petit couloir glissant, nous cramponnant aux parois, nous allons boire par trois fois dans le creux de la main. Nous descendons vers le Gymnase qui est en contrebas de la route, et au temple de Marmaria, le plus ancien, dont l'École française vient d'heureusement relever les ruines. Mais ce qui nous touche par-dessus tout, ce sont quelques massives et tragiques colonnes devenues roses

comme la terre qui en 1905 s'est éboulée sur elles. Assez peu dégrossies, leur masse est toute animée d'un grand souffle. Nous remontons lentement vers l'hôtel, évoquant l'histoire d'Apollon, le remerciant du soleil qui nous colora Delphes toute la matinée.

... Nous déjeunions, quand entrent dans la salle quelques Français. Je comprends que l'un d'eux est Georges Grappe, conservateur du Musée Rodin, venu précisément d'Athènes faire deux conférences. (Gide, voici trente ou quarante ans, écrivit une note sur le premier livre de Grappe.) Nous n'attendons pas qu'ils aient fini et montons dormir. C'est seulement plus tard, dans les ruines, que Gide ira serrer la main de Grappe. Cela ne se fit pas sans peine. Grappe occupé par ses amis (des musiciens) ne fit aucune avance ; il ne pouvait savoir quel serait l'accueil de Gide, et que précisément celui-ci voulait le saluer. Il nous tournait le dos, s'écartait. Gide faisait des détours désespérés, et non sans s'amuser, d'ailleurs (mais il ne voulait pas passer pour fier). Enfin les voici en présence ; aussitôt les amis s'écartent. Grappe cligne des yeux, prenant un peu de temps pour reconnaître Gide, puis pousse des exclamations. La conversation est cordiale, au pied du théâtre, à l'abri des rochers âpres et gris. (Le matin, j'ai eu la joie de voir un aigle tournoyer là-haut...) Grappe est un conférencier mondain, m'a-t-il paru, faisant une carrière confortable. De la culture, comme il en faut pour briller, mais du moins se connaît-il en statues. Nous le retrouvons avec D., l'architecte de l'École française, discutant de la place qu'il convient de donner aux athlètes. En ce moment, appuyé contre une colonne blanche, l'Agias leur paraît un peu sacrifié. Parmi les ouvriers est assis sur les dalles un délicieux enfant brun qui tape bravement le sol entre ses jambes poudreuses. D. projette en ce moment de relever quelques colonnes du temple d'Apollon, ce qui (au moins de loin) sera d'un grand effet. Après le thé, nous rencontrons, sortant d'un caniveau où ils s'étaient cachés, tout un groupe de bambins à qui nous faisons tirer au sort bonbons et piécettes. Le plus petit, qui n'a rien eu, se met à sangloter. Désireux de prendre un peu d'exercice, nous descendons à la nuit tombante la route d'Amphissa. Nous sommes seuls. Tant mieux. Bientôt voici deux jeunes garçons : la nouvelle est bonne si l'escorte s'en tient là ! Déjà ils nous demandent des cigarettes... Mais voici que

débouche un véritable régiment ; tout le pays marchant à l'assaut. Le charme est rompu ; nous rebroussons chemin. Un peu refroidie, la bande n'ose nous suivre et, par le haut de la ville, nous lui échappons. Nous avons la bonne idée de frapper à la maison où tout à l'heure le petit pleurait si fort. La mère nous accueille près du foyer avec ses trois enfants. Distribution de chocolat. De nouveau dans la rue sombre, et seuls. Voici une nouvelle fois les deux garçons. Nul ne nous a vus. Le mieux serait de les garder avec nous. Mais malgré notre insistance, il faut que l'un s'écarte pour aller chercher des cigarettes ; il en profite pour donner l'alarme, car, un peu plus tard, descendant avec eux la route de Castalie, nous voyons fondre soudain du haut des rochers la troupe énorme des bandits. Delphes alors se désenchante ; nous ne garderons que le souvenir de sa sauvage grandeur sans aucune tendresse pour les Béotiens qui l'habitent. Mais déjà l'espoir de partir le lendemain de bonne heure pour d'autres aventures nous soulève...

Nous nous levons au petit jour, à quatre heures. Gide est réveillé avant moi et m'appelle ; il me traite en riant de tortionnaire, m'imputant ce départ trop matinal. Nous partons si tôt pour attraper à Athènes l'automotrice de nuit qui nous mettra le soir à Olympie. Avant de quitter l'hôtel, Gide est horrifié de voir sur le registre d'obscènes plaisanteries écrites en français ; il les rature soigneusement, non sans les avoir notées, indigné, dans son carnet [1] Nous descendons en car jusqu'à Livadia, assistant ainsi au lever du jour. C'est l'Orient-Express que nous prenons pour aller jusqu'à Athènes ; on y ajoute à la frontière une voiture de troisième et il devient ainsi train omnibus, ramassant tous les paysans et leurs paniers. Nous prenons le breakfast au wagon-restaurant et sommes à 10 h à Athènes... Le trajet en autorail fut bien long, et jusqu'à Patras, la voiture très encombrée. Cette journée de route, commencée si tôt, fut fatigante. Heureusement nous avions quelques provisions de bouche. Je coupais le voyage en lisant les carnets que Gide a rapportés d'Égypte ; je sentis aussitôt qu'ils resteraient dans ma mémoire. Il fait nuit depuis longtemps quand nous arrivons à Olympie ; une auto nous conduit à l'hôtel au bout du village, au sommet d'un

1. Après enquête de Théo Léger, ces plaisanteries avaient des Grecs pour auteurs. [Note de R. L.]

monticule. L'impression d'arrivée, l'accueil sont excellents. Ce premier soir, rompus de fatigue, nous nous couchons aussitôt le repas, espérant découvrir le lendemain un paysage admirable qui se devine dans la nuit. Courir au balcon, le matin, fut une victoire. Là-bas coule l'Alphée vêtu de sable et d'argent, et devant nous, au milieu des collines couvertes de pins légers, s'ouvrent les ruines demi-masquées par la verdure.

Nous descendons, traversant le pont de ciment sur le Kladaios (affluent de l'Alphée) jusqu'aux fouilles. Des ouvriers travaillent au soleil du matin. Déjà nous apparaissent les colonnes du temple d'Héra sous l'ombre tremblante des pins. Les basses ramures enveloppent tendrement les ruines qui sous ce manteau vivent en secret. Trapues et basses, deux colonnes doriques aux larges chapiteaux ; près d'elles, d'autres encore plus basses, disparates peut-être ; à l'entour, sur le sol, des fragments et les socles des statues innombrables qui ornaient tout autour le sanctuaire. Gide se promenant dans les ruines assurait qu'il n'avait vu nulle part un tel mariage des pierres et de la nature... mais aussi sachant combien d'œuvres admirables, — les statues des athlètes, des dieux, — qui se trouvaient sur ce sol, ont péri, il se sentait plein d'amertume et de tristesse. Le hasard seul nous a conservé quelques œuvres (presque toutes étaient de bronze et on les a fondues). Si les Anciens revenaient, ils riraient de nos admirations. C'est cela que vous trouvez beau ! Ah ! si vous aviez vu... La terre est jonchée d'anémones, d'euphorbes, de pâquerettes, — et, un beau matin, elle se couvrit d'orchis faux-bourdon. Le temple de Jupiter, il n'en reste que le soubassement, mais dans l'herbe sont amassés les tambours des colonnes, tels d'énormes rondelles de pierre grise (de la coquillière) roulées par des géants. C'est là qu'habitait le Zeus de Phidias. Les temples de Sicile, me dit Gide, ne donnent pas une impression plus formidable. Certains de ces fûts couchés dans l'herbe, à demi enterrés, — chus d'un désastre obscur, — ont un aspect géologique. Hélas ! au nom de la piété, Théodose fit démolir le temple, et plus tard d'autres invasions, d'autres religions aggravèrent la ruine. Profitons, — nous l'avons fait pendant cinq jours, — de ces ombrages religieux et de ces pierres, car l'École allemande en poursuivant ses fouilles devra tout saccager pour chercher d'improbables trésors. Nous sortons des terrains antiques, passant sous

la voûte du stade, et arrivons dans les champs où fut jadis l'Hippodrome. Des moutons y paissent. Voici d'abord une petite fille, puis un jeune garçon couché dans l'herbe. Nous décidons d'être habiles, mais déjà le paysage virgilien nous invite à l'idylle et l'enfant *recubans* qui de loin paraît beau, un peu gêné de son attitude, curieux aussi, s'est levé. Nous saluons en passant. L'enfant sourit. Gide m'a recommandé la froideur. «Tu manques tout à fait d'hypocrisie», me dit-il... Pour cette fois, du moins, je gardai mon sang-froid, rentrant mon sourire, et nous gagnons la route. Devant nous s'élève le Cronion, montagne sacrée dominant les temples. Tout le long du chemin où croissent des vignes, des équipes de paysans, de paysannes, d'enfants bêchent la terre amollie par les pluies. L'air est piquant malgré le soleil et nous sentons l'envie de marcher ; on nous dit bonjour ; des familles, des enfants passent juchés sur des ânes. La douceur des côteaux, la transparence des feuillages et la rigueur que donnent à la nature les cyprès disséminés, la roche partout présente en Grèce, nous conquièrent ; nous avançons ravis. La campagne est couverte de troupeaux et de travailleurs chantant qui élèvent la voix quand nous passons. Un vigneron — c'était un sain gaillard souriant — nous apporte au bord de la route une carafe et un verre qu'il rince d'un peu de vin rose, puis qu'il emplit pour nous tour à tour, à la fois poli et amusé, posant l'éternelle question : Quelle est votre patrie ? Ce vin résiné, mousseux, un peu sucré, nous parut délectable. Nous revenons sur nos pas ravis par cette promenade et pleins de projets. Le jeune et beau berger n'a cessé de nous émouvoir. Gide souhaite que j'aille à l'hôtel chercher les «petits jeux» qui amuseront l'enfant et la petite fille, — nous les entendons rire et siffler tous deux dans l'herbe, — alors qu'il restera dans les ruines calmement à repasser les *Odes* de Keats que de temps à autre je lui fais réciter. Quand je reviens, Gide n'est pas dans les ruines. Je ne songe pas d'abord à monter vers le troupeau (séparé de moi par un fossé), tant Gide craignait de s'approcher des enfants sans les jeux. Mais enfin je le découvre au milieu du troupeau qui vient d'assister à la naissance d'un agneau. Le prétexte était bon pour s'approcher ; les deux enfants, paraît-il, étaient tout heureux de l'accouchement qui se fit très simplement sur l'herbe, sans émotion de la part de la brebis. Elle est debout, tranquille, léchant l'agneau exposé au soleil ; il tremble un peu,

mais déjà, frémissant, il essaie de se lever sur ses pattes ; il y parvient parfois, puis retombe. Dans deux heures, seulement, il aura le désir de téter. Gide a félicité la petite fille à qui appartient la brebis en lui donnant une pièce, puis nous exhibons les jeux ; aucun succès ; ce n'est pas le genre de ces enfants. La fille, petite femme de quinze ans, brune et courte, assez belle, a je ne sais quoi de renfrogné, et le garçon, âgé de quatorze ans, dans l'épanouissement de l'adolescence et de la santé, a des goûts sérieux. Lui aussi nous demande quelle est notre patrie, et nous dit que ce sont d'abord des Français, avant les Allemands, qui ont fouillé Olympie. Puis de citer avec admiration le nom de Coubertin qui a restauré les Jeux, à qui une stèle est élevée près des ruines. L'enfant se montre bien soucieux des progrès de l'Allemagne et plaint le sort de la Tchécoslovaquie. Il nous demande avec une timide angoisse si Memel est pris... Oh ! nous étions bouleversés par ce petit berger inquiet du sort de l'Europe, songeant parmi son troupeau au vaste monde. Sa curiosité, sa ferveur et la grâce qu'il y joignait, les yeux suppliants, buvant nos paroles, montraient tout ce que la jeunesse a de pur et de saint. Je sentais devant lui mon cœur se fondre... Je revis plusieurs fois ce petit Grégorios passant tout le jour à peu près solitaire, et si joyeux d'avoir des visites. Il nous demandait avec fièvre, le premier jour, si nous partions déjà le lendemain. Son regard aimant, son sourire et sa manière de nous embrasser quand nous le quittions, nous poignaient. Quel empressement il mettait pour nous rejoindre dans l'herbe quand il avait dû nous quitter (ce qui arrivait toutes les cinq minutes) pour rassembler son troupeau. Nos colloques étaient à chaque instant interrompus ; il se levait, jetait des pierres aux brebis pour les rappeler et sifflait joliment, un doigt dans la bouche. Son chien inactif dormait. Nous suivions des yeux, ravis, cet enfant s'armant de sa houlette, si vif, si naturel et chargé de pensées. Il revenait palpitant se blottir près de nous, tout rempli de questions ; il voulait tout apprendre, tout retenir. Une admiration, un respect infini l'animaient, sans nul soupçon du trouble qu'il pouvait nous donner. Bientôt je me sentis tout épuré près d'un être si pur, doutant, certes, d'être digne d'aimer et d'approcher tant de noblesse, mais m'oubliant en elle, reconnaissant... Il fallait à chaque instant dire à Grégorios des mots français, des mots anglais. Il nous fit lire du grec. Je

comprenais ses explications, buvant à mon tour ses paroles. Sachant que j'étais au collège de Spetsai, il me supplia plusieurs fois de l'emmener là-bas. Sans doute n'ai-je point parmi mes élèves d'enfant aussi digne d'apprendre... Chaque jour, matin et soir, je fus près de l'enfant ; malgré les amitiés sans nombre que nous fournit Olympie, je sentais l'obligation de le revoir. Chacune de mes visites me reste bien présente, particulière, et cependant elles se mêlent dans une sorte d'émotion indistincte qui me réchauffe quand j'y songe.

Nous vîmes et revîmes le Musée ; il est surprenant. Les deux frontons du temple : celui qui dit l'histoire d'Oenomaos, et le Combat des Centaures et des Lapithes que préside Apollon, dans leur vigueur et leur sérénité, sont prodigieux. C'est là un des plus exaltants spectacles qu'on puisse voir. La sculpture, ici, encore un peu archaïque, est maîtresse déjà du mouvement et n'a point perdu le sens du surhumain ; il semble que les héros du fronton descendent droit du ciel ; on se sent pénétré d'une vie ardente et comme décuplée devant une force si neuve ; l'œil ne peut s'empêcher de caresser, de pénétrer ces formes pleines et simples, remplies, jusqu'au fond du marbre, d'animation. À quel point la matière s'émut sous le ciseau des sculpteurs, on le comprend soudain en comparant dans les statues les parties originales aux parties refaites, en plâtre, qui restituent tant bien que mal l'ensemble. La sauvagerie, la brutalité, la passion dans le Combat des Centaures atteignent le paroxysme, — mais malgré tant d'ardeur, que de formes sereines : les visages sont à peine froncés et les corps frémissants conservent l'harmonie. Les mains des Centaures barbus sont égarées sur la chair des femmes et s'y cramponnent. C'est en vain qu'on leur déchire une oreille pour leur faire lâcher prise ; celui-ci plein de furie mord le bras d'un garçon qui se débat pour n'être pas enlevé...

On voit aussi les métopes du temple : ce sont les Travaux d'Hercule. Tout, là, est noble et familier ; le moindre fragment est digne encore de l'Olympe et donne un regret infini de cette félicité perdue. Un plan en relief récemment dressé dit l'importance d'Olympie ; on en voit les temples et les monuments tout entourés de beaux arbres et de statues ; cela donne une invincible nostalgie. L'Hermès de Praxitèle, que l'on admire placé seul dans une salle tendue de gris, est fort beau. La

chair fondante, éblouissante et dorée du jeune homme, son attitude tendre, n'empêchent pas sa forme d'être sévère. Que l'on préfère les primitifs ou Phidias, il faut saluer la beauté de cette œuvre, une entre autres, la seule retrouvée, qui se dressaient sur ce sol que nous avons si ardemment parcouru.

J'ai maintenant dit, sur les ruines et le Musée, le peu dont je suis capable. Nous vécûmes ravis dans leur voisinage, sans nous lasser d'admirer la bucolique nature et le charme agreste, naïf de ses habitants. Je n'ai guère que de bons souvenirs des enfants et des jeunes gens de là-bas. Je ne saurais évoquer sans émotion leurs francs et sains visages et la tendresse spontanée qu'ils m'offraient. Je sais le nom de plusieurs qui seront, me semble-t-il, pour des années comme un doux réconfort. Gide eut avec ses jeux un succès infini ; il y eut des scènes au bord de la rivière, il y en eut d'autres dans une plantation de cyprès ; les enfants étaient affolés, excités, enhardis. À la veille de notre départ, il faut l'avouer, — c'était un dimanche, — tous ces enfants désœuvrés attachèrent un peu trop d'importance à notre compagnie ; nous ne pouvions plus nous en débarrasser ; plus de vingt, peut-être trente (et souvent de l'âge le plus tendre) nous suivaient, et cela jusqu'au fond des bois du Cronion... Tout cela fit un peu d'émotion dans le pays, et il me parut que les familles s'inquiétaient de nos involontaires (?) conquêtes.

Gide, à Olympie, malgré un peu de fatigue, sentait que ce refuge, cette halte étaient un des lieux les plus enchanteurs du monde — et de sa vie — et s'offrait à tant de bonheur. Je me reproche de ne pas davantage noter les propos que nous échangions ; chacun dans notre pleine liberté, respectant le silence de l'autre, parlions quand une émotion vive ou un souvenir nous traversait. J'avais dans mon sac l'*Histoire universelle* d'Émery, Gide me l'emprunta, mais dès les premières pages, il fut choqué que les hypothèses sur l'origine du monde et de la vie fussent offertes, d'une façon primaire, comme indubitables. «Que l'on rejette la fable et les cosmogonies, qu'on se débarrasse des explications religieuses et de leurs mystères, je le veux bien, c'est un progrès, mais qu'on ne supprime pas le mystère lui-même. Le voici justement qui s'est réfugié dans la nature, le voici sur la terre. C'est le but des communistes de vouloir tout éclairer, de vouloir supprimer cette ombre dont l'esprit a

besoin autant que de lumière. L'origine de la vie reste absolument inconnue jusqu'à ce jour et c'est cela que soulignait avec émotion Claude Bernard.» (Gide lit en ce moment des morceaux choisis présentés par Jean Rostand.)

... Que je revoie encore un instant ces mille liens tissés de sympathiques regards, de sourires, de silence, qui m'attachaient à Olympie, qui m'empêchaient de faire deux pas sans amour dans la tendre nature ; la douceur calme du passé et la tendre fraîcheur des habitants d'aujourd'hui, tout concourait à pénétrer mon cœur. Je désirais fort à mon tour donner la joie qui m'emplissait. J'allais sans ombre et j'étais tout illuminé de voir que mon soleil était reçu, qu'il éveillait les sourires et qu'on voulait bien se chauffer près de lui.

Le dernier jour fut diluvien. Mon carnet en profita. Nous fûmes au Musée le matin ; le tantôt, prenant mon courage, j'entrepris d'aller retrouver pour lui dire adieu Gregorios à l'endroit assez éloigné où il m'avait dit qu'il ferait paître ce jour-là. La pluie et la boue me battaient. Je ne voyais personne dans les champs ; les sentiers devenaient des cascades ; dans un hameau, on m'assura qu'il faudrait encore marcher plus d'une heure ; je dus renoncer à la course, et je laissai à un garçon de confiance le cadeau que j'apportais au berger.

... En prenant l'autobus, point trop matinal, pour Tripolis, je vis passer et venir à moi un jeune paysan partant au travail en tirant son mulet ; il me tendit la main et son franc sourire. C'était Dionysios ; un ami nocturne. Presque tout le jour, en diligence, nous parcourûmes l'Arcadie ; rien de plus varié, mais ce qui domine n'est sûrement pas la douceur ; c'est Olympie qui serait arcadienne au sens des poètes. La propre région d'Arcadie est le plus souvent âpre et rocheuse. Parfois même on songe aux Alpes, car tout s'envahit de sapins. Nous traversâmes le pont d'Érymanthe et des villages suspendus au-dessus des ravins. À chaque instant sur la route, des troupeaux que gardent de charmants enfants donnent, dans ce pays qui semble vierge, le désir de faire du camping. C'était dans ces régions qu'autrefois le dieu Pan se cachait...

... Nous arrivons enfin en vue de Tripolis. Il est au moins quatre heures. La ville est précédée d'une allée de bouleaux majestueux. C'est

là, pensons-nous, que se fait la promenade du soir. Le car s'arrête sur la grande place, fort vaste en vérité, toute bordée d'arcades. Nul beau magasin, mais des échoppes et, sur le milieu de la place, ravinée encore par l'hiver, des groupes de paysans. On nous conduit à l'Hôtel Sémiramis, bâtiment tout moderne et non sans prétention. Un bataillon de grooms et de petits valets sont en train d'astiquer les marches et les tringles de l'escalier. On attend force clients pour les fêtes de Pâques, et l'hôtel est sens dessus dessous. Nous périssions de faim ; on nous apporte un poulet froid, puis, avant une sieste bien légitime, nous parcourons la ville. Nul souvenir antique, et cependant le caractère de Tripolis est des plus particuliers. On me dirait que je suis à Samarcande, je le croirais, disait Gide. Est-ce l'influence turque ? Les rues ont l'aspect de bazars, de souks. Certains métiers s'exercent en plein air ; chaque boutique est pleine de petits apprentis. Souvent les magasins se décorent de tissus bariolés et en ce moment, pour Pâques, regorgent de cierges de couleur. Les tisserands tendent leurs fils au fond des impasses ; les chaudronniers, les teinturiers travaillent dehors selon leurs rites primitifs. Les bourreliers réparent de magnifiques harnais argentés et des colliers de perles bleues pour les chevaux. Nous rencontrons, il va sans dire, de la jeunesse. Plein d'illusions, faisant mille rêves, j'admire tout le monde et j'imagine des conquêtes... Nous entrons dans un square où des enfants jouent... Puis décidons d'aller, après la sieste, au cinéma ou à l'église, histoire de voir le peuple. Quand nous avons dormi pendant une heure, je laisse Gide entrer au cinéma et rôde dans la ville où tombe le crépuscule. Je ne vois rien de remarquable ; les soldats de la garnison se promènent lamentablement. Gide est sorti presque aussitôt du cinéma, vraiment trop ennuyeux, malgré le petit contrôleur au désespoir. Je le retrouve à l'hôtel. On entend sonner les cloches ; l'office du Mardi Saint va commencer. Nous entrons à la cathédrale. Quel charivari ! Voici d'abord des gosses près d'un sacristain qui se chauffent à un brasero ; on nous fait place. Ensuite, en cavalcade, tous montent dans les tribunes où sont d'autres enfants qui crient et remuent les pieds. C'est une partie de cache-cache. Naturellement nous y allons voir. Mais un papas vient mettre de l'ordre ; l'église se remplit. Nous sortons.

... Le lendemain matin, nous avons demandé une auto pour aller voir Sparte et Mistra. Le ciel est resplendissant. De mon lit, je voyais tout à l'heure dans l'azur un cyprès où couraient s'aimer des pigeons. Nous quittons la ville ; chacun à sa portière s'émerveille, tendu vers le paysage et les enfants qui nous saluent le bras levé. Au loin brillent des neiges. Nous évoquons en route nos souvenirs de Xénophon et de Plutarque. À chaque instant nous espérons voir surgir le Taygète. Parfois nous traversons des collines absolument nues, et d'autres fois dans l'ombre, sur la terre plus riche, croissent, sauvages, des iris. Gide garde l'habitude, même en roulant, d'herboriser ; il reconnaît de loin les fleurs, les distingue dans l'herbe, et fait arrêter la voiture quand il en voit d'inconnues... Voici la masse blanche du Taygète ; large, imposant, il domine la ville brillante et neuve qu'est Sparte ; la voici séparée de nous par le sinueux Eurotas encombré de roseaux. Surprise, ce fleuve est peut-être une rivière ; en cette saison, du moins, il y coule de l'eau. En été, nous dit-on, on se baigne dans la piscine Amalia creusée sur la rive. En ville, où le soleil darde, nous mettons pied à terre pour boire un ouzo et envoyer une carte à Schlumberger. Sparte est propre et riante, coupée de larges avenues ; ses maisons blanches étincellent, protégées de loin par l'éblouissant Taygète. Gide est frappé par la splendeur des pharmacies. Près du marché, où sont groupés des bêtes et quelques paysans, s'ouvre un jardin de plantation récente ; sous les jeunes ombrages, assis sur des bancs, des flâneurs assez beaux, et quelques gosses, le diable au corps, usant leur vacance. La voiture nous emmène à Mistra ; nous retrouvons l'Eurotas qui descend clair de la montagne. Des bois apparemment sacrés d'oliviers, et quelques aloès, rendent la route ombreuse et bleutée. La neige et les glaciers là-haut éclatent de lumière. Voici sur un aride rocher roux la lourde couronne et les créneaux du château de Villehardouin. Des genêts croissent dans les pierres. Il conviendrait, pour suivre Barrès, d'avoir des émotions nationales. Mais nous ignorons si ce Villehardouin est le chroniqueur ou son parent. Cependant Mistra nous enchante. C'est une ville morte, comme les Baux, où du roc même naissent d'adorables églises ; leur pierre avec les siècles s'est fanée et dorée, et les petits toits ronds de tuiles qui marquent l'absidiole et les chapelles se serrent modestement autour des clochers.

La ville est sans ombre, il faut gravir en suant de mauvais sentiers pour aller d'une église à l'autre ; chacune est différente et cache dans son ombre une fresque effritée ou le tombeau de quelque Paléologue. Gide me laisse aller seul, escorté d'un gendarme spartiate étincelant de jeunesse. Le couvent de la Péribleptos, habité par quelques vieilles, a gardé intactes des fresques dont la beauté est digne d'Assise... Enfin je rejoins Gide près d'un sauvage bambin qui lui a montré des tortues. Le gendarme, qui parle un peu le français, m'a raccompagné et n'accepte pas sans peine un pourboire.

Nous retournons à Sparte déjeuner — si l'on peut dire. Le restaurant que tous nous indiquent ne sert ni viande ni poisson ; c'est la Semaine Sainte ; il faut se contenter d'un brouet noir de lentilles, d'une omelette aux graillons et de yaourt. Sans attaches et doucement émus, nous flottons sur la ville, éveillant quelques sourires. Je rêve de ces vies inconnues, et des soirées spartiates que nous ne verrons pas. Au retour, nous nous arrêtons dans un hameau où deux enfants jouent au cerf-volant ; ils nous saluent gentiment et placent aussitôt dans les mains de Gide la longue et périlleuse ficelle. Nous rentrons assez tôt à Tripolis pour faire la sieste, puis nous allons à l'église. Près de l'iconostase, dans une sorte de banc d'œuvre, quelques enfants turbulents sont déjà installés ; nous nous approchons d'eux ; ce ne sont que rires et lutineries. Peu à peu l'église s'allume et s'emplit. On brûle quantité de cierges. Des policiers pressent la foule pour laisser un chemin libre dans la nef. La cérémonie commence ; il nous serait difficile maintenant de sortir sans scandale. Nous n'en avons d'ailleurs pas envie, malgré la chaleur étouffante. Nous restons deux heures debout parmi les fidèles à l'air de souche, dont pas un ne prie, ni ne paraît méditer. Mais il y a les enfants au milieu desquels nous sommes plongés et, parmi eux, un maigre petit garçon aux yeux noirs dont le sourire angélique nous fait fondre le cœur. L'enfant est comme fasciné et ne peut s'empêcher de regarder Gide, vibrant, bouleversé. Le prêtre lit le récit de la Passion, coupé par quelques motets de chantres. Un de mes jeunes voisins me passe le propre de la Semaine Sainte et, tant bien que mal, je suis l'office en profitant des chauds regards et des sourires enfantins qui m'entourent. Je suis ému par tant de tendresse diffuse, et les bribes que je comprends du

Discours Eschatologique. Enfin la cérémonie finit, les enfants s'éloignent. Nous les suivons jusqu'au parvis. Celui qui fut si beau se retourne, illuminé. Beaucoup de ces petits nous tendent la main avant de disparaître. Cette sortie d'église est joyeuse comme un retour de cinéma... En dînant, Gide assez mélancolique me confiera qu'il se sentit profondément épris de l'enfant au merveilleux sourire...

Aucun de ces gosses ne fut visible le lendemain matin, jour du départ. Du moins, personne dans les rues ne me dit bonjour. Pendant que j'attendais le car sur la place, Gide entra dans la métropole qu'un sacristain balayait. Un chantre de seize ans, aux cheveux blonds frisés, lyrique, s'exerçait, jouant avec des gamins ; il en saisit un à bras le corps et l'offre à Gide en riant. J'entrai à mon tour dans l'église ; le sacristain nous donne quelques roses ; nous sortons escortés des enfants et du chantre. De Tripolis à Argos, la route est assez nue ; quelques villages haut perchés, des caravanes d'ânes, des bergers en rompent la monotonie. Nous déjeûnons pendant la halte d'Argos, puis passons devant son théâtre. Nous traversons Némée, village sur la route, sans aucun mystère. À Corinthe, nous descendons ; des enfants jouent sur le trottoir ; l'un d'eux, brun et fort, nous conquiert au passage. J'ai près de moi, dans le car, un jeune paysan dont le sourire m'embaume. Nous traversons le pauvre Canal qu'un éboulis en ce moment bouche. Il paraît court et malingre, près des canaux de Russie ! Après Corinthe, longeant la mer, la route devient merveilleuse. L'eau est couleur de saphir et baigne des montagnes dévorées de soleil. Cette côte édénique est déserte ; pas la moindre maison ; le paysage est vierge. Parfois, des pins longent la côte. Nous traversons Mégare, puis Éleusis. Les bergers ici ne sont plus aussi jeunes, semble-t-il ; ce sont souvent des adolescents. Enfin voici l'Hymette gris et pur ; nous distinguons déjà le Lycabète découpé et, enfin, ce rocher vêtu de colonnes que le soleil déclinant dore. Nos yeux dans l'horizon le cherchaient ; une séculaire émotion nous dirigeait vers lui ; tels d'anciens Grecs, nous aspirions à le revoir. Nous débarquons dans un faubourg ; une nuée de faquins et d'enfants se précipitent vers nous ; le gérant bien mis d'un café distribue coups de poing et coups de pied aux gosses... Nous arrivions à l'Hôtel Mistra, quand voici, dans la rue, Théo. Il court à la voiture, nous débarrasse. La

rencontre est providentielle ; il part dans une heure pour passer Pâques au Mont Athos. Sur son conseil, nous allons à la petite église de Capnicaréa où s'entendent, dit-il, les chants byzantins les plus purs. Une atmosphère de fête règne sur la ville ; la foule accourt à chaque église ; la nuit est tiède ; on laisse ouvertes les portes ; beaucoup suivent l'office de la rue dans une odeur d'encens. Le soir, à table, Gide lit en mangeant un immense courrier ; je le reconduis à l'hôtel, puis vais m'égarer dans le parc.

Le Vendredi Saint, le bruit court dans Athènes que l'Italie vient d'attaquer l'Albanie, — bientôt il se confirme. L'indignation et la panique vont se répandre sur la Grèce pendant plusieurs jours... Le soir, Merlier nous emmène au cimetière où a lieu une antique cérémonie. Nous rencontrons en route, sortant d'une église, la procession de l'Épitaphe. Chaque paroisse, ce soir, promène dans les rues la sienne. Une fanfare et des evzones précèdent le clergé portant sur un brancard chargé de fleurs et de lumières le suaire brodé. Des gens en uniforme, en costume de fête, marchent un cierge à la main, causant entre eux. Malgré la marche funèbre qu'on joue et les pas lents du cortège, — on lance les jambes en avant, on frappe le talon, — la procession n'arrive pas à être lugubre. Trop de fleurs déjà, et l'assurance dans la nuit tiède que le printemps va venir, qu'il est là... Quand nous arrivons à la porte du cimetière, la foule en sort ; on nous laisse pénétrer dans l'immense jardin désert où sur chaque tombe on a posé, tremblants, de petits cierges. Les profondes allées brûlent de feux follets ; les noirs cyprès s'éclairent. Les tombes riches sont ceintes de lumières ; il en est d'autres sans fleurs, sans dalles, où seule brille une petite flamme fichée dans la terre nue. La foule s'est retirée, laissant brûler dans la nuit les veilleuses. Quand nous sortons, paraît devant nos yeux le Lycabète incandescent. Une procession tournoyante, enflammée, descend ses pentes et se répand sur la ville. Tout l'air est plein de cloches ; les sonneurs sonnent à la volée. Dans le lointain, les flons-flons d'une marche funèbre. L'auto se fraie avec peine un chemin parmi le peuple nombreux et surexcité...

... Il ne fut pas facile de déjeuner le jour de Pâques aux exilés que nous étions. Les restaurants étaient fermés. On nous servit dans une gargotte un insupportable repas. (Nous évoquons les petits plats de

Stoïzi et lui écrivons une carte consolatrice...) Devant de petits cinémas borgnes grouillant de gosses hâillonneux ; certains, l'air hardi, rassemblent leurs sous, et entrent. Gide voudrait terriblement les suivre. Les trottoirs, ce jour de liesse, sont couverts de peaux d'oranges. Nous attendons l'autobus de Daphni, par bonheur à l'entrée d'un cinéma crasseux. Là-bas, des pins magnifiques répandent leur ombrage. Nous entrons bientôt dans l'église qu'un cloître charmant précède. Bonheur parfait devant les mosaïques à fond d'or qui animent les murs. Gide ne pense pas que Ravenne soit plus beau. Les mosaïques les plus anciennes, non pas brillantes, mais pâles, vert tendre et vieux rose, me transportent. Quelques adolescents, les yeux au ciel, venus en partie de plaisir, admirent les plafonds embellissant l'église. Le ministère du Tourisme vient d'ouvrir à Daphni un pavillon où nous prenons un thé abondamment servi ; nous avions grand besoin de nous sustenter après notre repas exigu. Chose étrange, le thé du pavillon a un goût de hareng saur... Sans nous attarder plus à Daphni, nous revenons errer dans Athènes, attendant l'appétit. La foule excitée, un peu lasse, revient de la campagne. Peut-être Gide aurait-il aimé s'asseoir dans un cinéma louche ; je regrette à présent de n'avoir montré aucun enthousiasme.

Lundi de Pâques.

Jusqu'au dernier moment, — nous devions partir à 11 heures pour Rhamnonte, — le Ministre espéra nous accompagner. Un premier coup de téléphone confirmait le rendez-vous... mais pendant que nous attendions la voiture, il nous fait savoir que celle-ci viendra sans lui ; les dépêches reçues de France l'obligent à faire aujourd'hui des démarches. Tout étant prêt pour le pique-nique, nous n'avons qu'à disposer de l'auto. C'était une Ford aguerrie ; il en était bien besoin car, passé Marathon, la route de Rhamnonte est une piste torrentueuse. Cela préserve ces lieux du tourisme ; nous sommes absolument seuls. De loin en loin, quelques hameaux ; les paysans vivent dans des huttes de branches, comme des nègres ; leurs troupeaux couchent sous des

rotondes de fagots, à ciel ouvert. Le chauffeur, qui a fait cependant plusieurs fois l'excursion, a la bonne idée de se fourvoyer ; nous descendons de voiture pour demander le chemin à quelques bergers tandis qu'accourt essoufflé, curieux, un jeune garçon souriant. Nous repartons avant de le bien voir. Un profond appétit nous anime ; il est plus de deux heures lorsque nous arrivons aux ruines. Le soubassement du temple de Némésis, en marbre blanc, s'élève devant le golfe de l'Euripe et l'île d'Eubée qui ferme longuement l'horizon. Des rochers abrupts, couverts de joncs marins, nous séparent de la mer. Aujourd'hui, le ciel est plombé ; la mer paraît de métal. Des mouettes grises rôdent. Parfaite solitude, — les clochettes auxquelles nous prêtons l'oreille sonnent très loin, par-delà les ravins. Les fûts des colonnes qui survivent ont ceci d'étrange qu'en plus des cannelures, elles portent à la base un évidement, un feston. Nous croyons, à la première, qu'elle a été mise sens dessus dessous, mais toutes ont à la base ce curieux ornement. Pendant que nous contemplions, le chauffeur, sur le parvis de la déesse, à l'abri d'un petit mur, avait disposé le couvert. Le repas fut exquis, arrosé d'un chablis dont nous buvons un verre à la santé du ministre... Longuement nous remplissons nos yeux de ce site sauvage ; descendre à la mer serait une trop grande entreprise. Nous admirons une fois de plus combien les moindres pierres laissées par les Grecs font corps avec le paysage, semblent nées du sol même. Ici nulle bravade comme à Rome, mais un profond naturel, une respiration secrète... Nous demandons à la voiture de nous suivre de loin ; nous désirons marcher. Un troupeau de chèvres lyriquement encornées nous arrête au passage, et quelques fleurs champêtres. La voiture nous rejoint, nous y montons, puis faisons arrêter non loin de l'endroit où se trouvaient tout à l'heure les bergers. (Gide prétexte le désir d'une tasse de café. Ah ! dis-je, je découvre l'étendue de vos vices.) Chacun s'empare d'une orange et demande au chauffeur d'attendre. Les bergers sont assis près de leur cahute, là-bas, au sommet d'un champ. La distance ne nous effraie pas... Ils sont quatre qui se lèvent à notre arrivée. Un garçon de vingt ans, robuste et coloré, les boucles noires en désordre ; un autre, à peine plus âgé, vêtu d'un vieux manteau militaire ; un enfant de quatorze ans, l'air un peu annamite — c'est lui qui courait ce matin vers nous, — et puis un tout petit, rieur et

débraillé. Nous donnons nos oranges aux enfants ; le gars frisé refuse les cigarettes, mais l'autre les accepte. On nous sourit, puis on nous fait entrer dans l'unique salle de la masure. D'un côté, c'est l'étable, et de l'autre, sous le toit de tuiles mal jointes, le réduit des bergers. Sur des grabats de planches, les rèches couvertures, un âtre plein de cendres et quelques vieilles casseroles. D'un commun accord, nous pensons que, malgré les puces, il serait bon de dormir là une nuit. Si nous pouvions avoir un accident d'auto ? Nous voici de nouveau dans les champs, parmi les chèvres, les moutons ; le plus âgé des garçons sort de sa poche une carte de Grèce et la regarde avec inquiétude ; les graves nouvelles sont montées jusqu'ici. Je fais chercher aux enfants sur la carte Ramnous, où nous sommes, et Athènes. Avez-vous vu là-haut les temples ? disent-ils. Ils sont de marbre... Le plus grand troupeau appartient au petit garçon ; son père est riche, nous dit le garçon frisé. Un manteau de bure pend à son épaule ; il s'appuie sur un bâton ; j'ai dit que ses cheveux bouclés sont en désordre ; ses yeux noirs un peu ronds se fixent tendrement sur nous ; son teint est enflammé. Tous ont des parents, sauf lui... Il nous faut enfin laisser ces rustiques enfants. Que leurs manières et leur accueil sont nobles ! Tout chez eux respire l'antique civilisation. Nous donnons des poignées de main, mais le berger frisé, se saisissant de la main de Gide, la porte à ses lèvres. Gide, étonné, prêt à fondre en larmes, baise à son tour la main du garçon. Nous descendons bouleversés ; nous retournant souvent avec de grands gestes. Gide a des sanglots dans la voix ; il regrette de n'avoir pas baisé au front l'enfant en signe de bénédiction, mais il était trop troublé ; l'enfant l'aura compris. Pour un moment pareil, il valait, certes, d'être venu si loin. Nous recevions sur le sol même de la Grèce la frémissante impression de l'antiquité. L'heure grave, l'inquiétude politique ajoutaient leur angoisse à notre apparition qui semblait aux enfants être un signe d'espoir.

Le chauffeur, en rentrant, nous arrête sur le champ de bataille de Marathon. Une stèle s'y élève, copie du fameux Hoplite. Nous gravissons un tumulus où furent, dit l'histoire, enterrés les 192 Athéniens tombés à l'ennemi. L'idée de la guerre nous hante depuis plusieurs jours. Ici, sur ces champs héroïques, plane une grande paix...

Les faubourgs d'Athènes, Athènes même, débordant de passants, de promeneurs, nous rappellent que c'est le lundi de Pâques. On revient de fêtes champêtres, de pique-niques. Que de joie, que de lascivité sous le soleil mourant ! Nous faisons quelques pas au Zappeion. Je n'ai pas dit combien Gide aima le Jardin Royal ; il n'en connaît pas de pareil ; ses labyrinthes, ses bosquets, les arbres de Judée, les glycines qui le parent en ce moment le charmaient. À toute heure des enfants y jouent. Et sur des bancs des garçons rêvent. Ce jardin d'ombre et de détours paraît immense ; je n'y entre jamais sans m'y égarer et crois ne l'avoir pas tout vu.

... L'auto de K[yriazis] nous emmène à Sunium. Comment trouver des expressions nouvelles pour définir ce temple dont les colonnes sont d'argent ? Tout est blancheur dans ce marbre élevé à Poséidon. La mer Égée brille à nos pieds toute semée de caps, d'îles et de promontoires. Quelle invite au voyage ! Les îlots noirs prennent un relief étrange sur l'eau claire et en regard des colonnes immaculées. Mythologique, une chèvre suspendue dans les pierres inspecte l'horizon ; à ses pieds sont blottis des cabris. Quelques hommes, ouvriers et marins, arrivent devant le temple ; ils sont venus pour lui. Ils palpent les colonnes, découvrent les restaurations. Ils s'asseyent enfin pour contempler. Une famille zurichoise près d'eux, avachie, fait piètre figure. Au retour, Gide est assis entre Mme, M. et moi ; faute de mieux, je reçois à chaque petit berger qu'on croise un coup de pied ou un coup de genou...

Encore grâce à K., nous visitons le lendemain le merveilleux Musée Bénaki, puis les fouilles américaines de l'Agora sous la conduite d'une femme qui est là depuis le premier jour, depuis neuf ans. On a dû exproprier, et détruire tout un quartier au pied de l'Acropole. Ce ne fut pas en vain. L'agora a livré des œuvres, des objets dont on n'avait encore nul exemple. Voici des bols venant du Prytanée ; on a inscrit dans le fond une marque : *Bien public*, pour empêcher les gens de les emporter chez eux. Voici des bulletins de vote. Nous eûmes une grande émotion, dit notre guide, le jour où au fond d'un puits nous trouvâmes cinquante ostraka, tous de la même écriture. Notre admiration pour les Grecs était tristement ébranlée. Pour nous rassurer, nous avons pensé qu'on distribuait des bulletins écrits d'avance. Nous descendons aux

fouilles : toute la vie de l'époque classique est en train de surgir. Voici la tholos où les prytanes prenaient leurs repas en commun. Voici les conduites d'eau que Pisistrate par démagogie, fit établir ; elles peuvent encore fonctionner. Et puis cette piste, c'est la route qui fut utilisée pour venir à Athènes depuis les temps préhistoriques. La ferveur de cette femme — on voyait son visage trembler, se crisper en parlant des Grecs (peu habituée au français, elle cherchait lentement ses mots), — m'a réconcilié avec l'archéologie. C'est ainsi que je la comprends, faite avec amour, avec larmes, et, loin de dessécher le cœur, le nourrissant aux sèves du passé.

Pl. 1. — Athènes, 1939. Dans le théâtre de Dionysos, André Gide et Robert Levesque, entourés de Mme Octave Merlier, femme du directeur de l'Institut Français d'Athènes, et d'un ami, Damiano Kyriazis (1890-1948).

Pl. 2. — Georges Séféris à Alexandrie en 1941.

Pl. 3. — Georges et Marô Séféris à Johannesburg (juillet 1941).

Pl. 4. — Georges Théotokas vers 1940.

Pl. 5. — L'Aurige du Musée de Delphes, env. 470 av. J.-C.

Pl. 6. — Les Nourritures terrestres.
Eau-forte de Démétrius Galanis, 1930 (18,2 × 12,3).

CHRONIQUES GIDIENNES

M. BERNARD-HENRI LÉVY, CONTEUR D'HISTOIRES

par Claude MARTIN

Bernard-Henri Lévy, *Les Aventures de la liberté* (Grasset, 497 pp., 129 F). Pourquoi nous interdirions-nous d'évoquer cet événement médiatique ? Plusieurs mentions de Gide, naturellement, dans cette « Histoire subjective des intellectuels », et un chapitre (court) qui lui est consacré : « Boukharine (Un rendez-vous manqué d'André Gide) », pp. 235-6. Il est remarquable :

Gide toujours. Cette histoire terrible que raconte Pierre Herbart à propos du voyage en URSS.

Il est à Moscou. Dans sa chambre de l'hôtel Métropole. Il travaille, aidé de son ami, au discours qu'il doit prononcer le lendemain, place Rouge et en présence de Staline, à l'occasion des obsèques de Gorki. Et voilà que tout à coup, alors qu'il peaufine sa péroraison, qu'on sonne à la porte et qu'Herbart, allant ouvrir, a la surprise de reconnaître Boukharine qui est là, devant lui, et lui dit simplement : « je voudrais parler à Gide ».

« Oui ? dit à peu près Gide, sans lever le nez de son papier — et après que son compagnon l'a rapidement informé de l'identité, et de l'importance, du visiteur. Je suis à vous... Je trouve mon mot de la fin, et je suis à vous... Pierre me dit que vous fûtes compagnon de Lénine... Eh bien vous allez, dans ce cas, m'être d'un grand secours... ! » Après quoi s'instaure, entre l'écrivain et le chef bolchevique déjà traqué, un extravagant dialogue de sourds qui serait désopilant si les circonstances, ainsi que la suite des événements et l'arrestation imminente de l'« ancien compagnon de Lénine », ne le rendaient rétrospectivement terrifiant et tragique.

Gide qui, enflant grotesquement la voix, essaie son texte sur le visiteur. Le visiteur qui, profitant des interruptions de la lecture, essaie désespérément de glisser qu'il a quelque chose d'important à lui dire. L'autre, comme sourd, se moquant éperdument de tout ce qui pourrait le distraire de trouver une chute à son discours, qui l'appelle, non Boukharine, mais Bounine et ne sait que répéter, sans le laisser parler bien sûr : « parlez en confiance, Monsieur Bounine » ou « le camarade Bounine comprend ». Et le « camarade Bounine » enfin qui, ne comprenant que trop, s'en va sans avoir rien dit — et en adressant aux deux Français un regard qui, dans mon imagination, ne peut être qu'ironique, méprisant ou définitivement navré.

Ce qu'il était venu dire ? Nul ne le saura jamais puisque c'est quelques mois seulement après cette scène qu'il sera arrêté, exclu du Parti, condamné à mort, puis exécuté. « Périssent les Polonais pourvu que vive *Finnegans Wake* », aurait dit Joyce dans un propos au demeurant pas attesté. « Crève Monsieur Bounine pourvu que s'achève mon *Retour de l'URSS* », a forcément pensé Gide en ce jour de juillet 36 où il était en son pouvoir d'écouter et peut-être, qui sait ? de sauver l'une des cibles les mieux désignées du régime qu'il allait dénoncer. Un livre contre une vie. Une vie pour prix d'un livre. Mais à quoi servent-ils donc, ces livres, si ce n'est pas à sauver ces vies ? Le scandale, cette fois-ci, était trop gros. Et on notera que la vie — à moins que ce ne soit le livre — a trouvé à se venger : n'a-t-elle pas privé Gide

(et ses lecteurs avec lui) de ce portrait de Boukharine qu'il aurait, on le devine, mieux réussi que celui de Gorki ?

D'où vient l'anecdote ? La référence est très vague, comme elles le sont toujours dans le livre : « histoire terrible que raconte Pierre Herbart »... Mais l'anecdote est rapportée, ici, sans le moindre doute émis sur sa véracité, comme un fait (et opposé en cela au propos de Joyce qui, lui, n'est « pas attesté »), — tandis qu'on lit dans l'*annexe* du même livre, p. 464 : « Moscou [...] où il [Gide] aurait *peut-être* rencontré — *encore que le livre* [Retour de l'URSS] *n'en parle pas* — un Boukharine déjà aux abois »... ! Mais Herbart non plus n'en parle pas, dans son *En U.R.S.S.* (Gallimard, 1937), où pourtant il fait apparaître Boukharine (pp. 44, 45)... Non plus que dans *À la recherche d'André Gide* (Gallimard, 1952), livre pourtant riche d'anecdotes qui jettent sur Gide un jour peu flatteur... Non plus que dans le texte qu'il donna plus tard à *La Quinzaine littéraire* en (n° 82, du 1er novembre 1969, « André Gide a cent ans », recueilli dans *Inédits*, Le Tout sur le tout, 1981)... C'est dans *La Ligne de force*, publié sept ans après la mort de Gide (Gallimard, 1958), que M. Lévy a lu (pp. 137-9) l'« histoire terrible » :

Nous en étions à la péroraison *[du discours que Gide préparait]* lorsqu'on frappa à la porte. Surpris, j'allai ouvrir (il n'était pas dans les usages moscovites qu'on se présentât chez un personnage comme Gide sans que l'audience fût dix fois préparée). Ma surprise se mua en stupeur quand je reconnus Boukharine, seul. Il me tendit la main (nous nous étions rencontrés à plusieurs reprises).

— Je voudrais parler à André Gide, me dit-il.

— Oui, balbutiai-je. Je vais le prévenir.

Et je m'élançai vers Gide. En quelques mots je tentais de lui expliquer qui était Boukharine et combien le caractère insolite de cette visite laissait prévoir de graves révélations. Mais a-t-on jamais requis l'attention d'un auteur en gésine ?

— Oui, oui... fit Gide. Permettez toutefois, je crois que j'ai trouvé le mot de la fin. Et, enflant sa voix jusqu'à la faire éclater en petites notes discordantes : NOUS LA DEFENDRONS !

— Qui ?

— Mais la culture, voyons.

Boukharine s'avança.

— Je suis en train, dit Gide, de terminer le discours que je dois prononcer demain sur la place Rouge. Pierre me dit que vous fûtes compagnon de Lénine. Vous allez m'être d'un grand secours...

Et de déclamer le passage sur le courant et le contre-courant.

Boukharine profita de la première pause pour intervenir fermement :

— Camarade André Gide, je voudrais vous parler en particulier.

Mais Gide ne l'entendait pas de cette oreille. Effrayé à l'idée de rester seul avec cet homme à barbiche, il me retint de toutes ses forces par la manche.

— Non, non, Pierre n'est pas de trop. Parlez en toute confiance, camarade Bounine.

« Allons, bon ! » me dis-je. Boukharine hésita une seconde. Un sourire d'indicible mépris se joua sur ses lèvres. « Il me prend pour le flic de service », pensai-je confusément.

— Gide, laissez-moi sortir un instant, insistai-je.

— Cher, pas de fausse modestie ! s'écria Gide d'un ton pénétré (c'était fort étrange — et pour moi fascinant — lorsque Gide se livrait à un assaut de « délicatesse », ou prenait le ton de la dignité blessée). Vous m'êtes indispensable. Ce discours... et le temps qui passe... Le camarade Bounine comprendra.

— Alors, prenez un autre rendez-vous avec Boukharine...

— Bien entendu. Quand il voudra.

Boukharine se leva. Je l'accompagnai jusqu'à la porte.

— Revenez demain, dis-je à voix basse. Je vous affirme que vous pourrez lui parler seul à seul.

Boukharine me regarda fixement dans les yeux, et sortit sans répondre.

— Vous ne le reverrez jamais, dis-je à Gide en revenant vers lui.

Et Herbart d'ajouter cette note, qui semble n'avoir pas retenu l'attention du conteur des *Aventures de la liberté* :

Comment Gide, à Moscou depuis vingt-quatre heures, et plein d'illusions, aurait-il pu déceler le pathétique de cette visite ? Je m'étais promis de ne *prévenir* en rien son esprit. La suite a montré qu'il sut découvrir tout seul, avec la plus grande perspicacité, ce que cachait la « réalité » soviétique.

Les témoignages d'Herbart, ses meilleurs amis en ont toujours convenu, ne sont pas toujours fiables et demandent, pour le moins, à être « recoupés » ; encore faut-il qu'ils soient produits, cités exactement — ne disons pas : littéralement, mais au moins fidèlement résumés... En l'occurrence, on appréciera les « différences » entre les textes de Pierre Herbart et de M. Lévy.

Mais il y a plus gênant : notre historien ne nous laisse pas ignorer que, pendant les cinq années qu'il a consacrées à la préparation de son gros livre, il a beaucoup lu, beaucoup voyagé, fait « la chasse aux documents », accompli « une longue pérégrination dans l'espace et dans le temps, dans les têtes et dans les livres ». Il a donc lu *Retour de l'URSS*, puisqu'il le cite et lui rend hommage comme à « un des premiers textes à avoir dénoncé l'illusion » (p. 465). Mais il n'a apparemment pas poussé sa lecture jusqu'aux *Retouches* — où il eût pu trouver (Gallimard, 1937, pp. 72-4, rééd. coll. "Idées", pp. 152-3) cette... confirmation du « rendez-vous manqué » :

Le lendemain de notre arrivée à Moscou [...] je reçus la visite de Boukharine. Boukharine était encore fort acclamé. [...] Pourtant déjà se marquaient sournoisement quelques signes de défaveur [...]. Tout cela était bon à savoir ; je ne l'appris qu'ensuite. Boukharine était venu seul ; mais il n'était pas plus tôt entré dans le salon particulier du fastueux appartement qu'on avait mis à ma disposition dans l'Hôtel Métropole, qu'un prétendu journaliste s'introduisit et, se mêlant à notre conversation, rendit celle-ci impossible. Boukharine se leva presque aussitôt et, comme je l'accompagnais dans l'antichambre, me dit qu'il espérait bien me revoir.

Je le retrouvai trois jours après, aux funérailles de Gorki, ou plutôt : le jour précédent, où le peuple, durant des heures, fut admis à défiler devant le catafalque monumental et jonché de fleurs, sur lequel le corps de Gorki, non encore incinéré, reposait. Dans une salle voisine, beaucoup plus petite, se tenaient divers « responsables », dont Dimitrov que je ne connaissais pas encore et que j'allai saluer. Près de

lui, Boukharine qui, lorsque j'eus quitté Dimitrov, me prit par le bras et, se penchant vers moi :

— Puis-je aller vous retrouver dans une heure, au Métropole ? Je désire vous parler.

Pierre Herbart, qui m'accompagnait, l'entendit et me dit alors à voix basse :

— Je parie qu'il n'y parviendra pas.

Et, en effet, Koltsov, qui avait vu Boukharine s'approcher de moi, le prit aussitôt à part. Je ne sais ce qu'il put lui dire, mais, durant tout le temps de mon séjour à Moscou, je ne revis pas Boukharine.

Sans ce petit avertissement, je n'y aurais vu que du feu. J'aurais cru à de l'indifférence, de la négligence ; pensé que Boukharine, après tout, ne tenait pas tant que ça à me revoir, mais jamais *qu'il n'avait pas pu.*

De la version écrite « à chaud » par Gide, et de l'histoire que M. Lévy, dans son livre où il nous « raconte » celle des intellectuels, nous raconte d'après Herbart (écrivant lui-même vingt-deux ans après les faits), laquelle croire, Boukharine (qu'au demeurant notre historien, dans un raccourci saisissant, fait exécuter « quelques mois seulement après cette scène » [1] alors que procès et condamnation n'auront lieu qu'en mars 1938) n'ayant, à notre connaissance, rien laissé qui pût les départager ?...

1. Il est vrai que cette scène, il la place en « juillet 36 », la veille du jour où Gide doit faire son discours sur la place Rouge, à l'occasion des obsèques de Gorki, qui eurent lieu en réalité le 20 juin. On s'étonne d'ailleurs de voir, dans le chapitre de M. Lévy, ce discours dont Gide cherche la chute devenir, quand on tourne la page, *Retour de l'URSS* qu'il veut (déjà !) « achever » : « Crève Monsieur Bounine pourvu que s'achève mon *Retour de l'URSS* ! »...

PIERRE MASSON : *LIRE « LES FAUX-MONNAYEURS »*
(Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1990, 20,5 x 14 cm, 168 pp., 110 F)
ALAIN GOULET : *ANDRÉ GIDE, « LES FAUX-MONNAYEURS », MODE D'EMPLOI*
(Paris : S.E.D.E.S., 1991, 17,5 x 11,5 cm, 290 pp., 150 F)

par David STEEL

Le 9 avril 1942, dans le train Paris-Mannheim, Ernst Jünger, alors officier attaché à l'état-major allemand à Paris, note dans son journal : « *Avant Thiaucourt, lu au soleil quelques pages des* Faux-Monnayeurs. *Quand le soleil eut disparu derrière une montagne, les lettres se mirent à briller d'une profonde lueur verte phosphorescente* [1]. » Curieuse remarque qui semble identifier le roman avec ces poissons des profondeurs qui intéressent tant Vincent dans le livre et dont chacun projette devant soi sa propre lumière. À quand l'adoption par un éditeur averti de caractères fluo qui permettraient au lecteur nocturne de lire *Maldoror* passé minuit sur le trottoir de la rue Vivienne ou *Les Nourritures terrestres* à la belle étoile peu avant l'aurore ? Et puis songeons aussi à cet autre rayonnement littéraire — géographique. L'exemplaire de Jünger continue-t-il à luire sourdement sur l'étagère de quelque amateur allemand ? Vienne le sondage qui permettrait d'établir l'atlas des *Faux-Monnayeurs* et dont la carte, telle celle des atlas linguistiques, aux parties plus ou moins claires, figurerait la densité comparative du nombre d'exemplaires du roman de par le monde ! Combien s'en trouveraient aux îles Marquises, à Vladivostock ? À Saas-Fée quelques-uns, mais à Vizzavone... ? Rêvons d'une édition limitée future, au texte incandescent, où Gallimard ferait implanter dans chaque exemplaire une de ces puces émetteuses qui permettrait de suivre à la trace ses pérégrinations.

Pour l'heure toutefois ce sont les lectures critiques qui illuminent les romans, comme celles des *Faux-Monnayeurs* que viennent de proposer, après Daniel Moutote — agrégation oblige ! —, Pierre Masson et Alain Goulet. Le rythme critique du livre de Pierre Masson est assez particulier. Parti en flâneur, il s'attarde aux carrefours (quand ce n'est pas aux Quartfourche), explore les entrées de champs, emprunte les sentiers détournés, se désaltère à toute source (très souvent sans la situer), se fraye un pittoresque chemin dans chaque apparente impasse, hume à loisir la

flore, identifie la faune pour finalement, d'un bond spectaculaire, après avoir consulté la boussole et la montre, regagner la grand'route, accélérer son pas et, en un sprint vertigineusement impressionnant, terminer sa course aux applaudissements du lecteur. En route, cependant, il a tendance à négliger les poteaux indicateurs et se réfère rarement aux cartes du pays. De celles, excellentes, établies par Keypour ou par Tilby, nulle mention. Pas de bibliographie. Aucune note. Dans le texte même, seuls deux ou trois précurseurs bénéficient d'une mention.

Mais si l'agrégatif ou tout autre lecteur désireux de sonder les multiples sens des *Faux-Monnayeurs* ne trouve guère ici d'appareil critique ou de conseil bibliographique, il découvrira, et surtout dans la seconde moitié du livre, une série de lectures ingénieuses, souvent neuves, parfois discutables, mais toujours stimulantes et riches en aperçus lumineux. Pierre Masson divise son étude en quatre parties, « Histoire d'un roman » (la genèse du livre et ses rapports avec la vie et les écrits antérieurs de Gide), « Histoires de familles » (les différentes structures familiales du roman), « L'Histoire en marche » (les tours, détours et retours de l'intrigue) et « L'esprit de l'histoire » (la circulation dans le livre de divers thèmes, dont l'argent, les lettres, les chiffres, la lumière, l'amour). L'absence d'une cinquième partie qui aurait pu s'intituler « L'Histoire de l'histoire » indique que l'auteur n'apporte pas d'eau au moulin des narratologues et choisit de ne pas faire l'analyse détaillée du rôle joué par les différents points de vue narratifs qui font que *Les Faux-Monnayeurs* se présentent comme le laboratoire du procédé romanesque. Compte tenu de la position-pivot occupée dans la narration et par Édouard et par son journal, on peut d'ailleurs s'étonner que le personnage soit si définitivement mis en touche par Pierre Masson comme « *marginal à tous points de vue* » (p. 72) ; d'autant plus qu'à la fin de son analyse ce dernier souligne le caractère unique du « discours amoureux » qui s'instaure entre Olivier et Édouard (mais Caloub ne va-t-il pas, au terme du livre, fissurer cette entente ?).

D'aucuns (qu'ils habitent du côté sublime du Pas-de-Calais ou non) s'étonneront peut-être que, dans son interprétation de la manière dont l'Angleterre est comprise dans le roman — le pays « *des maris déficients* » —, mention ne soit pas faite d'un Albion à la pointe de la régénération romanesque et de la libération féminine (Sara, Miss Aberdeen, etc.), quitte à imputer cette libération à la déficience précitée ! De même que *La Porte étroite* fut le roman de l'exaltation, *Les Faux-Monnayeurs* est celui de l'émancipation. Dans l'un, l'infidélité de la mère est prétexte au malheur, dans l'autre, au bonheur.

Pierre Masson procède par touches rapides qui colorent et qui éclairent à la manière impressionniste. Il excelle à dépister les multiples

équivalences, les symétries, les jeux du temps et de l'espace, à dévider l'écheveau des sens, à épingler les inconséquences et les lapsus. Que ce soit en suivant l'histoire des trois grands-pères ou la circulation des signes, ou la reprise de l'image du couple au réveil, ou l'onomastique des personnages, il nous entraîne bien plus souvent qu'il nous interloque. Certes, rien de nouveau à maintenir que *Ghéridanisol* dérive peut-être de *Radiguet* (pp. 43, 153 — et pourquoi pas de cet anarchiste *Géry* Piéret impliqué avec Apollinaire dans le vol de la Joconde ?), mais que *Laura* ait des implications de *qui l'aura*, voilà qui est inventif. Cette vitesse de notation comporte toutefois ses risques. Est-ce *Marguerite* ou Pauline qui trouve des lettres sans en faire usage (p. 160) ? En comparant Bernard à Thésée (p. 155), Gide ne fait pas erreur, ou pas tout à fait. Ce sont précisément ses propres forces que l'adolescent trouve sous le marbre du guéridon, l'élan de son indépendance. Mais c'est là chercher quelques mauvaises herbes dans la belle moisson que nous apporte l'auteur de cette étude.

Tout autres sont le rythme et la facture du livre d'Alain Goulet, qui suit ici à peu près le même modèle qu'il adopta naguère pour son excellent volume sur les *Caves* (Larousse, 1972). De structure plus classique (et plus maniable ?) que celle que choisit Pierre Masson, son analyse du roman est suivie de tout un éventail critique bien agencé et des plus utiles. C'est ainsi que son dernier chapitre proprement dit se consacre à un résumé, citations à l'appui, de l'accueil qu'ont fait au roman les critique contemporains. Vient ensuite une anthologie judicieuse de commentaires rédigés par des critiques universitaires modernes, Raimond, Goux, Mahieu et Masson entre autres. Puis, après une note sur le texte des différentes éditions du roman — celle, déplorablement défectueuse, de la collection « Folio » notamment — et sur le texte du *Journal des Faux-Monnayeurs*, il ajoute une bibliographie d'ouvrages sur Gide en général et sur *Les Faux-Monnayeurs*, livres, numéros spéciaux de revues, articles, le tout organisé de façon fort cohérente, mais où manque notamment l'article « Rencontre avec Carlyle » que Germaine Brée avait donné au numéro spécial *André Gide* de la *R.H.L.F.* de mars-avril 1970. En outre, dans son chapitre intitulé « Quelques sources », Alain Goulet incorpore des fragments importants, jusqu'ici inédits, et notamment du manuscrit du *Journal* concernant La Pérouse / Marc de La Nux (pp. 220-30). Dans un assez long sixième chapitre, il verse un lot de petits renseignements utiles sur la chronologie interne et ses contradictions (voir aussi Masson, p. 135), sur la composition des différentes familles

de personnages et l'origine de leurs noms, sur les citations et références littéraires, sur certaines autres références culturelles ainsi que sur les différentes théories et pratiques de la littérature illustrées dans le roman. C'est donc dans la première moitié du livre d'Alain Goulet que l'on trouvera l'essentiel de son analyse proprement dite du roman. En guise de premier chapitre il offre un élégant résumé de la vie et de l'œuvre de Gide avant *Les Faux-Monnayeurs*, puis passe à un chapitre sur la genèse du roman. Mais c'est dans ses troisième, quatrième et cinquième chapitres qu'il met réellement en œuvre les dons analytiques que nous lui connaissons, en étudiant d'abord « La Problématique de la fausse monnaie », ensuite « La Composition — de l'actantiel au symbolique », enfin « Points de vue et discours narratifs ». Là où Pierre Masson fait riche récolte en se promenant, Alain Goulet procède par forage avec la méthodologie appropriée et pour en tirer des résultats pour le moins aussi intéressants. Il va droit au but dans une langue savante et succincte. Sans négliger le problème des procédés narratifs, il pèse expertement les valeurs qui se dégagent du roman. Ce n'est pas que sa posture critique soit plus sérieuse que celle de Pierre Masson, mais elle semble parfois plus rigoureuse. On peut certes l'accuser d'un surcroît d'autocitations ; on peut çà et là ne pas approuver certains jugements — Édouard ne voulant pas appeler le médecin après le suicide manqué d'Olivier de peur de s'exposer à une enquête ne montrerait-il pas moins « *le monstrueux égoïsme* » de Gide que son scrupule à faire son autocritique (p. 153) ? On aurait pu souhaiter que des jugements soient poussés plus loin — tandis qu'Édouard tente de redresser Georges par une dose de fiction, Sophroniska essaie de guérir Boris en lui administrant de la psychanalyse. Mais les jeux symétriques des *Faux-Monnayeurs* sont loin d'avoir été entièrement débusqués.

Sachons gré à deux éminents gidiens d'avoir su, chacun à sa manière, mettre en évidence bien des aspects nouveaux d'un roman qu'on espère riche encore en secrets non découverts.

NOTE

1. Ernst Jünger, *Premier Journal parisien (Journal II, 1941-43)*, Paris : Le Livre de poche, 1984, p. 123.

MOUTOTE (Daniel), *Réflexions sur Les Faux-Monnayeurs*. Paris : Champion, col. Unichamp, 1990, 227 p., 90 F.

par Daniel DUROSAY

L'arbre cachait la forêt. Lequel des mieux avertis se serait douté que la "Note sur *Les Faux-Monnayeurs* et Nietzsche", publiée par le *BAAG* en octobre dernier, annonçait ces *Réflexions sur Les Faux-Monnayeurs*, dont elle constitue finalement le chapitre II ? Porté par une longue connaissance du sujet disséminée dans plusieurs ouvrages antérieurs — un chapitre de sa thèse sur *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi (1889-1925)* : IIIe partie, 3e section, chap. 7 ; un autre dans *Égotisme français moderne* : chap. XXIII ; et plus récemment dans *Maîtres Livres de notre temps. Postérité du "Livre" de Mallarmé* : chap. V ; animé d'un souci pédagogique évident — le livre s'adresse en premier lieu aux candidats à l'agrégation ; dirigé par le souci de faire ressortir la place et le poids des *Faux-Monnayeurs* dans la production romanesque française du XX^{e} siècle, ce livre se présente comme un vade-mecum à l'usage de l'Université. Il s'agit donc pour l'essentiel d'une mise au point, d'une mise en place et d'une mise en forme des connaissances sur le roman, assorties d'une interprétation personnelle, dont l'homogénéité suscite aussi les réactions critiques. L'ouvrage ne cherche à produire aucun inédit, à la différence de certains autres parus pour la même occasion. Mais ce n'est pas tout que produire des inédits, encore faut-il les commenter... Tel n'est pas le défaut de ce livre-ci, où le commentaire abonde. L'ouvrage se dispose en onze chapitres, qui sont, dans l'ordre, autant de haltes réflexives sur différents aspects de la genèse, de la forme, du message et de l'importance du roman. L'étudiant y trouvera son compte : autant de matrices d'exposés, sagement construits en trois parties, qui disent toujours précisément où ils vont.

Un premier chapitre attendu sur l'évolution des conceptions de Gide en matière de "roman", fait apparaître l'affirmation de ce premier et seul "roman" au prix de la "disqualification" progressive des récits antérieurs — perspective ambiguë, à laquelle on pourrait opposer une autre : celle d'un cumul, la dynamique d'un dépassement montant jusqu'à l'euphorie créatrice des *Faux-Monnayeurs*, en phase avec une intensité pathétique, mais maximale, d'existence. Car il n'est pas tout à fait juste de laisser entendre que *Les Faux-Monnayeurs* disqualifient la formule du récit, puisque Gide y reviendra par la suite. Un des développements les plus neufs et les plus féconds de D. Moutote est

consacré au titre (chap.II), en ce qu'il révèle une influence voilée de Nietzsche : *Les Faux-Monnayeurs* reprendraient la réflexion sur les valeurs, que la mort de Nietzsche aurait abandonnée à mi-chemin [1]. Car Gide, pour sa part, ne se borne pas à une critique des valeurs, dégradées sous l'empire de la vieillesse et de la tradition religieuse ; par antithèse, il a conçu la création de valeurs nouvelles par l'être jeune, ou du moins au contact de la jeunesse, et, dans cette foulée, D. Moutote parle, de manière très convaincante, d'un « appel à la jeunesse », lancé par Gide entre 1915 et 1925, avant le message plus explicite des engagements politiques, de 1925 à 1936.

Le corps de l'ouvrage est consacré à la forme du roman. C'est d'abord la question du narrateur (chap.III), qui est examinée, dans une perspective génétique, et pour ainsi dire explosive, puisqu'à un narrateur unique (Lafcadio) fait place, rapidement, une multiplication des narrateurs. Cette mutation est ici expliquée par des raisons que l'on trouvera peut-être limitatives, ou par trop prosaïques : l'impossibilité où se trouverait le narrateur d'être partout, sous prétexte qu'il aurait trop à faire. L'insertion des lettres illustrerait un procédé d'« *accroissement des capacités du narrateur central* » (p.59). Il est précisé, pour finir, que le narrateur « postiche » ou « fictif » n'est rien de plus qu'une pièce huilée nécessaire au bon fonctionnement du roman. Cette conception structurale du narrateur a cependant pour résultat d'aplatir une fonction qui, à certains endroits, et notamment à la fin de la IIe partie du roman, prend les dimensions d'un *rôle* intégré à la distribution des personnages. Ce qui nous paraît manquer dans cette analyse, c'est le coefficient ironique : au lieu d'accroître son narrateur, son narrateur explicite, Gide ne s'est-il pas au contraire ingénié à souligner ses limitations ? D. Moutote dit fort justement, plus loin dans son texte, que cette conception limitative (peut-être insidieusement vexatoire) découlait du projet de laisser le champ libre au lecteur. Or ce narrateur trop longtemps brimé, ravalé au rôle de commentateur ou d'utilité du récit, ne brûle-t-il pas, comme les autres personnages, de prendre sa revanche et de sauter la scène, à la fin de cette IIe partie ? Et Gide, à cet endroit, ne s'est-il pas amusé à lui lâcher la bride au point que les indices d'une passion litigieuse, mêlant le dépit et la jalousie à l'égard de plusieurs autres personnages, et notamment de son rival en écriture, s'inscrivent dans ses fielleux commentaires ?

À propos de la sincérité gidienne (chap.4), l'auteur retrouve des voies qui lui sont chères, en traitant d'abord de la « sincérité renversée de l'artiste » — raconter sa vie non telle qu'on l'a vécue, mais la vivre telle qu'on la racontera. Là, cependant, les exemples qui appuient la thèse ne sont pas tous convaincants : dans les transpositions textuelles

auxquelles l'épisode de Chanivaz a donné lieu, ne faudrait-il pas faire la part de la dynamique créatrice, mais aussi celle du simple camouflage ? Telle observation sur "Michel" — « *une nature insoumise, répondeuse, et toujours prompte à se rebeller* » (*Journal*, t. I, p.630, 21 août 1917) — ne va pas au-delà d'une observation codée du caractère de Marc. Et, dans la même page, (ici p.72, citant le *Journal* t.I, p.630-1) il nous est impossible de suivre notre critique, lorsqu'il interprète, métaphoriquement comme un débat de romanciers, le récit d'une escalade bien concrète effectuée aux Diablerets en compagnie de Marc et de son frère André, lors de la visite à Stravinsky. Mais on acquiesce aisément à la définition de la sincérité gidienne dans le roman, définie comme au service de la vérité (apologie de la liberté religieuse contre le mensonge des idées toutes faites, engagement en faveur de la pédérastie comme sincérité envers sa nature), de la moralité, de la beauté. Notre seul regret est celui de tout à l'heure : l'absence d'un chapitre sur l'ironie, dont il est trop peu question dans ce livre, équilibrant le chapitre sur la sincérité.

Dans son chapitre V consacré à la mise en abyme, l'auteur traite successivement du *Journal des Faux-Monnayeurs* et du Journal d'Édouard. Il y introduit une perspective séduisante concernant la genèse : celle d'une table rase après la cassure des lettres brûlées en 1918, et fait surgir le désir d'une « *œuvre neuve, et moderne* », qui accompagnerait la reconstruction intérieure. C'est aussi le moment où l'on touche à l'interprétation de fond du roman. Or interpréter le *Journal des Faux-Monnayeurs*, comme un simple phénomène de mise en abyme de la fiction, et s'appuyer sur lui, sans recul, pour y voir le commentaire de l'œuvre de fiction, n'est-ce pas schématiser ? Car ce *Journal* est inscrit dans la durée. Ce n'est pas tant la théorie du roman qu'on doit y lire, que l'*histoire*, les péripéties, les tentations d'un projet — qui parfois aboutit en impasse, et tourne à l'abandon. Il est donc hasardeux de prendre sans précaution ces développements. Ainsi, par exemple, sur la question du roman pur, dont D. Moutote traite à plusieurs reprises dans son livre, il nous est difficile de le suivre dans son adhésion sans réserve à cette chimère. Car enfin, ces déclarations interviennent en novembre 1922, c'est-à-dire à peine un an après le début effectif de la rédaction, et à peu près au moment où Gide vient enfin de trouver son début. Le romancier est alors à peine sorti de la période des improvisations, des tâtonnements, des recherches. Du reste, l'écrivain prend soin de noter qu'il ne prend pas entièrement à son compte ces réflexions ; il les assigne finalement à Édouard. Et pour cause : la quête du roman pur, dans sa plus grande rigueur, signifierait la mort du roman. Édouard n'écrira pas ce roman dont il propose la théorie. La mise au point du

roman véritable (celui de Gide) suppose le retour du réalisme. Ce n'est pas D. Moutote — il consacre à ce sujet un chapitre éclairant sur le milieu parisien, bourgeois, chrétien, et artiste des *Faux-Monnayeurs* (chap.VI) — qui niera la définition socio-culturelle des personnages. Assurément, les descriptions n'intéressent pas notre auteur, mais ses personnages ne sont ni sans apparence, ni sans consistance psychologique. À leur égard, comme à propos du narrateur, D. Moutote s'en tient à la définition fonctionnaliste énoncée par le *Journal des Faux-Monnayeurs* , qui fait d'eux de « *petites bobines* ». Mais cette image mécanicienne et lilliputienne coïncide avec la naissance d'un schéma théâtral de l'intrigue. Ensuite, la cristallisation opère de telle sorte que les personnages s'individualisent et acquièrent une personnalité, à mesure qu'ils se différencient et s'enracinent. Qu'il s'agisse d'apparence extérieure, ou de définition psychologique, les attentes minimales de la vraisemblance sont en définitive satisfaites. Et l'on observe même tout un jeu de dénégation ironique (par l'auteur) des théories puristes d'Édouard dans le moment même qu'elles sont prononcées. Un exemple suffira : à Saas-Fée, lors de la péroraison d'Édouard sur le roman, devant ces dames qui persiflent, après la théorie sur « l'érosion des contours », dont on sait ce qu'elle vaut, Édouard s'interrompt : il « *s'était levé, et, par grande crainte de paraître faire un cours, tout en parlant il versait le thé, puis allait et venait, puis pressait un citron dans sa tasse, mais tout de même continuait* » [2]. Si ce n'est pas là faire concurrence au réel... On trouverait plusieurs exemples d'un tel démenti ironique infligé par le réel le plus trivial aux envolées abstraites, ou aux élans lyriques, comme ce pied de fauteuil qui casse au plus mauvais moment dans le premier entretien de Bernard avec Laura. Ce que nous voulons dire, c'est que dans le roman gidien, la tasse de thé et le pied de fauteuil sont là, n'en déplaise à ceux qui veulent les en déménager, et que, face à la question du réalisme et du roman pur, le roman gidien se présente comme un roman allégé et enrichi, si l'on peut risquer l'expression. Allégé, certes, par rapport au roman balzacien quant à l'effet de réel, qui n'est jamais insistant, mais enrichi dans sa minceur par la fonction ironique attribuée aux fragments de réel conservés dans le texte romanesque, de sorte qu'ici, le réel est deux fois là. Du reste, c'est peut-être pour contrebalancer cette dérive trop évidente de l'écriture, confrontée au poids incontournable du réel, que Gide a décidé d'introduire un épisode fantastique, pour ramener, de manière un peu factice à notre sens, le roman presque achevé plus près de son exigence initiale. À vrai dire, tout se passe comme si la théorie du roman pur avait fonctionné pour Gide comme une tentation impossible, et pour cela, ironisée et tenue à distance, tout au long de la rédaction, par

le personnage-truchement d'Édouard. Il suffit de relire les premières pages du *Journal des Faux-Monnayeurs* (relatives aux problèmes de générations, de localisation historique avant la guerre, de pénétration par « *la vie réelle* »), pour convenir que le début de la gestation se place incontestablement sous le signe du réalisme. Les théories d'Édouard, pour impraticables qu'elles soient, font contrepoids ; elles jouent le rôle de repoussoir ou de rempart contre la poussée insidieuse du réalisme, du conformisme, toujours prêt à s'infiltrer par excès dans l'écriture du roman. Mais s'agissant de Gide, elles ne sont peut-être rien de plus que les vestiges d'une tentation première, ou un vœu pieux. La piste finalement suivie par Gide n'est pas cette voie anémique, mais une autre, située aux antipodes, et qui revitalise notablement le genre : le roman du roman. Or pas de roman du roman, sans d'abord un roman.

D. Moutote, après avoir caractérisé les dialogues (chap.VII) — à ce propos, parler des *lettres* échangées entre Bernard et Olivier comme d'un *dialogue*, même en le qualifiant de dialogue *in absentia*, n'introduit-il pas un élément de trouble dans la méthode, dont avait su se garder naguère D. Keypour en distinguant les *formes* ? [3] — et l'écriture (chap.VIII), D. Moutote élargit sa réflexion dans les trois derniers chapitres de son livre en lançant une série de comparaisons : avec les œuvres de Gide contemporaines (chap.IX : les mémoires et le *Journal*), avec Proust (chap.X), enfin avec le nouveau roman (chap.XI). Le chapitre sur Proust — à lui seul un dossier — est peut-être le plus riche. L'auteur y fait le point sur la rivalité des deux écrivains ; s'agissant d'homosexualité, il souligne la différence de traitement dans les deux œuvres — une image coupable de la sodomie dans la *Recherche* ; une vision idéalisante de la pédérastie chez l'auteur de *Corydon*. Mais il note aussi la différence de résultat : un rayonnement troublant chez Proust, tandis que chez Gide, la pédérastie, dans sa représentation romanesque, se borne à « *une sorte de piment psychologique sans grande conséquence morale* ». Cette réserve prépare-t-elle le lecteur à accepter le jugement du critique, lorsqu'il fait des *Faux-Monnayeurs* quasiment l'égal de la *Recherche* dans l'histoire du roman français au XX^{e} siècle ? Par amour du sujet, n'est-ce pas pousser le pion un peu loin ? Pour conserver les proportions, ne siérait-il pas d'apporter, sur le plateau de la balance, les *Œuvres complètes* de Gide ? Que l'on ajoute encore à ces livres divers le poids de l'existence gidienne, alors, plus de doute : aussi capitaux, aussi capiteux l'un que l'autre...

Le livre de D. Moutote, rédigé dans la fièvre d'un été studieux, est porté par la passion. Peut-être, au goût de certains, sacrifie-t-il trop, dans son interprétation des *Faux-Monnayeurs*, à une application de la ferveur

gidienne. Nous ne sommes pas sûrs, quant à nous, d'adhérer à la conception du roman sans plan que s'efforce d'accréditer, pour finir, le critique, afin de rapprocher *Les Faux-Monnayeurs* du Nouveau roman. Car sur ce point encore, l'esprit historien est tenté d'objecter. Au début, sans doute, on improvise ; mais il en va de la composition comme de la question du roman pur. Le plan se trouve en cours de route. À mesure que la rédaction progresse, que le matériau prolifère et s'expose au risque de dissémination anarchique, la nécessité d'un resserrement se fait sentir, et l'on aboutit pour finir à une construction presque trop belle, classique par sa symétrie en trois parties, avec ses deux ailes parisiennes (dix-sept chapitres d'un côté, dix-sept de l'autre) et son élévation centrale plus étroite (sept chapitres — dix de moins), mais plus haute, car les plus hauts sujets, sur ces sommets helvètes, sont abordés.

On le voit, dans la floraison critique suscitée par le programme d'agrégation, Les *Réflexions sur Les Faux-Monnayeurs* de D. Moutote sont un livre stimulant par son interprétation originale et ses affirmations tranchées. N'est-ce pas la vertu même de l'esprit gidien, que le lecteur, à l'instar de celui des *Faux-Monnayeurs*, tire son profit et son plaisir autant de sa lecture que de l'exercice critique qu'elle appelle ? [4]

NOTES

1. Séduit par cette thèse de l'influence de Nietzsche, le critique la retrouve dans le début du chapitre VII de la Seconde partie, où il discerne "*une image empruntée au* Zarathoustra *de Nietzsche, ce que confirment les termes employés : le voyageur, la colline et le déclin*" (p.65). La référence exacte n'eût pas été de trop, car la métaphore du roman-voyage, si c'est d'elle que l'on parle, peut passer pour un "topos" de l'imagination créatrice, fort diffusé dès le roman ironique du XVIIIe siècle, chez Fielding, par exemple, dans l'« Adieu au lecteur » de *Tom Jones* (livre XVIII, chap. 1er, Pléiade p.1455-56) dont la lecture est attestée par le *Journal des Faux-Monnayeurs*, et dans *Jacques le Fataliste*.
2. Folio p.183.
3. David Keypour, *André Gide: Écriture et réversibilité dans "Les Faux-Monnayeurs"*. Montréal-Paris : Didier-Presses de l'Université de Montréal, 1980, 261 p.
4. La drôlatique édition des *Faux-Monnayeurs* dans la collection Folio, une des plus impures, est-elle en passe de dicter sa loi, même aux critiques ? Comment, en effet, ne pas déplorer qu'un éditeur, qui jouit ordinairement d'une réputation de sérieux sur la place, ait si mal servi son auteur ? qu'il ait fait preuve d'une si cruelle désinvolture orthographique, et laissé publier sans "sourcillier" — car c'est là un échantillon de son savoir-faire (p.57) — : "psychanaliste" (p.140, 154, 156), "J. Schlulberger" (p.91), Charles du Bod (p.151), "sthétique" pour esthétique (p.214), accent "faupourien" (p.169), "voila" sans accent (p.27), qu'il ait posé sur la même ligne (p.128) « quotidie » sans italiques naturellement, puis « quotide », qu'il ait sans vergogne transgressé la loi des genres, mis *la* au lieu de *le*, ou *le* au lieu de *la* ("la projet" p.46, "le prise en compte" p.192), oublié les deux points ouvrant une citation (p.52, p.85), omis d'indenter un début de paragraphe (p.60), et, dans son travail de Gribouille, laissé tomber ici une préposition (p.78), là un pronom (p.183), et ainsi de suite... Qu'en pensera la fine fleur de l'Université, à qui ce livre s'adresse ? Elle en rira peut-être — en pensant aux célèbres sottisiers des rapports de concours...

David WALKER, *André Gide.* Londres : Macmillan Education Ltd., 1990, coll. « Macmillan Modern Novelists », X-214 p. Broché : £ 8.99 ; relié : £ 30. [ISBN 0-333-42867-6 (rel.) et 0-333-42868-4 (br.).]

par Patrick POLLARD

Le paradoxe auquel est confronté le comédien est bien connu : pour reprendre les paroles de Gide, l'art vit de contrainte et meurt de liberté. Le problème qui se pose au romancier est le même : celui qui veut représenter le monde contingent dans sa complexité risque d'en fausser le portrait s'il renonce à toute structure cohérente. Le vrai est ici l'ennemi du vraisemblable. Le livre de Walker se construit autour de ce point capital de l'esthétique gidienne. Un peu d'imprévu... et si le monde avait été autre... et c'est le moment où Adam rompt la branche. Dès le *Narcisse,* dans un geste pour *savoir,* l'acte gratuit est né : il revient dans *Le Prométhée mal enchaîné, Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs.* Walker nous donne des analyses claires et instructives de ces ouvrages. Mais si l'acte est gratuit, l'œuvre d'art reste volontaire : Walker nous rappelle que Gide réagit contre une définition naturaliste de la littérature en même temps qu'il retient une idée tout autrement scientifique, celle de la sélection naturelle énoncée par Darwin où le jeu et l'imprévu font partie intégrante de la nature. C'est ainsi que structures, psychologies et moralités s'enchaînent pour faire les frais d'un débat au cœur même du monde romanesque gidien.

Walker divise son étude en deux parties : narrations à la première et à la troisième personne. En guise de préface il y ajoute une vingtaine de pages sur Gide narrateur, et, *in coda,* des remarques judicieuses sur Gide et le fait divers. Il s'ensuit que par une telle division de son propos il veut faire ressortir l'importance de la voix narrative. Sans ignorer les catégories gidiennes devenues classiques, il fait remarquer la date tardive (après la publication des *Caves*) où Gide définit les « récits », les « soties » et, notamment, le « roman », genre foisonnant de possibilités. Gide, « pionnier de la déconstruction », avait déjà fait nommer « roman » le *Prométhée,* et *Le Voyage d'Urien* se présentait à son premier public comme roman symboliste.

Parmi les narrations à la première personne, *L'Immoraliste* nous invite à participer au double jeu d'être « voyeur » et « collaborateur », nous dit Walker qui ajoute un commentaire intéressant du *récit.* Le nom de Nietzsche est pourtant absent de son analyse, et Walker n'aborde pas

de front la proposition selon laquelle la véritable maladie de Michel consiste à vouloir être *trop* ouvert à l'accueil (comme son analogue Saül, qui se perd, tenté plus franchement — plus « déplorablement » par ses démons homosexuels). Walker reconnaît ici l'importance des problèmes d'ordre moral en y ajoutant à notre plus grande inquiétude le doute qui se manifeste dans l'esprit du lecteur lorsqu'il confronte les palimpsestes et le discours « ventriloque » de l'ouvrage. Dans ce contexte Walker pose une question qui reviendra dans *La Porte étroite* : supposons que le narrateur (fictif) a déjà eu entre les mains tous les documents dès avant de composer son histoire, ce qui est justement le cas de Michel, jusqu'à quel point tend l'innocence de son récit ? Comme l'accusé devant le tribunal, nous dit astucieusement Walker, Michel cherche à se défendre. Mais l'encadrement n'est-il pas tout simplement un stratagème pour présenter d'autres jugements contraires à ceux que recèle l'histoire de Michel elle-même ? (On pense à *Adolphe* de Constant, modèle en quelque sorte du récit gidien, où il y a encadrement *et* disculpation.) Tout cela n'influe pas sur la véracité de Michel, comme l'ont prétendu quelques critiques récents, mais sur la fragmentation du récit. Walker y est très sensible. Le cas de Jérôme est légèrement différent : il me semble que la preuve qu'une double lecture ait été possible apparaît lors d'une *re*lecture au cours de laquelle le lecteur voit dans la première partie du texte l'influence d'une connaissance préalable du journal d'Alissa. Mais j'en doute. Quoi qu'il en soit, ces aperçus soulignent pour Walker la qualité angoissante (et, j'ajoute, « cruelle ») de la fin de *La Porte étroite*. Le récit nous fournit la critique d'un certain orgueil spirituel qu'encourage l'ascèse protestante. Ascèse et hypocrisie : Walker analyse avec délicatesse *La Symphonie pastorale*, sans toutefois en expliquer le symbolisme (et si le cadre en est « chronologiquement précis », comment résoudre le problème que dans les années 1890 il n'y a pas d'année bissextile où figure « dimanche le 10 février » ?).

Quant aux narrations à la troisième personne, on lira avec beaucoup d'intérêt l'analyse du *Prométhée mal enchaîné* : ici la fiction est envisagée comme gratuite, provoquant, comme dans un jeu de miroirs entre texte et réalité, une relation paradigmatique. L'histoire de Tityre, en abyme, reflète la structure (et, j'ajoute, la logique) du texte principal. L'argument de Walker, déjà très riche, aurait dû incorporer une discussion de Schopenhauer et de Nietzsche (le vouloir-vivre qui soutient les hommes forts) ainsi qu'une analyse de l'humour de ce texte délicieusement saugrenu. Aussi y a-t-il des parallèles à établir entre le *Prométhée* et *Paludes* qui éclaircissent les deux ouvrages (la maladie ;

le cauchemar de Damoclès / celui de Tityre ; la croissance et la décroissance mutuelle...).

Les Caves du Vatican diffère de la sotie mythologique surtout par son engagement avec le monde positiviste, et Walker insiste avec raison sur le contexte scientifique de l'ouvrage. Il démontre la façon dont le contingent détermine les actions des personnages (ceci est moins paradoxal qu'il ne paraît) pour séduire enfin le romancier Julius, avatar ironique, comme on le sait, de son créateur. Roman d'aventure et/ou roman parodique ? — *Les Caves* inquiète les critiques en quête d'une formule simple...

À la lecture des *Faux-Monnayeurs* et des œuvres antérieures on reconnaît la permanence de certaines idées. C'est ainsi que Walker analyse la sincérité et l'être double. L'instabilité du régime moral et de la vie psychologique des personnages trouve sa réplique dans l'esthétique même du roman. Mais ce n'est pas tout : puisque Gide rejette la notion que la réalité (vécue) puisse se présenter sous une forme continue, les alternances et les intermittences deviendront de façon plus urgente les assises de sa fiction. Éclairages et points de vue s'enchevêtrent. La contingence mène le jeu, et, dans un sens, tout le monde collabore à la mort du jeune Boris. Le lecteur pourra ici suivre à rebours l'enchaînement des causes qui ne sont qu'accidentelles lors du déroulement de l'action : il faudra donc comprendre que les conséquences, et non les causes, fussent possibles, voire nécessaires... De là naît l'importance de l'analyse que nous offre Walker du discours d'Armand sur le « point limite » et sur la notion du « trop tard » — « trop tard » car les jeux ont été faits. Malgré cela, Walker passe sous silence de nombreuses questions d'ordre moral et social que pose ce roman : l'éducation, la croyance religieuse, le mariage et la sexualité... Il met pourtant en lumière deux stratégies narratives conflictuelles, celle qui résulte des éléments téléologiques du récit et celle qui fait mouvoir les personnages. Pour résoudre ce problème esthétique, Gide a recours à la coïncidence : le hasard joue ici un nouveau rôle. Et si le roman nous propose de multiples lectures, il y en a deux, nous avertit Walker, qui s'imposent mais qui sont contradictoires — l'une prime le roman inconséquent et ouvert, l'autre prendra comme son point de départ le roman solipsiste où se reflète l'image narrative et structurale. La réalité, reprend Walker en conclusion, se montre là où la signification disparaît. (Il me semble pourtant toujours nécessaire de prendre en considération l'esprit symboliste dont Gide reste l'héritier jusque dans *Thésée,* texte que Walker passe totalement sous silence.)

Walker termine son étude par quelques pages consacrées au goût dont témoigne Gide pour le fait divers. On connaît l'importance

qu'attachait Gide à l'être qui se trouve hors la loi. Cette « différence » — pour rappeler la phrase de *Paludes* — s'allie ici à la capacité du fait divers de déranger notre paresse intellectuelle. À la suite de Barthes, Walker retient la proposition que le fait divers exige une explication, mais qu'elle ne nous sera jamais livrée. Rien ne saurait donc être plus « ouvert », et nous en trouvons les traces au niveau le plus profond de la stratégie narrative gidienne. Le récit de *La Séquestrée de Poitiers* ne se révèle-t-il pas être un véritable roman gidien, nous suggère Walker, tant par son contenu que par sa présentation textuelle ?

CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE-ANDRÉ RUYTERS : LA LITTÉRATURE EN JEU

(Presses Universitaires de Lyon, 1990, t.1 : 1895-1906, 384 p., 4 ill., 165 F ; t.2 : 1907-1950, 414 p., 4 ill., 165 F. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN et Victor MARTIN-SCHMETS, introduction de Pierre MASSON)

par Pascal DETHURENS

Fermer le livre d'une amitié demi-séculaire aussi vraie et passionnée que celle de Gide et de Ruyters est chose troublante. Comment comprendre le sens et la portée de ces deux volumes où se silhouette une double ferveur tant sentimentale que littéraire, où le siècle et les hommes se côtoient pour s'oublier peu à peu et où les besoins se font de plus en plus distants sans être partagé entre l'émerveillement et le doute ? La littérature et les œuvres sont au cœur de cette correspondance : ce sont elles qui ont créé l'amitié de Gide et de Ruyters, mais elles aussi qui en ont provoqué sinon la rupture, du moins son affadissement. Désirs, admirations, textes : servent-ils à la rencontre, favorisent-ils le partage, ou font-ils obstacle à la compréhension d'autrui ? Entre Gide et Ruyters, l'œuvre est échange et discorde ; la lettre invente une proximité heureuse mais, nécessitée par la distance, elle est aussi créatrice de distance.

*

C'est tout de suite une rapide intimité qui se fait jour et prend plaisir à se dire : *"Je te connais assez pour savoir ce que ta moindre parole sous-entend."*, écrit Ruyters à Gide (lettre du 27 X 1897). Aveu de complicité et d'entente idylliques auquel font écho bon nombre de lettres enchantées de cet accord : *"Il me semble enfin que nous pourrions parler [...]. Nous sommes solidaires."* (lettre du 25 X 1901), *"Notre amitié est intime, profonde et habituelle."* (lettre du 26 I 1902). Au commencement, donc, est la reconnaissance d'une écoute réciproque qui est ressentie autant que proclamée.

La ferveur épistolaire naît rapidement : il faut à peine quelques messages à Ruyters pour déclarer à Gide, à la fin d'une lettre du 20 XII 1896 : *"Je vous aime."* ; il n'en faut pas davantage à Gide pour tutoyer son cadet (dès sa lettre du 28 XII 1896). Dès lors le tutoiement

épistolaire, qui ne va pas de soi habituellement chez Gide, notamment dans sa correspondance houleuse avec Claudel et dans celle avec Valéry (c'est au bout de 50 lettres seulement que les deux amis vont se tutoyer), sera de rigueur. Il est toutefois légitime de s'interroger sur la nature de ce tutoiement précoce car tout se passe comme si ce "*tu*", c'était celui, proche et lointain à la fois, qui résonne tout au long des *Nourritures terrestres*. Au début tout au moins de la correspondance, Ruyters est un second Nathanaël que Gide se croit en droit d'éduquer. C'est ainsi que certaines lettres témoignent de ce souci pédagogique : "*Il faut détester le confort ; il est certaine sérénité qui n'est [...] que du confort psychique.*" (lettre du 12 VIII 1898) ; "*Subjugué par le lyrisme [de Lautréamont], je t'écris encore bouleversé par la découverte que je viens de faire cet après-midi, des chapitres I, II et III du Sixième Chant de* Maldoror *[...]. Je commence à croire que je suis encore le seul à connaître ces prodigieuses pages, car il me semble que, sinon, on nous en aurait parlé. C'est pour nous qu'elles ont été écrites. Oh ! alors attends que je te lise l'histoire de Mervyn !*" (lettre du 23 XI 1905).

L'élève, fasciné par son maître, ne cesse de lui faire savoir l'admiration qu'il lui voue : "*S'il fallait considérer quelqu'un comme avant-garde, c'est bien plutôt toi qui en devrais assumer le rôle.*" (lettre du 5 III 1897). Gide tutoie Ruyters parce qu'il est son ami ; Ruyters tutoie Gide parce qu'il est son modèle : "*À force de te lire par-ci par-là, il m'est venu pour toi une* admiration." (lettre du 29 I 1897). L'intérêt que manifeste l'auteur déjà connu de *Paludes*, des *Cahiers d'André Walter et_ du Voyage d'Urien* au futur auteur méconnu du *Mauvais-Riche* se confond au bonheur du maître découvrant les progrès intellectuels de son disciple : "*Je t'aime, toi, parce que devant la vie je sens que tu as le même frémissement que moi-même ; tu as compris combien de choses étaient possibles et tu n'as pas mis des idées entre le possible et le permis. Je songe à toi avec vertige.*" (lettre du 25 VII 1898. Gide est Narcisse quand Ruyters est Orphée.

Rien d'étonnant, dès lors, à trouver sous la plume de Ruyters l'abrégé de la philosophie qu'il vénère en commun avec Gide, puisque ce dernier en est en même temps l'inventeur et le propagateur : "*Ah ! rajeunissons, André, la jeunesse c'est de s'inadapter. Gide, un homme perplexe, me dis-tu, quel heureux, il n'est pas engagé, il n'a pas fait son choix, il est le maître de son heure. Reste-le, j'en sens d'avance tout le bienfait et le plaisir. Un être malheureux n'est jamais perplexe. [...] L'important, c'est de demeurer attentif. Soyons curieux.*" (lettre du 11 VI 1903). Jamais sans doute Gide n'aura rencontré pareil écho de lui-même que dans les lettres de Ruyters. Que cet écho, néanmoins, ne fasse pas problème : Ruyters est conscient de sa dette envers son initiateur et sait lui rappeler son droit d'aînesse : "*J'ai toujours voulu voir en toi une*

sorte d'« état plus avancé » de l'espèce de progrès moral, non, de perfection morale que je veux réaliser en moi." (lettre du 22 IX 1901).

Mais surtout, c'est en situation de lecteur des œuvres de Gide que Ruyters révèle son tribut ainsi que son admiration "*Je l'ai relu, ton livre* [L'Immoraliste] *; il est parfait.*" (lettre du 12 IX 1902) ; "Saül *est admirable.*" (lettre du 9 X 1903). En même temps qu'il exprime sa vénération pour Gide, Ruyters se montre excellent lecteur de ses récits : le critique rejoint le maître à penser : le comprenant, il l'égale. Il n'est que de lire ses commentaires sur *Le Retour de l'enfant prodigue* pour s'en persuader : "*Le problème surtout m'est apparu religieux, car [...] chez toi, n'est-ce pas la clef de ton développement et de ton "allure", perpétuelle puberté de la pensée ! Il y a toujours un cocon à percer, une maison dont il faut sortir. [...] C'est toujours à recommencer. L'extraordinaire, ce n'est pas de croire, mais de sentir comme si on continuait à être tenu.*" (lettre du 27 VI 1907). De même, Ruyters a tout compris des *Nourritures :* "*[Avec]* Les Nourritures terrestres *[...] toutes les clés, toutes les permissions, tu les mettais dans ma main. Les* Nourritures, *c'était le livre du Désir.*" (lettre du 19 I 1936). On est dès lors en droit d'affirmer que c'est une véritable communauté littéraire et morale (et non politique, cf. les lettres des années 1936-1945) que s'est efforcée de constituer la correspondance. L'amitié épistolaire de Gide et de Ruyters est faite d'accords et de similitudes — on pourrait presque dire qu'elle se livre sans inquiétude.

Quelle est-elle, en effet, cette communauté de goûts et de préférences, sinon fondée sur la littérature et l'esthétique? Les romans de Conrad, qui seront plus tard, dans les années 1920 et 1930 la pomme de discorde entre Gide et Ruyters, renouvellent ce pacte d'alliance littéraire après plus de vingt ans d'échange. À l'occasion de la traduction de *Typhon* par Gide, Ruyters lui écrit : "*J'ai rencontré des yeux avec un vif plaisir mon nom à la dédicace. J'aime énormément cette façon que tu as eue de me lier à Conrad, de nous confondre ainsi dans une espèce d'association morale, et que les amitiés se rejoignent dans une commune admiration.*" (lettre du 4 VIII 1918) — et ceci parce que "*Je puis bien dire qu'entre les vivants vous [Gide et Conrad] êtes les deux pôles et les deux extrémités de mon admiration. Tu es toute la littérature, il est toute l'aventure.*" (lettre du 27 VIII 1918). Même entente et même enthousiasme des deux épistoliers pour Stendhal, Stevenson, Rimbaud, Dostoïevski, Hafiz et... les récits de voyage ! Car si Ruyters ne dit trop rien de *Retour de l'URSS*, de *Voyage au Congo* ni de *Retour du Tchad* (de 1928 à 1936 les lettres se font rares), en revanche une même passion du voyage les unit dans la même ferveur, des premiers voyages de Gide en Algérie aux voyages de Ruyters en Éthiopie, à Singapour, à Londres, partout en Chine, en Malaisie, à

Hongkong, Bangkok, Java et Shanghaï ! À Ruyters qui séjourne à Addis-Abeba, Gide écrit sans détours et avec envie : "*Je n'ai pas besoin de penser à toi pour trouver cette vie de Paris odieuse. L'acide carbonique de la respiration d'autrui m'asphyxie. Mais je me connais : en voyage, je ne fous plus rien.*" (lettre du 6 I 1911). Gide a-t-il affaire à un second Claudel, moins intransigeant mais tout aussi possédé de l'esprit du voyage ? En tout état de cause, Ruyters fait miroiter aux yeux de Gide tous les voyages et leur prodigieux scintillement, qui ne manquent pas leur effet sur l'auteur de *Si le grain ne meurt* : "*Je commence à rassembler une assez remarquable collection de bouquins sur l'Abyssinie et le centre africain. Je les lis et me voilà intoxiqué à nouveau, hanté et presque distrait du spectacle des désastres européens.*" (lettre du 16 II 1917) ; "*Au fur et à mesure que se prolonge cette guerre, je me détache de la civilisation et aspire à l'Abyssinie. Les seuls livres qui m'entourent ici sont des livres de "sauvagerie" ; eux seuls me redressent et me regonflent.*" (lettre du 3 V 1917) ; "*J'étais complètement écœuré de tout ce qui est littérateur, j'ai bien peur d'être désormais dégoûté de la littérature. Je ne suis plus à la page, et j'aime mieux Bornéo, fichtre, ou mon folklore malais.*" (lettre du 14 VII 1917).

Il semble donc que, malgré vents et marées, Gide et Ruyters se soient longtemps gardé leur amitié, comme en témoignent les multiples récits sur Ruyters qu'a faits Gide dans son *Journal* (on n'en dénombre pas moins de 18 pour la période 1904-1939). Ainsi, même "*si je cherche pour quelles raisons j'ai cessé d'occuper, moins dans ton affection que dans ta vie, la place où j'étais situé autrefois [...], je me suis vidé du plus clair de l'intérêt que j'excitais en toi*", "*l'admirable de nos relations, c'est que jamais il n'y a eu en elles quoi que ce soit d'insincère ou d'apprêté.*" (lettre du 20 VII 1924). Et les pires menaces de rupture sont ainsi écartées, comme si les risques de séparation prenaient valeur de témoignage d'affection : "*Tu calomnies mon amitié, ou mon caractère. Ce n'est point une vaine phrase de te dire que je t'estime d'autant plus pour la netteté de ta franchise.*" (lettre de Gide à Ruyters du 26 XI 1918) ; "*Oui, cher André, peut-être calomniais-je ton caractère. Mais à coup sûr je ne doutais de ton amitié.*" (lettre de Ruyters à Gide du 4 XII 1918).

Au plus profond d'elle-même, cette correspondance met en jeu la littérature, en chante les prestiges tout en en mesurant les limites. Qu'en est-il ? D'emblée Gide et Ruyters placent cet échange sous le signe de la littérature : c'est pour répondre à l'envoi que lui a fait Ruyters de son recueil poétique *Nocturnes* que Gide lui écrit la première lettre (11 XI 1895). Ces presque 600 lettres balaient cinquante ans de littérature contemporaine française (de Mallarmé, dont la mort a "*délabré*" Ruyters — lettre du 13 IX 1898 — à Aragon et Malraux, dont Gide fait la

connaissance — lettre du 18 V 1934) et étrangère (de d'Annunzio, de qui Ruyters s'écrie : "*Voilà un écrivain !*" — lettre du 28 VII 1898 — à Faulkner : "Sartoris *est une grande chose*" — lettre du 16 IV 1933). Bref, c'est toute l'histoire littéraire de 1895 à 1950 qui défile, vaste spectre de figures et d'œuvres, à travers cette longue correspondance.

Si l'on en croit Gide, "*les questions de production littéraire, de création, dominent toutes les autres.*" (lettre du 20 IX 1899). Sans doute ! Qu'il suffise d'observer que dans ces lettres la littérature est partout, et qu'elle va de l'épanchement le plus lyrique aux ragots les plus drôles. Ainsi ce post-scriptum d'une lettre de Ruyters (5 XI 1905) qui aurait fait les délices de Mme de Sévigné : "*Rouart m'écrit que Jammes est tombé dans la pire dévotion.* Juvat fata rerum !!" ; ou encore ceci, irrésistible, et toujours signé Ruyters (lettre du 3 IX 1905) : Émile Franqui, son "*administrateur*" est "*une espèce de forban*" et Claudel une "*fripouille*" — sans commentaire. Plus sérieusement, l'essentiel est là : Gide livre à la connaissance du lecteur sa méthode de travail, précieux renseignement qu'il se serait gardé de confier à ses autres correspondants peut-être plus exigeants ou plus contraignants, et qui fait en tout cas défaut dans ses lettres à Claudel, Valéry, Mauriac ou Martin du Gard. Pour commencer, et sans fausse modestie, Gide n'hésite pas à afficher sa satisfaction ni à souligner son mécontentement critique, en relevant bonheurs et défauts de ses récits. Il écrit par exemple de *La Porte étroite* : "*Je suis très content du journal d'Alissa et de presque toutes ses lettres ; assez content d'un ou deux dialogues où s'affirme le caractère d'Alissa ; mais, pour le style du récit, je tiens que c'est du pignochage, très digne assurément du morne caractère du héros. Et certes tout se tient.*" (lettre du 20 IV 1909). Gide se livre tout entier dans ses lettres, à supposer qu'il se soit jamais entièrement exposé lui-même à la lumière. Où trouver ailleurs pareille et aussi saisissante définition de la "*disponibilité*" : "*Mon Panthéon n'est qu'une tente sur des sables mouvants.*" (lettre du 11 I 1907) ? Où lit-on ailleurs chez Gide de prédiction aussi juste de ce que sera la littérature du début du XX^e^ siècle : "*Il nous faut précipiter la littérature dans un abîme de sensualisme d'où elle ne puisse sortir que complètement régénérée.*" (lettre du 10 IX 1896) ? Où découvrir ailleurs aussi clairement, enfin, pareil credo existentiel : « *Des générations de protestants convaincus se sont appliqués à me transmettre un amour de la vérité contre lequel je ne puis que mal me défendre ; je n'ai pas d'armes pour cela. Il n'y a pas de mysticisme dans mon cas ; il y a beau temps que le scepticisme a démonté en moi toutes croyances dogmatiques ; je ne parle pas métaphysique, je parle psychologie.*" (lettre du 4 III 1905). Tout un pan de la pensée et de la création gidiennes se voit exposé en plein jour. Commentant la méthode de travail qu'il a utilisée pour les *Nourritures,*

Gide écrit : "*Je ne peux point faire de l'écriture une besogne extérieure et limitée ; pour écrire Ménalque j'ai dû le devenir corps et nerfs, cœur et âme, tout entier.*" (lettre du 18 V 1897).

Aussi l'épanchement épistolaire apparaît-il comme une invitation à l'écriture. Se confiant, Gide attend de son correspondant confiance et confidence — ce que Ruyters a tôt fait de comprendre, d'abord timidement ("*Excusez-moi : lorsque je vous parle, il me semble toujours que je suis seul.*" — lettre du 25 IX 1896), puis en passant de plus en plus aux aveux ("*Je sens que vous allez me donner la clef d'une région de mon être où je ne suis jamais entré mais dont je sais en moi la latente présence.*" — lettre du 17 X 1896), enfin, toute pudeur abolie ("*Ah ! Excuse-moi. Je suis ridicule de naïveté ou de vanité ou d'orgueil. Mais n'es-tu pas orgueilleux aussi et suprêmement ?*" — lettre du 27 III 1897). Sans sournoiserie aucune et avec bienveillance, Gide arrive à ses fins : révéler qui le questionne pour se révéler à soi-même. Nul espace littéraire mieux que la lettre n'aurait permis tel dévoilement de soi et de l'autre.

Voilà sans doute pourquoi Ruyters s'est toujours senti en sécurité s'adressant à Gide (il est vrai qu'il n'avait pas à craindre, comme Gide, les foudres d'un Claudel à la réception des *Caves du Vatican* !). Très tôt, et non sans quelque prétérition certes, Gide fixe la règle du jeu de ses jugements sur l'œuvre de Ruyters : "*Je ne me reconnais aucun droit de faire le maître avec toi — d'ailleurs, faire le maître ici c'est faire le pion.*" (lettre du 22 IV 1897). Prétérition, détour critique ou non, Ruyters s'accommode volontiers de la confiance du moins dont Gide fait preuve à son égard. L'opinion de son correspondant lui importe absolument pour continuer d'écrire, voire, pour trouver un sens à l'écriture, comme en témoignent maintes lettres mi implorantes mi expectatives : "*Ce que je désire au-dessus de toute chose, c'est te lire mon livre* [Les Jardins d'Armide]. *Je puis t'avouer que tu es le seul avis que je désire connaître. [...] D'une œuvre dont je ne saurais obtenir ton approbation, je doute pouvoir jamais être content.*" (lettre du 6 XII 1897) ; "*À toi seul, je puis me confier : à de certaines minutes trop brûlantes, c'est à ta seule image que je demande des forces pour continuer.*" (lettre du 20 VIII 1898).

Pour ne point fausser la position des deux épistoliers l'un par rapport à l'autre, force est de reconnaître (peut-être contre toute attente) non pas le déséquilibre mais bien la réciprocité des tâches et des exigences en matière de création littéraire. Ruyters éprouve le besoin de sentir la présence — la lecture — de Gide auprès de lui pour écrire : "*À toi je n'ai rien à cacher. [...] Je sais qu'à toi seul, osant tout dire, je ne ferai pas horreur. [...] Il n'y a plus que toi [...]. Tu es le seul point de contact que je conserve avec le monde.*" (lettre du 6 V 1899) ; "*Toi seul*

sais ce que je suis capable de donner." (lettre du 10 VIII 1899). Mais ce qu'il y a d'imprévu et de beau, c'est le désir chez Gide de faire de Ruyters son lecteur privilégié et en quelque sorte son support. Ainsi, et sans feinte cette fois, s'exprime Gide à son jeune correspondant : "*Tu es un de mes lecteurs préférés et vers toi je me penche comme le Narcisse de Wilde vers la rivière et je te demande anxieux : Suis-je beau ?*" (lettre du 30 V 1897). À l'époque de *Prométhée mal enchaîné*, Gide va jusqu'à compter Ruyters au nombre des *happy few* : "*Je sens que tu es un des très rares avec qui je pourrais parler.*" (lettre du 9 VII 1899). Et, à la parution du *Roi Candaule*, Gide fait de Ruyters son élu : "*Je souhaiterais que tu fasses un jour une petite étude sur moi, parce que nul n'est plus capable que toi de la faire.*" (lettre du 10 VIII 1899).

On comprend mieux, dès lors, la place et l'importance de l'auteur de *La Symphonie pastorale* dans la formation esthétique et morale de Ruyters. Lorsque ce dernier désespère de la littérature, la mettant radicalement en jeu, la figure de Gide lui apparaît comme un secours et une exception : "*Il n'y a de neuf en moi qu'un mépris sans borne pour mes contemporains littéraires. [...] Il n'y a plus d'écrivains, il n'y a plus que des littérateurs.*" (lettre du 21 VII 1898) ; "*sauf toi, je pensais bien qu'ils étaient tous morts, ceux qui m'intéressent.*" (lettre du 12 VII 1904). Mais inversement, lorsque le monde attriste Gide en étouffant sa pensée et sa liberté ("*Je sais ce qui m'embête en Italie : c'est le Passé.*" — lettre du 18 IV 1898), Ruyters reprend mot pour mot les propos de son correspondant sans l'aider ni lui proposer de solution de rechange ("*Une chose me cause à Rome un ennui insupportable, c'est la sensation historique.*" — lettre du 24 I 1899). Serait-ce que Gide ait eu besoin d'un sosie obéissant et attentif pour pouvoir déployer pleinement son enseignement ? Au risque de rendre inégales et imparfaites les responsabilités épistolaires, tout porte à croire que tel ait été le cas... Par où s'esquisse encore de façon trouble la pensée gidienne, sa demande impérieuse, libre et souveraine, mais aussi peut-être sa limite et sa retenue.

Gide rectifie sans ciller les erreurs de Ruyters, par exemple quand celui-ci lui demande : "*Qu'est-ce que c'est que* La Jeune Parque *dont tu parles ? J'espère que ce n'est pas encore un Suarès.*" (lettre du 8 II 1918) en lui répondant : "*Je demande à Valéry s'il lui reste encore un exemplaire pour toi de sa* Jeune Parque." (lettre du 15 II 1918). Plus éloquente est l'assimilation par Ruyters de la vision gidienne du monde : faisant voile vers Djibouti, Ruyters s'exclame en des termes qui laissent un peu rêveur : "*Nathanaël, je te parlerai d'abord de la chaleur. [...] Au milieu de ce rayonnement je jubile et m'exalte. [...] Tout dans ce paysage a la délicatesse de la poussière, mais quelle immobilité, et que j'y voudrais voir ton lyrisme s'exalter et se répandre ! Tout y est fait à ta*

mesure..." (lettre du 4 X 1910). Comme on est loin des effusions et de la justesse des premières lettres ! Ruyters donne une excellente définition de cette correspondance : "*Tu es dans la ferveur, moi je suis dans le pathétique.*" (lettre du 24 XI 1897) ; "*Une lettre, ça va toujours trop loin ou bien tâtonne ; toi, du moins, tu sais diriger la causerie.*" (lettre du 31 VII 1905). De son côté, Gide aussi définit cette même correspondance, mais combien différemment ! "*Notre correspondance est une des choses les plus curieuses de ce monde.*" (lettre du 24 IX 1901) ; "*Nous pourrions parler sérieusement.*" (lettre du 25 X 1901).

À propos d'un incident banal et somme toute assez insignifiant après trente ans d'échange (Ruyters s'élevant contre les traductions par Gide de Conrad, de Shakespeare et de Pouchkine, arguant que Gide ne connaît pas le russe et ne maîtrise pas l'anglais), tout le charme est rompu. Celui qui recherchait la ferveur et le réconfort passe à l'accusation ; l'autre, en quête d'une écoute dévouée, répond par une fin de non-recevoir. Sur presque 600 lettres, seule une vingtaine est envoyée de 1920 à 1950... Reste à interroger ce triste silence. Pour quelle raison Ruyters peut-il écrire à Gide la lettre suivante : "*Oui, je nous sens l'un et l'autre nous « estranger » mutuellement, et nos raisons d'être se faire peu à peu différentes. Le terrain de notre amitié devient de jour en jour plus étroit et plus maigre.*" (lettre du 17 VII 1921) ? Il serait aisé de voir dans cet espacement et ce refroidissement progressifs des lettres un mouvement de distanciation morale ou de rébellion. Il n'en est rien ou du moins ce n'est pas si simple. Ruyters fournit l'explication de cet éloignement capital (capital pour mieux connaître, peut-être, l'évolution de Gide) : "*Si je cherche pour quelles raisons j'ai cessé d'occuper, moins dans ton affection que dans ta vie, la place ou j'étais situé autrefois, je reconnais que, du jour où la littérature a cessé à mes yeux d'être une raison d'être by itself, je me suis vidé du plus clair de l'intérêt que j'excitais en toi. [...] Du jour où la notoriété, une tardive reconnaissance te sont venues chercher, tu es devenu homme de lettres, soucieux de ton public, ne songeant plus qu'à l'accroître et à le varier, et le cherchant à la fois dans tout ce qu'il y a de plus jeune et de plus extrême, et dans tout ce qu'il y a de salon et de mondain. Tu t'es fait le courtisan de la postérité [...]*" (lettre du 20 VII 1924). La littérature a uni, à présent elle désunit les correspondants. Gide croit encore à la littérature. Ruyters en a fait le tour au moment ou il entreprend celui du monde. Et ce dernier d'exprimer sa violence dans une de ses ultimes lettres : "*Tel a été notre divorce que je n'ai lu ni* Si le grain ne meurt *ni* Les Faux-Monnayeurs." (lettre du 16 IV 1933). La lecture passionnée et fervente a cédé la place au silence, ce que Gide a immédiatement senti : "*La question, aujourd'hui comme il y a cinq ans, est bien simple : si je suis devenu pour toi un objet d'aversion et de mépris, ainsi que ta lettre*

me le donnait à entendre, tu ne peux souhaiter me revoir." (lettre du 22 I 1930).

*

Dureté de la *discipline* gidienne. Le bonheur qu'elle promet et qui a fait l'attirance que l'on a eue pour elle menace sur le tard de s'évanouir. Comment ne pas être sensible, voire, comment résister à sa passionnante inquiétude ? S'affranchir du marais de *Paludes*, agir à l'instar de Prométhée, se tendre tout entier à la lecture des *Nourritures*, accepter la sérénité sévère de *La Porte étroite*, voilà qui est tentant. Mais faire sienne la liberté d'*Isabelle*, tout garder de *Corydon*, de la *Symphonie*, des *Caves* ? C'était peut-être trop demander d'un seul coup. Combien s'en sont éloignés ! Dès avant *Thésée* et à l'image de son labyrinthe intérieur, Gide risquait de ne plus se faire *entendre*. À moins que sa correspondance avec Ruyters ne soit un avertissement et comme un appel ultime à la re-lecture, moins soumise, plus souriante, de l'œuvre.

*

Rédigée pour cette édition, la préface substantielle de Pierre MASSON, consciente de la difficulté de retracer la vie chaotique et peu connue d'André Ruyters, est particulièrement utile pour comprendre l'intérêt que portait Gide à l'auteur du *Mauvais-Riche*, « romancier sans succès et sans avenir » et pourtant passionné toute sa vie ou presque de littérature, co-fondateur et gérant de *La NRF* jusqu'en 1914.

Aux minutieux travaux de recherche de Claude MARTIN, éditeur déjà de plusieurs correspondances gidiennes, et de Victor MARTIN-SCHMETS, ordonnateur des *Œuvres complètes* de Ruyters au Centre d'Études gidiennes de Lyon, sont dues plus de deux cents pages de notes pour cette seule *Correspondance Gide-Ruyters*, précisant lettre par lettre quels furent les envois de livres entre les deux épistoliers, leurs connaissances, leurs proches et leurs lectures respectives, souvent les mêmes, ainsi qu'une précieuse et inédite bibliographie détaillée des livres, essais, poèmes et articles d'André Ruyters. Deux appendices, brefs mais intéressants dans leurs choix, permettent de connaître la vision de Jean Schlumberger sur Ruyters et celle, enfin, de Ruyters sur l'œuvre qui fut longtemps sa raison d'être, *Les Nourritures terrestres*.

JEAN MEYER : *PLACE AU THÉÂTRE*
(Paris : Éd. de Fallois, 1991, 273 p., 120 F)

par Jean CLAUDE

« Place au théâtre », dit le régisseur avant la représentation théâtrale, enjoignant chacun, du comédien au machiniste, de regagner son poste. « Place au théâtre », nous dit en écho Jean Meyer qui nous convie à un *vagabondage* — c'est le terme qu'il emploie lui-même — à travers les souvenirs qu'il a gardés d'une expérience de plus de quarante années au service du théâtre comme acteur ou comme metteur en scène. Mené d'un rythme alerte, un rythme dramatique pourrait-on dire, le récit fait alterner fort agréablement les anecdotes vécues, ou observées d'un œil amusé, et les réflexions sur l'art dramatique qui paraissent glisser de l'enthousiasme vers un scepticisme tantôt souriant, tantôt quelque peu amer ou désabusé. Par petites touches, Jean Meyer brosse toute une série de portraits, tantôt bienveillants, souvent vifs et incisifs, parfois caustiques, de ceux qu'il a côtoyés dans son métier : ses maîtres Georges Le Roy et Louis Jouvet, de nombreux comédiens dont Marie Bell, intelligente et ambitieuse, généreuse mais autoritaire, les écrivains qu'il a servis, par exemple Jules Romains, Marcel Achard, Sartre ou Montherlant.

Rien d'étonnant à ce que Jean Meyer s'attarde plus longuement sur les tribulations de la Comédie-Française, sur ses grandeurs et ses servitudes. Il lui a consacré une grande partie de sa carrière, puisqu'il y est entré en 1937 après le Conservatoire, pour ne la quitter qu'en 1959 ; il y a joué deux cents rôles et assuré bon nombre de mises en scène parmi les deux cents qu'il lui a été donné de réaliser. De fait, c'est toute la vie de l'Illustre Maison, cette Maison réputée « *ingouvernable* », qui est évoquée : les amitiés et les rivalités entre sociétaires ; la succession, à une cadence parfois rapide, des administrateurs, des plus illustres comme Édouard Bourdet, André Obey ou Pierre Dux aux plus obscurs, des plus capables, Copeau par exemple, bien qu'il n'y ait fait qu'un bref passage, à ceux qui n'entendaient rien au théâtre ; les rapports le plus souvent ombrageux ou conflictuels avec les autorités de tutelle (ah ! la politique quand elle se mêle du culturel ! Ah ! l'apparition du Ministère des Affaires culturelles : « *Affaires et culture ! les mots ne parurent pas d'abord bien accordés.* »).

On sent constamment l'attention que Jean Meyer a portée à ceux qu'il a rencontrés ; ces rencontres, il les a parfois lui-même provoquées, et avec bonheur. Sa curiosité passionnée de bibliophile ne l'a pas conduit uniquement vers les auteurs du passé dont il s'est plu à acquérir les éditions rares, de Molière notamment, sa plus grande, sa plus constante admiration, mais tout autant vers les auteurs dramatiques contemporains. C'est ainsi qu'un jour de 1949 il a découvert dans le *Théâtre complet* de Gide la version théâtrale des *Caves du Vatican*, version établie à partir de celle que Gide avait mise au point en 1933 avec les Bellettriens de Lausanne.

On sait que ces représentations des *Caves du Vatican* à la Comédie-Française ont été pour Gide une ultime aventure qui l'a beaucoup amusé, passionné même : « *rien de plus inattendu que cette aventure* », note-t-il dans *Ainsi soit-il*, « *une des curiosités qui me rattachent encore à la vie* ». Cette aventure, il la devait à Jean Meyer qui a apporté à la réalisation de ce spectacle sa compétence et son dévouement. Après l'avoir imposé à l'administrateur Pierre-Aimé Touchard et fait accepter par le comité de lecture, il a conseillé Gide dans les retouches à apporter au texte, il a assuré la mise en scène et joué lui-même avec brio le rôle de Protos. Jean Meyer a gardé de cette collaboration un souvenir attendri et il nous en donne un intéressant témoignage (que les gidiens toujours avides de nouvelles informations sur « leur » auteur trouveront trop bref, mais qui ne pouvait être davantage développé, compte tenu de l'économie de l'ensemble de l'ouvrage), évoquant sa première rencontre avec Gide à Juan-les-Pins, le séjour de travail auprès de l'écrivain à Taormina, l'assiduité aux répétitions de l'auteur, auprès duquel les comédiens devinrent « *des élèves studieux et déférents* ». Jean Meyer nous apporte confirmation que Gide, malgré l'âge, malgré la fatigue, a pu montrer des ressources insoupçonnées d'énergie et de jeunesse et se comporter en véritable auteur dramatique : « *Aucun des auteurs que j'ai eu l'honneur de servir ne fut plus grand, plus naturel, plus courtois, plus dénué d'arrière-pensées, plus dédaigneux de sous-entendus, plus indifférent au climat toujours changeant de la Maison, plus près des comédiens qu'André Gide.* »

Cette appréciation rejoint les confidences qu'il avait faites à notre Secrétaire général Henri Heinemann : « *Combien Gide se montrait parfaitement naturel en toutes circonstances [...], possédant cette grâce rare de savoir reconnaître ses erreurs quand erreurs il y avait* », et que « si Gide n'était pas par vocation un homme de théâtre, il eût pu le devenir ».

« *Les universitaires, la chose est connue, n'entendent rien à l'art dramatique* », note Jean Meyer en marge d'un souvenir. Qu'il soit

permis à l'un d'eux de dire qu'il a apprécié la ferveur, la passion, dont est nourri son ouvrage, que, par delà les anecdotes, celui-ci invite à la réflexion, parfois à la contradiction, sur l'essence même de l'art dramatique.

DU *JARDIN DES SUPPLICES* ET DES *CAVES DU VATICAN*

par Alain GOULET

On peut s'étonner que Jean-François Nivet, dans son article sur « Gide et Mirbeau », n'ait mentionné Le Jardin des supplices que de façon distraite, en évoquant l'écrivain par la périphrase : « l'auteur du Jardin des supplices 1 ». En fait ce quatrième roman de Mirbeau, publié en 1899, grand-guignolesque à souhait dans le déploiement de ses horreurs, méritait un examen plus attentif à cause de quelques troublantes analogies avec Les Caves du Vatican. Michel Delon, qui vient opportunément de le republier 2, signale d'ailleurs dans sa préface et dans ses notes la parenté du crime de Lafcadio avec celui qui nous est raconté dans le « Frontispice » du Jardin des supplices. On ignore si Gide avait lu ce roman, mais la comparaison des deux œuvres met en évidence, sinon une influence, du moins une intertextualité objective.

Bien entendu, toute une thématique commune aux deux œuvres est portée par l'air du temps, à commencer par l'anarchie et l'exaltation de l'instinct individuel contre toutes les formes de répression sociale. En 1893-94 se sont multipliés les attentats anarchistes à Paris, tandis que Barrès publie *L'Ennemi des lois*. On pourrait aussi évoquer les écrivains qui ont pu exercer une influence sur nos deux auteurs, au premier rang desquels se place Baudelaire, avec son goût du bizarre, de la souffrance et de la cruauté, dont les poèmes en prose comme « Le Mauvais Vitrier » et « Assommons les pauvres ! » ont précédé l'acte gratuit raconté par Valentin Knox et exécuté par Lafcadio. Ou encore le Des Esseintes de Huysmans et le décadentisme, ou plus généralement la tentation de l'élitisme et du surhomme qui conduit à se considérer au-dessus des lois et à faire d'autrui une marionnette ou une victime. Il n'en reste pas moins vrai que les débats du « Frontispice » qui ouvre *Le Jardin des supplices* anticipent de façon plus précise sur l'acte gratuit de Lafcadio.

Ce « Frontispice » reprend trois articles que Mirbeau, converti à l'individualisme anarchiste, avait publiés de 1892 à 1898 : « La Loi du meurtre », « Divagations sur le meurtre » et « À une fête du village » [3]. J.-Fr. Nivet rappelle plusieurs réactions de Gide devant des articles de Mirbeau jugés brutaux et stupides, mais géniaux [4]. Il aurait pu aussi citer ce jugement qui clôt la troisième « Lettre à Angèle » et prépare les compliments de la suivante : *« Les articles de M. Mirbeau deviennent bons* [5]. »

Toujours est-il que le « Frontispice » met en scène une discussion d'hommes, tous affranchis de préjugés, *« des moralistes, des poètes, des philosophes, des médecins »* (*JS*, 43), sur le meurtre. Et très vite apparaît, dans la bouche d'un *« savant darwinien »*, ce qui deviendra la thèse centrale du livre :

> *[...] le meurtre [...], c'est un instinct vital qui est en nous... qui est dans tous les êtres organisés et les domine, comme l'instinct génésique... Et c'est tellement vrai que, la plupart du temps, ces deux instincts se combinent si bien l'un par l'autre, se confondent si totalement l'un dans l'autre, qu'ils ne font, en quelque sorte, qu'un seul et même instinct, et qu'on ne sait plus lequel des deux nous pousse à donner la vie et lequel à la reprendre, lequel est le meurtre et lequel est l'amour. J'ai reçu les confidences d'un honorable assassin qui tuait les femmes, non pour les voler, mais pour les violer. Son sport était que le spasme de plaisir de l'un concordât exactement avec le spasme de mort de l'autre : « Dans ces moments-là, me disait-il, je me figurais que j'étais un Dieu et que je créais le monde ! »* (*JS*, 44-5)

Cette confusion entre la pulsion de meurtre et celle de l'amour n'est pas une simple variation sur les perversions sadiques : elle anticipe des réflexions qu'élaborera Freud, dans son essai *Au-delà du principe de plaisir*, sur le dualisme et la possible ambivalence des instincts de vie et des instincts de mort [6]. Or une des pensées majeures de Lafcadio qui préludent à son acte gratuit concerne précisément cette ambivalence des pulsions d'agression et d'amour : la vieille qu'il a embrassée, il l'aurait *« tout aussi bien serrée à la gorge »* ; après quoi il se sentait *« d'étreinte assez large pour embrasser l'entière humanité ; ou l'étrangler peut-être... »* (*CV*, 822-3 [7]). Et tout comme le sadique extatique de Mirbeau conclut en se comparant au Dieu créateur, Lafcadio, supputant l'accomplissement du crime, aboutit à la même référence : *« "Que tout ce qui peut être soit !" c'est comme ça que je m'explique la Création... Amoureux de ce qui pourrait être... »* (*CV*, 823).

N'oublions pas que l'acte gratuit de Lafcadio est l'aboutissement d'une longue méditation entreprise par Gide depuis *Paludes* sur les ressources et les limites de la liberté individuelle, ou plutôt du libre arbitre confronté aux déterminismes de l'existence. Avec Lafcadio, l'écrivain n'a pas voulu créer un être extraordinaire, mais seulement un être expérimental dégagé du corset des conditionnements sociaux habituels. Aussi le personnage permettra-t-il de montrer que, comme le déclarait le savant de Mirbeau, le meurtre correspond à *« un instinct vital »* et que *« nous sommes tous, plus ou moins, des assassins »* dans la mesure où

« tous, nous avons éprouvé cérébralement, à des degrés moindres, [...] des sensations analogues » (*JS*, 45). Lafcadio serait ainsi le modèle de l'homme normal qui bascule dans le crime par simple curiosité, au lieu de lui préférer les *« exutoires légaux »* que sont *« l'industrie, le commerce colonial, la guerre, la chasse, l'antisémitisme »* (*JS*, 45). Comme le professera Defouqueblize, *alias* Protos : *« Savez-vous ce qu'il faut pour faire de l'honnête homme un gredin ? Il suffit d'un dépaysement, d'un oubli ! Oui, Monsieur, un trou dans la mémoire, et la sincérité se fait jour ! »* (*CV*, 854). Que même Julius de Baraglioul, le conservateur type, soit saisi par cette pulsion dès qu'il se sent affranchi des entraves sociales [8], tendrait à prouver son universalité.

Après ces préambules, la discussion aborde le problème de l'impunité du crime gratuit, devenue poncif des romans et films policiers : *« Un homme intelligent et qui raisonne peut, avec une imperturbable sérénité, commettre tous les meurtres qu'il voudra. Il est assuré de l'impunité... »* (*JS*, 45). *« Qui le verrait ? [...] Qui le saurait ? »*, répond en écho Lafcadio : *« Un crime immotivé [...] : quel embarras pour la police ! »* (*CV*, 828-9). De fait, insoupçonnable s'il ne se dénonce pas lui-même, il restera livré à son cas de conscience jusqu'à la fin de la sotie.

Cependant un philosophe du cénacle de Mirbeau se met à imaginer la montée de la pulsion qui conduira au crime :

> *Ce désir naît soudain, puissant, injustifié en moi, pour rien et à propos de rien... dans la rue, par exemple, devant le dos d'un promeneur inconnu... Oui, il y a des dos, dans la rue, qui appellent le couteau...* (*JS*, 52)

Or c'est bien le processus du surgissement de cette pulsion et les conditions du passage à l'acte qui intéressent Gide au premier chef dans *Les Caves du Vatican* — ce qui les distingue des deux soties précédentes où l'acte gratuit est donné *a priori*, hors de toute motivation intime. Toutes les rêveries, les réminiscences, les longs monologues intérieurs du chapitre I du livre V mettent en place les motivations implicites et paradoxales d'un crime supposé immotivé : *« Je crois du reste que cette inconséquence n'est qu'apparente et qu'elle répond à quelque continuité plus cachée* [9]. »

Il est en revanche un point sur lequel s'opposent les thèses anarchistes de Mirbeau et celles de Gide. Pour le philosophe de Mirbeau, *« le besoin de tuer [...], ce besoin instinctif, [...] l'éducation le développe au lieu de le refréner, les religions le sanctifient au lieu de le maudire »* (*JS*, 52). *« Le meurtre est la base même de nos institutions sociales »* (*JS*, 44), avait même dit plus haut le savant du groupe, dans la

mesure où les religions, les dieux et les héros exaltent le meurtre. Gide au contraire, en émule de Rousseau, tente de déchiffrer le palimpseste humain, les ressources de l'homme primitif occultées, brimées par l'éducation et la civilisation. Qu'on se rappelle l'exaltation de Michel : *« Et je me comparais aux palimpsestes* [10] »..., etc. C'est la mise au jour du *« vieil homme »*, de l'homme originel domestiqué et réprimé par une civilisation stérilisante, qui seule permet à l'instinct sauvage du crime de s'imposer contre toute censure ou tout refoulement. C'est lorsqu'il sera déconnecté de la vie civilisée, en route pour Java ou Bornéo censés recéler les restes d'une humanité primitive, dans l'espace anonyme d'un train en mouvement, que Lafcadio verra s'imposer son instinct de meurtre.

Or, c'est justement un tel crime, né de semblables circonstances, que raconte bientôt un jeune homme du cénacle de Mirbeau :

> *Je revenais de Lyon, reprit-il, et j'étais seul dans un compartiment de première classe. À je ne sais plus quelle station, un voyageur monta. L'irritation d'être troublé dans sa solitude peut déterminer des états d'esprit d'une grande violence et vous prédisposer à des actes fâcheux, j'en conviens... Mais je n'éprouvai rien de tel... Je m'ennuyais tellement d'être seul que la venue fortuite de ce compagnon me fut, plutôt, tout d'abord, un plaisir. Il s'installa en face de moi, après avoir déposé avec précaution, dans le filet, ses menus bagages... C'était un gros homme, d'allures vulgaires, et dont la laideur grasse et luisante ne tarda pas à me devenir antipathique... Au bout de quelques minutes, je sentais, à le regarder, comme un invincible dégoût... (JS, 55)*

La première réaction de Lafcadio voyant apparaître Fleurissoire sera aussi celle du dégoût, le sentiment de sa différence radicale, celui-là même du surhomme nietzschéen qui permet de supprimer l'Autre mentalement avant de passer à l'acte :

> *Entre ce sale magot et moi, quoi de commun ? songeait-il. On dirait qu'il se croit malin. Qu'a-t-il à me sourire ainsi ? Pense-t-il que je vais l'embrasser ! Se peut-il qu'il y ait des femmes pour caresser encore les vieillards !... (CV, 825)*

Suit, dans le texte de Mirbeau, une longue description de cet animal à peine humain, gibier offert, *« les cuisses écartées »*, dont le *« ventre énorme, à chaque ressaut du train, tremblait et roulait ainsi qu'un ignoble paquet de gélatine. Comme il paraissait avoir chaud, il se décoiffa et s'épongea salement le front, un front bas, rugueux, bosselé, que man-*

geaient, telle une lèpre, de courts cheveux, rares et collés. » (*JS*, 55). On songe au récit de voyage que fera Gide en 1908 à son neveu Dominique Drouin : l'Anglais de son compartiment « *était devenu très rouge et, avec son mouchoir, épongeait sur son front la sueur qu'il avait abondante* [11] ».

Pour éviter cette vue, Lafcadio se réfugie dans ses rêves, tandis que son devancier prend « *le parti de regarder le paysage* » jusqu'à ce que « *la curiosité, plus forte que [sa] volonté, eut ramené [ses] regards* » sur l'homme qui « *s'était endormi d'un sommeil ignoble et profond* » (*JS*, 56). Nouveau portrait de l'homme, devenu une chose monstrueuse et répugnante. Puis :

> *Quelle folie soudain me traversa l'esprit ?... En vérité, je ne sais... Car si j'ai été sollicité souvent par le meurtre, cela restait en moi à l'état embryonnaire de désir et n'avait jamais encore pris la forme précise d'un geste et d'un acte... Puis-je croire que l'ignominieuse laideur de cet homme ait pu, seule, déterminer ce geste et cet acte ?... Non, il y a une cause plus profonde et que j'ignore... Je me levai doucement et m'approchai du dormeur, les mains écartées, crispées et violentes, comme pour un étranglement...*

L'acte du personnage de Mirbeau n'est pas réputé « gratuit ». Tout au plus son acteur s'avoue-t-il incapable d'en déterminer les causes exactes. Mais Gide lui-même protestera que sa notion de gratuité n'était qu'une « *étiquette provisoire* [12] ». Ce qu'il faut surtout souligner, c'est la différence des points de vue narratifs : tandis que Mirbeau se contentait de l'étiquette « *folie* » pour justifier son impuissance à expliquer et à motiver, Gide exclut *a priori* toute étiquette pour essayer de saisir, de l'intérieur, en accompagnant les sentiments et les pensées de son héros, la conscience qu'il pouvait avoir du phénomène dont il était le siège.

Cependant, la parenté de l'acte avec la pulsion sexuelle, que Gide ne fait que suggérer lors de l'épisode de la vieille des Apennins, est affirmée par Mirbeau :

> *Mes mains allaient, toutes seules, vers le cou de cet homme, toutes seules, je vous assure, ardentes et terribles... Je sentais en moi une légèreté, une élasticité, un afflux d'ondes nerveuses, quelque chose comme la forte ivresse d'une volupté sexuelle... Oui, ce que j'éprouvais, je ne puis mieux le comparer qu'à cela... (JS, 56-7)*

Notons cependant que Gide devait revenir à plusieurs reprises par la suite sur cette similitude entre la pulsion de destruction et la pulsion

sexuelle, dans *Souvenirs de la Cour d'Assises* et *Si le grain ne meurt* notamment [13].

Voilà donc notre homme prêt au meurtre, qui s'accomplira cependant sans que la responsabilité pénale de son auteur soit directement engagée :

> *Au moment où mes mains allaient se resserrer, indéserrable étau, sur ce cou graisseux, l'homme se réveilla... Il se réveilla avec de la terreur dans son regard, et il balbutia : « Quoi ?... quoi ?... quoi ?... » Et ce fut tout !... Je vis qu'il voulait parler encore, mais il ne le put. Son œil rond vacilla, comme une petite lueur battue du vent. Ensuite, il resta fixé sur moi, immobile sur moi, dans de l'épouvante... Sans dire un mot, sans même chercher une excuse ou une explication par quoi l'homme eût été rassuré, je me rassis, en face de lui, et négligemment, avec une aisance de manières qui m'étonne encore, je dépliai un journal que, d'ailleurs, je ne lus pas... À chaque minute, l'épouvante grandissait dans le regard de l'homme qui, peu à peu, se révulsa, et je vis son visage se tacher de rouge, puis se violacer, puis se raidir... Jusqu'à Paris, le regard de l'homme conserva son effrayante fixité... Quand le train s'arrêta, l'homme ne descendit pas... [...] Il était mort !... Je l'avais tué d'une congestion cérébrale... (JS, 57)*

Les deux récits présentent donc bien des analogies : l'isolement dans le *no man's land* d'un train en mouvement, la déconnection du Surmoi qu'il favorise, l'amoralisme et l'esthétisme de jeunes intellectuels déracinés, désœuvrés, curieux, imbus de leur propre supériorité, tout cela a déclenché la pulsion d'agression. Il faudrait ajouter cette considération du Dr A. Hesnard, traducteur de Freud, sur le sadisme :

> *Toute agression qui tend à satisfaire son auteur. A donné son nom à une phase pré-œdipienne du développement : phase sadique-anale, au cours de laquelle le jeune sujet découvre l'intrusion pénible de l'Autre dans son narcissisme, et enrage contre lui* [14].

Immatures et narcissiques, les deux jeunes gens éliminent du champ de leur vision un prototype d'une humanité jugée dégénérée, vulgaire, méprisable. W. Heist a vu en Lafcadio le premier signe annonciateur des fascismes du vingtième siècle, qui s'arrogent le droit de supprimer l'Autre simplement parce qu'il dérange, parce qu'on a décidé qu'il n'était rien, qu'il ne comptait pas [15]. En fait, avant Gide et plus radicalement que lui, *Le Jardin des supplices* de Mirbeau annonçait

certaines atrocités du nazisme en proclamant la loi de jouissance de la souffrance d'autrui. Car après ce récit de la mort d'un bourgeois dont le seul crime était d'offrir un spectacle inesthétique, le roman présentera les tortures les plus cyniques et les plus perverses exercées sur de pauvres bougres du bagne de Canton, tortures gratuites offertes en spectacle à un public qui en tire sa jouissance, la distance étant alors assurée par la triple altérité de la race, de la civilisation et de la condition sociale.

Le roman de Mirbeau, qui se présente comme un « récit » selon la terminologie gidienne, déploie d'autres harmoniques avec *Les Caves du Vatican*, dont voici les principales :

1. Lorsque, dans son avant-propos, le narrateur qualifie son récit d'*« histoire contemporaine »* (*JS*, 63), il va au-delà du clin d'œil à Anatole France qui vient de publier les deux premiers volumes de *L'Histoire contemporaine* [16] : c'est une manière d'inscrire son récit dans la tradition naturaliste selon laquelle une histoire individuelle se change en document sur les mœurs et les mentalités d'une époque. Or Gide parodiera cette pratique lorsque, exploitant l'escroquerie historique dont il inscrit en note la référence (*Compte rendu de la Délivrance de Sa Sainteté Léon XIII emprisonné dans les cachots du Vatican*, *CV*, 749), il précise, dans une digression métatextuelle, faisant référence aux Goncourt [17] :

Il y a le roman, et il y a l'histoire. D'avisés critiques ont considéré le roman comme de l'histoire qui aurait pu être, l'histoire comme un roman qui avait eu lieu. Il faut bien reconnaître, en effet, que l'art du romancier souvent emporte la créance, comme l'événement parfois la défie. (*CV*, 748)

2. Le narrateur est l'ami d'un ministre véreux qui a pour maîtresse une certaine comtesse Borska : *« tantôt Polonaise, tantôt Russe, et souvent Autrichienne, elle passait, naturellement, pour une espionne allemande. Aussi son salon était-il fréquenté de nos plus illustres hommes d'État. »* (*JS*, 78). Voilà qui n'est pas sans évoquer le salon de la belle Wanda, mère de Lafcadio Wluiki, et de sa compagnie cosmopolite de Bucarest. D'autant qu'un peu plus loin, il est question d'une *« jeune Roumaine... passionnée... ah !... et poète, mon cher... et comtesse !... »* (*JS*, 91).

3. Le héros et son coquin de ministre se livrent à une satire de la science et du scientisme. *« L'embryologie, [...] Darwin... Haeckel... Carl Vogt, au fond, tout ça, ça doit être une immense blague ! »*, s'écrie le second, tandis que le premier s'apprête à jouer le rôle du *« considérable savant qui allait violer les mystères, aux sources mêmes de la Vie »*

(*JS*, 98-9). Bientôt, ce sera au tour d'Anthime Armand-Dubois à prétendre *« réduire en "tropismes" toute l'activité des animaux »* et *« forcer Dieu dans de plus secrets retranchements »* (*CV*, 683-4).

4. Voilà donc bientôt notre pseudo-savant parti en mission de complaisance pour Ceylan (un peu comme Gide partira en 1925 pour le Congo), afin de s'y retremper *« aux sources mêmes de la vie, dans le berceau de l'humanité »* (*JS*, 101). Sur le bateau, il fait connaissance d'une belle Anglaise, miss Clara, devenue *« très riche »* par la mort de son père, que *« l'Europe dégoûtait de plus en plus »*, et qui se rend en Chine, où *« la vie est libre, heureuse, totale, sans conventions, sans préjugés, sans lois... [...] L'Europe et sa civilisation hypocrite, barbare, c'est le mensonge »* (*JS*, 109 et 133). Ce navire *« en marche vers la folle aventure et la liberté édénique des pays vierges, des tropiques de feu »* (*JS*, 110) symbolise toute l'aspiration de l'époque à la vie sauvage, originelle, primitive, l'appel aux barbares qui viendront régénérer une Europe décadente, l'utopie d'un Orient lointain demeuré un paradis. Ainsi Lafcadio, devenu lui aussi très riche par la mort de son père, rêve de partir *« vers un nouveau monde »*, vers Java ou Bornéo, par dégoût des *« jean-foutre et paltoquets »* de l'Europe : *« quittons l'Europe en imprimant notre talon nu sur le sol !... S'il est encore à Bornéo, au profond des forêts, quelque anthropopithèque attardé, là-bas, nous irons supputer les ressources d'une possible humanité ! »* (*CV*, 823). Même schéma de base donc dans cette opposition d'une civilisation où *« on comprime, on empêche, on arrête le libre jeu de vos forces »*, et un orient mythique où on ne trouve *« pas d'autre limite à la liberté que soi-même »* (*JS*, 133-4).

5. Enfin les deux romans exploitent à leur manière le lieu commun de la réhabilitation du coupable par l'amour. Tandis que le héros du *Jardin des supplices* rêve de se réhabiliter à ses propres yeux en aimant Clara d'un amour d'âmes, avant de sombrer dans le gouffre où elle l'entraîne (*JS*, 111 et 152), Lafcadio aura besoin, après la conscience de son crime, de se régénérer au contact de Geneviève, avant de s'échapper vers d'autres horizons.

6. On pourrait encore relever, dans les deux ouvrages, quelques autres correspondances mineures. Ainsi l'impression récurrente de vivre un cauchemar. *« Il me semble que je marche dans un cauchemar »* ; *« N'est-elle point une de ces impossibles images, comme en enfante le cauchemar ? »* (*JS*, 163 et 247). À quoi répondent, dans les *Caves*, les impressions similaires et successives de Fleurissoire, Lafcadio et Geneviève (*CV*, 809, 851, 871, 873). Ainsi les notions de *« jobardise »* ou de *« magot »* (*JS*, 78 et 183, 227), qui appellent l'évocation d'Anthime, le *« jobard »* de Milan (*CV*, 771), et de Fleurissoire : *« Entre ce sale ma-*

got et moi, quoi de commun ? » (825).

Si ces phénomènes d'écho ne nous autorisent pas à parler de source ou d'influence, du moins sont-ils autant d'éléments dans une étude d'intertextualité qui nous rappelle, si besoin était, qu'aucune œuvre n'est close ni isolée dans son époque. Au reste, ils peuvent jouer dans tous les sens puisque, dans *Le Jardin des supplices*, le récit d'une bouffonne *« chasse aux paons »* d'un voyageur normand (*JS*, 105-6) fait d'autant plus penser à la chasse aux canards de *Paludes* que, dans les deux cas, les équivoques érotiques sont manifestes.

Mais de telles correspondances ne doivent pas masquer l'essentiel, à savoir la singularité irréductible des deux univers de Mirbeau et de Gide. Elles nous rappellent que, dans une œuvre, les matérieux, les idées, les thèmes mêmes, ne sont pas l'essentiel, qu'un roman ne peut se réduire à son histoire ou à ses anecdotes, pas plus qu'aux circonstances qui ont pu fournir tel ou tel trait. L'essentiel, c'est cette écriture qui tisse un monde par lequel un homme se cherche et se livre, c'est cette voix qui se confie à nous et nous entraîne, c'est cette cohésion propre qui donne à un livre sa nécessité et sa force. Il faut bien reconnaître alors que, si *Les Caves du Vatican* ont exercé une fascination sur plusieurs générations de lecteurs, c'est parce qu'elles présentent, avec leur ironie et leur gravité inimitables, une réflexion sur les ressorts de l'existence, alors que Mirbeau déployait, dans son *Jardin des supplices*, de provocation en provocation, son musée des horreurs, jusqu'à la nausée.

NOTES

1. Voir Jean-François NIVET, « Gide et Mirbeau », *BAAG* n° 81, janvier 1989, pp.27-39.
2. Octave MIRBEAU, *Le Jardin des supplices*. Édition présentée et annotée par Michel DELON. Gallimard, « Folio », 1988, 350 pp. Toutes nos références à cet ouvrage seront signalées, dans cette édition, par le sigle *JS*.
3. Publiés respectivement dans *L'Écho de Paris* du 24 mai 1892, *Le Journal* du 31 mai 1896 et du 3 juillet 1898.
4. Voir J.-Fr. NIVET, art. cité, pp. 28-30. Profitons-en pour corriger la coquille qui dépare cette citation : « Mirbeau est excessif, brutal, succulent comme ses articles, et stupide comme eux. » (*Journal*, 29 janvier 1902, Pléiade, p. 124).
5. *Lettres à Angèle*, in *ŒC*, III, p. 179. La première publication est celle de *L'Ermitage*, septembre 1898, pp. 210-5, soit juste après le troisième des articles de Mirbeau repris dans le « Frontispice » du *Jardin des supplices*.
6. Voir FREUD, *Au-delà du principe de plaisir* (1920), dans *Essais de psychanalyse*, notamment les chapitres 6 : « Dualisme des instincts : instincts de vie et instincts de mort » et 7 : « Principe du plaisir et instinct de mort ».
7. Nos citations des *Caves du Vatican* sont indiquées par le sigle *CV*, suivi de la pagination dans l'édition de la Pléiade (*Romans, récits et soties, œuvres lyriques*).

8. Voir *CV*, pp. 836-7.
9. *Romans, récits et soties...*, p. 285.
10. *Ibid.*, p. 399.
11. Lettre du 11 juillet 1908 à Dominique Drouin, citée dans *BAAG* n° 45, janvier 1980, pp. 125-6.
12. Voir la « Préface » à *L'Affaire Redureau*, et Yvonne DAVET, « L'acte gratuit : une étiquette provisoire », *Club*, été 1953, pp. 11-2.
13. Voir *Souvenirs de la Cour d'Assises*, Pléiade, pp. 633-4, et *Si le grain ne meurt*, Pléiade, pp. 386-7.
14. Dr A. HESNARD, « Glossaire », in FREUD, *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1973, p. 276.
15. Voir Alain GOULET, *Les Caves du Vatican d'André Gide*. Larousse, « Thèmes et textes », 1972, pp. 248-9.
16. *L'Orme du mail*, premier volume de *L'Histoire contemporaine* (Calmann-Lévy, 1897), est suivi de *Le Mannequin d'osier*, *L'Anneau d'améthyste* et *Monsieur Bergeret à Paris* (1897-1901).
17. Cf. GONCOURT : « L'histoire est un roman qui a été ; le roman est de l'histoire qui aurait pu être. » (*Journal*, p. 305).

"Othello. Une lecture de Jacques Copeau"

par André LEVINSON.

Présentation de David STEEL.

Mesurant le tiédissement qui a marqué, vers la fin des années vingt, l'amitié autrefois si chaleureuse entre Gide et Jacques Copeau, Jean Claude, dans son excellente édition de la correspondance échangée entre l'écrivain et l'homme de théâtre, constate qu'en dépit des trois seules lettres retrouvées pour l'année 1929 les deux hommes continuaient cependant à se rencontrer à intervalles irréguliers. Il note, en particulier, que "*le 2 février (1929), Gide a assisté à une lecture d'*Othello *que Copeau donnait à la salle Pleyel*" (*Corr. AG-JC*, II, *CAG 13*, 1988, p.326).

En effet le samedi 2 février 1929, Maria van Rysselberghe confie à son cahier "*Gide [...] vient me rejoindre à la salle Pleyel, où Copeau fait une lecture d'*Othello. *Malgré son autorité, son charme, il nous déçoit. Il lit d'une manière trop réaliste, comme il jouerait. Cela n'est plus que vrai ; toute poésie est perdue*" (*CPD*, I, *CAG 4*, 1973, p.401). Gide lui-même ne semble pas avoir laissé de commentaires sur cette lecture faite par son ami, mais il faut présumer que, dans ses notes, la "petite dame" offre un reflet exact des sentiments peu enthousiastes de son compagnon.

Bien que, parallèlement à ses versions françaises *d'Antoine et Cléopâtre* et de *Hamlet*, Gide n'ait jamais entrepris de traduire *Othello*, elle était peut-être, parmi les pièces de Shakespeare, celle qu'il préférait, celle, du moins, aux qualités poétiques de laquelle il demeurait le plus sensible. "*Achevé de relire* Othello, *dans de véritables transes d'admiration*", note-t-il dans son *Journal* du 28 mars 1922 (*J*, p.732), "*transes de ravissement*" dont il se souvient encore au mois de juillet de la même année (*J*, p.735) et qui n'étaient peut-être pas étrangères à son évocation de la jalousie d'Othello dans les pages des *Faux-Monnayeurs* (Pléiade 1201/Folio 323). Douze ans plus tard il dit relire la pièce pour la sixième fois "*avec une admiration toujours plus vive [...], le drame se construit entre la vraisemblance imaginaire et l'invisible réalité des sentiments. Sujet admirable et que l'action qui se joue est loin d'épuiser. Ainsi sied-il*" (*J*, 1195, 6 février 1934).

Que la rendition de la tragédie par Copeau — dans une traduction en prose, convient-il de noter, de René-Louis Piachaud — ait délayé la rare essence poétique de la pièce originale fut sans doute pour beaucoup

dans la réaction mitigée de Gide et de "la petite dame"[1]. Il se peut également que leur évaluation sévère fût entachée du fléchissement même qui avait peu à peu diminué l'estime mutuelle que les deux hommes se vouaient. Au-delà cependant de ces raisons possibles — auxquelles l'on pourrait adjoindre que les fondateurs de *La N.R.F.* se targuaient de maintenir l'objectivité de leurs jugements l'un envers l'autre — nous touchons ici à l'une des conceptions fondamentales de Gide concernant l'esthétique de la lecture, à voix haute, de textes littéraires, dramatiques ou autres.

On sait que, depuis sa jeunesse, Gide avait pris l'habitude de lire ses propres écrits ou ceux des autres soit à sa femme, soit à un ami, soit devant un petit groupe d'invités pour ensuite peaufiner son texte à la lumière des réactions obtenues. Soumettre un écrit à l'examen oral, pour ainsi dire, représentait l'ultime contrôle de qualité. Un texte devait donner à l'oreille externe tout autant de satisfaction sonore qu'à l'oreille interne et aux yeux de plaisir silencieux. Aussi Gide était-il lui-même également un lecteur expérimenté et qui avait beaucoup réfléchi à l'art de la lecture. Ajoutons qu'il retenait aussi de sa première éducation puritaine, ainsi que de son apprentissage esthétique mallarméen, certaine prévention contre le théâtre, contre son ambiance inévitablement publique et commerciale, contre ses tentations déclamatoires ou ultra-réalistes. Les idées de Gide sur l'art de la lecture s'expriment et s'illustrent dans un texte du *Journal* que je suis redevable à Jean Claude de m'avoir signalé.

À la date du 26 décembre 1921, quelques jours seulement après avoir lu à voix haute, à Roger Martin du Gard, le début des *Faux-Monnayeurs* afin de le "*commenter et critiquer*" Gide songe à prononcer quelques conférence sur Dostoïevski, entrecoupées de lectures qu'il ferait lui-même "*car les acteurs, que l'on choisit pour présenter au public des textes, ne les lisent jamais de manière satisfaisante (même pas J. Copeau, malgré son intelligence et ses dons) ; ils évoquent la scène et non point la réalité ; l'on sent que pour eux le livre aboutit au théâtre et n'est qu'un pis-aller [...]. L'art de la scène est une illustration continue ; mais, par contre, l'art de la lecture doit laisser l'imagination de l'auditeur, sinon tout à fait libre, du moins pouvant croire à sa liberté. De simples allusions, indications, suffisent parfois, si toutefois elles sont parfaitement justes ; il ne sert de rien de se mettre à rire s'il est écrit que celui qui parle, en ce moment-là, rit ; non plus que, s'il marche, de se mettre à marcher ; non plus encore, à la manière de Mayol, d'évoquer l'image des objets [...]. Ce que je dis ici ne tend nullement à diminuer le mérite des acteurs, mais simplement à spécifier*

que "lecture" et "jeu" ressortissent à deux esthétiques différentes. Je dirai même que, plus excellent est l'acteur, et plus mal il lira, ou que je me méfierais beaucoup d'un acteur qui lirait trop bien. Voici Dullin qui lit un récit extrait des Souvenirs de la Maison des Morts *; on voit la férocité du mari ; on entend les gémissements de la femme battue... Mais il oublie, fait oublier, que celui qui fait ce récit n'est qu'une brute parfaitement inconsciente du pathétique de cette scène qu'il raconte, et que le tragique vient de ceci précisément : qu'il ignore, lui, que ce qu'il raconte est tragique"* (*J*, p.709-10)[2].

De telles considérations jettent un jour particulier sur l'attitude de Gide et de Maria van Rysselberghe lors de la soirée du 2 février 1929 à la salle Pleyel. Toutefois hâtons-nous d'ajouter que leur déception ne fut aucunement partagée par au moins un de ceux qui assistaient à cette rendition et qui, en outre, a laissé une description détaillée de la lecture d'*Othello* faite par le fondateur du Vieux-Colombier. Les lecteurs du *BAAG* s'intéresseront sûrement au texte que, sous la rubrique "Les Spectacles et le Cinéma" André Levinson a publié dans *L'Art Vivant* du 15 février 1929 (p.159), sous le simple titre : "Une Lecture de Jacques Copeau". Levinson était, à l'époque, le critique dramatique attitré de cette revue, fondée en 1924 par Jacques Guenne et Maurice Martin du Gard, et qui avait pour rédacteur en chef Florent Fels. Riche de nombreuses illustrations, elle arborait une esthétique très "esprit moderne", fournissant à ses lecteurs des articles souvent élégamment rédigés, comme c'est ici le cas, sur non seulement les beaux-arts et les arts décoratifs, mais sur des matières plus ésotériques allant de l'esthétique du billet de banque à celle des soldats de plomb, en passant par l'art des jardins rustiques anglais. Jacques-Émile Blanche y était un contributeur fréquent. On y lit d'assez beaux textes de Nino Frank, de Paul Morand et d'Henri de Régnier.

L'intérêt de cet article peu connu me semble être multiple. Premièrement l'attitude louangeuse du critique vient contrebalancer les sérieuses réserves formulées par les hôtes du Vaneau. Elle restitue à Copeau son talent indéniable grâce auquel il a su communiquer à son auditeur une interprétation assez neuve du More de Venise, s'écartant de celles, quelque peu simplistes, qu'avaient retenues, jusque-là, certains des grands représentants du rôle. L'Othello de Copeau a fait réfléchir le critique sur le fond du personnage et l'a amené à une conclusion qui n'est pas, après tout, si étrangère au résumé auquel aboutit Gide dans les quelques lignes de son *Journal* de 1934 citées plus haut. Enfin, et ce n'est pas là le moindre attrait de ce texte, à travers la description détaillée qu'il nous fait de la technique du lecteur, André Levinson

brosse un portrait vivant, en des touches à la fois fermes et colorées, de Copeau récitant dramatique.

NOTES

1. William Shakespeare, *La Tragédie d'Othello. Le More de Venise*, trad. de René-Louis Piachaud, Genève, 1925, Éds . de la Petite Fusterie.
2. Félix Mayol (1871-1942), chanteur de café-concert, qui a rendu célèbre, entre autres chansons, *Cousine* et *Viens Poupoule* (citée par Gide dans le deuxième chapitre des Faux-Monnayeurs, "Folio" p. 25). En 1910 il acheta le Concert Parisien, rue de l'Échiquier, qu'il rebaptisa Concert. Mayol. Le nom Mayol ne figure pas à l'index du *Journal* dans l'édition "Pléiade".

UNE LECTURE DE JACQUES COPEAU

par

André LÉVINSON

Monsieur Jacques Copeau est venu lire à la salle Pleyel la tragédie d'Othello. Il a atteint à la plénitude par la suppression presque totale de tous les appoints dont use le spectacle. Nous le vîmes, sur un plateau désert, aux prises avec le texte nu de Shakespeare. Aucune indication, même sommaire ou symbolique, du lieu ; ni masque ni costume ; nul mouvement ; un seul récitant se substituant en une incessante métamorphose à la multiplicité des personnages. C'est le théâtre parlé en son extrême abstraction, l'écrit proféré. Et tous les rôles de la pièce, tous ses registres et timbres, nous sont transmis par la même voix masculine et grave à laquelle toutes les fonctions de l'effet dramatique sont déléguées. On peut se rendre compte, à voir et entendre M. Copeau réciter Othello, que, plus l'exercice d'un art est strictement limité dans ses moyens, plus sa substance resplendit et sa puissance éclate. Le "lecteur" qui assume ainsi l'interprétation intégrale de la tragédie se soumet, de plus, à toutes les gênes. Prisonnier, rivé à sa chaîne, il renonce à agir ; il dit.

M. Copeau déchaîne le formidable conflit, où sombre le Maure de Venise, bloqué par sa table, cloué sur sa chaise, les yeux le plus souvent rivés sur la brochure dont il tourne les pages de sa gauche : la plupart du temps il gesticule du seul bras droit, pantomime tronquée de manchot et de paralytique. Il n'y a, devant le spectateur, qu'un buste doué de la parole. Quand, sous l'aiguillon du délateur, Othello vocifère : "Du sang, Yago, du sang !" Tommaso Salvini arpentait la scène, Rossi écumait et tombait en convulsions. M. Copeau rugit, comme un lion à travers les barreaux de sa cage. Or, sa captivité, les réticences de geste et de mouvement imposées par son emploi au "conférencier" en smoking, rendent son cri d'autant plus poignant. Tout oripeau, tout cabotinage s'évanouissent.

Au *macrocosme* du spectacle auquel concourent acteurs, décors, figuration, appareil guerrier, cortèges et fanfares, le récitant substitue le *microcosme* d'un cerveau, foyer où toutes ces forces convergent. Le poète dramatique fractionne son sujet et en répartit les thèmes entre plusieurs personnages qui conversent entre eux. À la lecture ces personnages se fondent à nouveau en un seul.

M. Copeau est seul à être tantôt le Maure et tantôt la plaintive Desdémone. Il parle pour tous, tout comme Shakespeare avait pensé pour tous. De ce fait même, la succession d'événements extérieurs se déroulant sur un tréteau se réduit à un débat intérieur, une "tempête sous un crâne". L'action ainsi présentée s'appauvrit sans conteste, frustrée de tout prestige visuel, dynamisme, pittoresque ; mais, dépouillée, elle se concentre et s'épure. C'est une pareille quintessence que M. Jacques Copeau nous a versée de la tragédie shakespearienne.

Il est vrai que le dialogue se trouvait déjà distillé par la traduction de M. Piachaud *en prose française*, traduction complète et fidèle et non adaptation, mais, il faut le dire, doublement "prosaisée". Il y a, à de nombreux endroits du texte original, une certaine redondance, une amplification oratoire, une surcharge lyrique, cette préciosité des élisabéthains qui est comme une cartouche ou une volute baroque à une façade de la Renaissance. Certaines tirades d'Othello participent de ce style flamboyant dont les figures enchevêtrées et fleuries sont encore portées par le flux du vers. M. Jean Cocteau avait, en récrivant *Roméo*, élagué toute cette luxuriante matière verbale, en coupant en pleine chair, jusqu'à l'os, et en faisant saillir la charpente ; l'audace de M. Piachaud, respectueux de son texte, se contente de moderniser certaines saillies vulgaires de l' "honnête Yago", son franc-parler brutal de faux-bonhomme. Or, M. Copeau semble désavouer par une sorte de pudeur certains "airs de bravoure" d'Othello, tels ses adieux à la splendeur guerrière, martial couplet que la carence de la prosodie prive déjà de leur emphase. Ce renoncement arbitraire au "panache" est l'unique objection qui puisse atteindre traducteur et récitant. Par ailleurs, la *version orale* donnée par M. Copeau de la pièce qui, dans la deuxième partie du dernier siècle, tenta tant de grands tragédiens, apparaît neuve, profonde et juste.

Pour commencer, son Othello n'est pas un nègre, s'il faut entendre par là l'énergumène sauvage et enduit de cirage. C'est un être d'une royale espèce, de la plus noble candeur et d'une dignité qui humilie les patriciens de Venise. Or, si Mounet-Sully lui avait fait un masque de Bédouin chevaleresque, le fameux Ira Aldridge, nègre d'Amérique, en faisait un champion de la race noire. L' "exotisme" d'Othello détermine non son tempérament, mais uniquement sa situation. Shylock, usurier juif dans cette même Venise, affirme sa race. La couleur de la peau d'Othello n'est pas celle de son coeur ; mais elle contribue à l'isoler, à faire un vide autour de lui, condottiere haineusement toléré. Il est le "métèque", seul contre tous, comme Médée la Barbare l'est en Hellade, mais sans que sa magnanime sérénité s'en altère. Il n'a de pair parmi les

dramatis personae que le doge, autre figure de chef. À travers, l'articulation de ses reparties, que M. Copeau prononce en sourdine et au ralenti, on reconnaît, d'emblée, l'homme supérieur, et donc fatalement menacé.

Cet homme serait un jaloux ? La légende issue de la pièce même de Shakespeare et propagée par les acteurs le veut. M. Copeau semble s'inscrire en faux contre cette explication d'*Othello*. Le sien est avant tout confiant : ce n'est pas une âme soupçonneuse, tortueuse, divisée, que la sienne ; sa droiture est absolue au point que le soupçon lui devient intolérable. Hamlet se complaît voluptueusement dans le doute. Othello voit l'univers s'effondrer et le chaos surgir dès qu'il a douté. Ce n'est pas un mâle ulcéré. Sa crise est morale. En étranglant Desdémone, il redresse un tort, venge un ordre divin. Il l'immole par devoir, malgré une envahissante tendresse. J'ai admiré ce *mezzavoce* de M. Copeau dans la scène du sacrifice de Desdémone, la bien-aimée, par le vengeur désolé. Les grands Italiens hurlaient : *Il fazoletto* ! Ils voyaient rouge. Monsieur Copeau donne un Othello lucide dans son égarement et triste jusqu'à la mort. Son Yago n'est pas moins plausible ou même probable. À première apparence l'enseigne félon semble être le génie même du mal qu'il pratique avec désintéressement. M. Copeau voit juste quand il le dépossède de cette grandeur satanique et le fait tenir plus de Caliban que de Lucifer. Son Yago n'est pas un géant destructeur. C'est un médiocre, un esprit moins pervers que *banal*, réduisant toute chose humaine à son motif le plus vil. Il se serait résigné à l'élévation militaire d'Othello ; il s'insurge contre son élévation morale. Il le salit car il le sait pur. C'est un préjugé romantique que d'enfler cette figure de démon mesquin. M. Copeau n'est pas tombé dans ce travers. Il a rendu avec une alternance de ton et une progression très subtiles la scène où Yago empoisonne Othello. Ce dernier est sans défense, non qu'il soit puérilement crédule ; mais incapable de concevoir la vilenie de Yago, il lui est livré sans recours... Que fait le récitant ? Sans aucun apprêt déclamatoire, il nous délivre le texte ouvert devant lui. Il plie son débit à la logique du discours et se laisse pénétrer de l'émoi qui l'anime, tout cela avec une entière humilité et une absorption dans sa lecture, mais aussi avec une justesse, une mesure et une plasticité qui font surgir la vision et amorcent la méditation. Un spectacle dans un fauteuil ! Et qui fait pressentir la prochaine revanche de Sire le Mot ainsi que le renouveau du théâtre oratoire.

L'Art vivant, 15 février 1929, p. 159.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

sous la direction de Claude MARTIN & Daniel DUROSAY.

Autographes

C'est sans nul doute un précieux exemplaire de l'édition originale des *Nourritures terrestres* — non pas un des trois tirés sur Japon impérial, ni un des douze sur Hollande, mais un des 1650 sur papier ordinaire qui, comme on sait, mirent vingt à s'épuiser, au prix de 3 fr 50 —, dans une "reliure de l'époque", demi-maroquin rouge à coins, et enrichi d'un envoi autographe : *à Pierre Louÿs / irrésistiblement / André Gide*. Faut-il donc se réjouir que ce précieux exemplaire soit généreusement offert aux amateurs, par la Librairie Coulet & Faure dans son dernier catalogue (n° 94, janvier-février 1991, it. n° 505), au prix de... *37 500 F* ? Il est vrai que le rédacteur du catalogue voit dans cette dédicace (où les lecteurs familiers de Gide sauront apprécier à sa juste et ambiguë valeur l'adverbe) la preuve que, "contrairement à ce que prétendent « Les Amis d'André Gide », [Louÿs et Gide] continuèrent à se rencontrer, et même à collaborer (cf. *Le Centaure*), au moins jusqu'en mai 1896" (*sic*). Et de citer, comme "preuves" supplémentaires, les dédicaces, bien connues celles-ci depuis longtemps, de Louÿs en 1896 sur son *Aphrodite* ("à André Gide, hommage d'admiration") et en 1901 sur *Les Aventures eu roi Pausole* ("à André Gide, naturellement")... — Le même catalogue offre, à 1 850 F (n° 506), un exemplaire, broché, de l'édition, en partie originale (Mercure, 1899, tir. 300 ex. sur vergé d'Arches) de *Philoctète - Le Traité du Narcisse - La Tentative amoureuse - El Hadj*, enrichi de cet envoi autographe : *à Monsieur de la Nax* [sic, pour *Nux*] / *son jeune ami / André Gide*.

Textes de Gide

— CONRAD (Joseph), *Typhoon*. Traduction d'André Gide, préface et notes par Sylvère Monod. Paris : Gallimard, collection "Folio bilingue", n° 13, vol. br., 18 x 11 cm, 317 pp. + 16 ill., ach. d'impr. février 1991, 40 F, ISBN 2-07-038358-X. [Très précisément annoté par

Sylvère Monod, responsable, comme on sait, de l'édition des *Œuvres* de Conrad en cours de publication dans la "Bibliothèque de la Pléiade", le texte bilingue du roman est suivi, en annexe, des deux principales lettres qu'échangèrent Gide et Ruyters en 1918 au sujet de cette traduction, avec les notes figurant dans l'édition de leur *Correspondance* parue aux P.U.L. l'an dernier. Le préfacier a également utilisé l'article de René Rapin qu'avait publié le n° 4 de la série *André Gide* (Lettres Modernes, 1974), "André Gide et sa traduction du *Typhon* de Joseph Conrad". Cl. M.]

Livres

— PISTORIUS (George), *André Gide und Deutschland. Eine internationale Bibliographie.* Heidelberg : Carl Winter, Universitätsverlag, coll. "Beiträge zur neueren Literaturgeschichte", 3e série n° 108, 1990. Vol. rel. toile, 21 x 14,5 cm, XXII-704 pp., ISBN 3-533-04318-5. [Travail considérable — plus de 1500 titres analysés et indexés —, dont le *BAAG* rendra prochainement compte.]

— PUTNAM (Walter C., III), *L'Aventure littéraire de Joseph Conrad et d'André Gide.* Anma Libri, Stanford French and Italian Studies, 1990, 261 p., ISBN 0.915838-38-4.

— WALKER (David H.), *Gide, "Les Nourritures terrestres" and "La Symphonie pastorale".* Londres : Grant & Cutler, coll. "Critical Guides to French Textes" n° 77, 1990. Vol. br., 19,5 x 13 cm, 87 pp., £ 3.95, ISBN 0-7293-0322-5. [Aperçu des contenus : 1. A Drama in two acts. 2. The pedagogical complex. 3. "Relire l'Évangile avec un œil neuf". 4. "Familles, je vous hais". 5. Form and style. 6. Conclusion : Ironic moralities and moral ironies. Select Bibliography, pp. 85-7. — Dans la collection où a précédemment paru l'étude de Michael Tilby sur *Les Faux-Monnayeurs.*]

— WALKER (David), *André Gide.* Londres : Macmillan Education Ltd., 1990, coll. « Macmillan Modern Novelists », X-214 p. Broché : £ 8.99 ; relié : £ 30. [ISBN 0-333-42867-6 (rel.) et 0-333-42868-4 (br.).— New York : St. Martin'sPress, 1990, 214 pp., ISBN 0-312-04037-7, $ 29,95. [Avec notes, bibliographie, index. Voir le CR de P. Pollard dans les *Chroniques gidiennes* du présent n°].

Articles

— *ROMAN 20-50*, [Université Charles de Gaulle, Lille] n°11, Dossier critique : *LES FAUX-MONNAYEURS d'André Gide*. Présente les articles suivants :

- GOULET (Alain), "Édouard le démoniaque"
- RENARD (Paul), "Passavant et Édouard, Cocteau et Gide"
- KADDOUR (Hedi), "Lilian Griffith et la problématique du personnage"
- DUGAST-PORTES (Francine), "L'adolescence dans *Les Faux-monnayeurs*"
- VIART (Marie-Hélène), "Hasard et Nécessité : la structure des *Faux-monnayeurs* et l'art du trompe l'œil"
- MASSON (Pierre), "*FM*: *Faux-monnayeurs* ou *Fleurs du Mal*"
- HECQUET (Michèle), "*Les Deracinés* dans *Les Faux-monnayeurs*"
- DUROSAY (Daniel), "Bemard et Olivier, ou la compensation"
- PIERROT (Jean), "Lecture d'une séquence. Sur une page des *Faux-monnayeurs*".

[Commandes à : *Société du Roman 20-50*, 56, rue Brûle-Maison, 59000 LILLE, accompagnée d'un chèque de 42 F.]

— COUROUVE (Claude), "Gide et les rumeurs : Les « mains coupées » — Le « Journal truqué »", *Revue d'Histoire Révisionniste*, n° 3, novembre-décembre 1990-janvier 1991, pp. 9-19. [Le point sur la rumeur des enfants aux mains coupées par les Allemands en 1914 et sur les "remaniements" par Gide de son *Journal* de 1939-42 ; sur ce dernier sujet, objet d'une polémique qu'avait soulevée un article d'Henri Guillemin, publié dans le *Journal de Genève* du 9 janvier 1954 et repris dans son recueil *À vrai dire* (Gallimard, 1956) sans qu'il y fît état de la réplique d'Henri Massis dans *Le Bulletin des Lettres* du 15 février 1954, on remarquera qu'Henri Guillemin n'a pas modifié son "jugement" : il le réitère dans la "Note « À propos du *Journal* de Gide »" qu'on lit, dans son dernier recueil, *Vérités complémentaires* (Seuil, 1990), en post-scriptum à un bref article sur "Le style de Gide", pp. 215-8. Rappelons, comme le fait M. Courouve, que Massis, qui n'était pas précisément un admirateur inconditionnel de Gide..., avait conclu : *"Comparer des*

textes ne suffit pas ; encore faut-il savoir les lire, et quant aux faits, ils sont beaucoup plus complexes que M. Guillemin l'imagine."]

— LUCY (Michael), "The Consequence of Being Explicit : Watching Sex in Gide's *Si le grain ne meurt*", *The Yale Journal of Criticism*, vol. 4 n° 1, automne 1990, pp. 174-92.

— MOUTOTE (Daniel), « Gide et la révolution russe ». Montpellier : *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 1989, t.20, p.289-301. [Communication présentée à la séance du 4 décembre 1989 de cette Académie. En attendant l'ouvrage du même auteur sur l'engagement gidien, à paraître prochainement].

Comptes rendus

— de *Correspondance A. Gide-V. Larbaud*, éd. Fr. Lioure, Gallimard,

par Michel BRAUDEAU, *Le Monde*, 1er décembre 1990, p.26.

— de *Lire "Les Faux-Monnayeurs"* de Pierre Masson, P.U.L.,

par Claude SICARD, *Littératures*, n° 24, printemps 1991, pp. 244-5.

— de BROSMAN (Catharine S.), *An Annotated Bibliography of Criticism on André Gide 1973-1988*,

par PUTNAM (Walter), *The French Review*, vol. LXIV n° 4, mars 1991, pp. 697-8.

— de SAN JUAN Jr.(E.), *Transcending the Hero : Reinventing the Heroic, an Essay on André Gide's Theater*,

par KAPLAN (Carol L.), *The French Review*, vol. LXIV n° 4, mars 1991, pp. 698-9.

Travaux universitaires

— Antonia Addolorata NEGRI, *I "Traités" di André Gide*, tesi di Laurea, dir. Prof. Giovanni Bogliolo, Université d'Urbino, 1990, un vol.

br., 29,7 x 21 cm, 424 pp. dactyl. [Un ex. de cette thèse a été déposée par l'auteur au Centre d'Études Gidiennes.]

— Carla VAGNONI, *"Isabelle" di André Gide, opera aperta,* tesi di Laurea, dir. Prof. Alba Ceccarelli, Université d'Arezzo, soutenue le 4 avril 1990. [Information obligeamment communiquée par Mme Anna Guerranti.]

Autour de Gide

— UNE RÉÉDITION D'ALIBERT. — Gide ne prisait guère, semble-t-il, la littérature érotique. Il s'était pourtant dit, surtout par amitié sans doute, « ravi de la présentation » du petit roman érotique que publia François-Paul Alibert en 1931, *Le Supplice d'une queue,* récit de la vie malheureuse d'un homme affligé d'un membre viril d'une taille tellement exceptionnelle qu'elle lui interdit tout rapport amoureux... Ce livre vient d'être réédité (février 1991), avec une préface d'Hugo Marsan, chez Ramsay/Jean-Jacques Pauvert (ISBN 2-859-56-906-5).

— FÉNÉON (Félix), *Lettres à Francis Viellé-Griffin (1890-1913) et documents annexes.* Présentation et annotation par Henry de Paysac. Tusson : Du Lérot, 1990. [Outre la correspondancce annoncée, l'ouvrage présente de nombreuses lettres inédites, de et à Viellé-Griffin. Parmi les correspondants : Bernard Lazare, Théo et Maria Van Rysselberghe, Camille Mauclair, Emile Laforgue, Alfred Vallette, Adrien Mithouard. L'ouvrage comporte également plusieurs illustrations : fac-similés de lettres ou portraits, notamment celui de Fénéon par Théo Van Rysselberghe, 1903, musée de Gand). Recension de cet ouvrage dans les *Varia* du présent *Bulletin*]

— GRENIER (Jean), *Carnets 1944-1971.* Édition établie et annotée par Claire Paulhan. Paris : Seghers, coll. "Pour mémoire", 1991, 572 pp., 195 F. [Nombreuses mentions de Gide. Index.]

— LOTI (Pierre), *Aziyadé,* suivi de *Fantôme d'Orient,* éd. établie, présentée et annotée par Claude Martin. Paris : Gallimard, coll. "Folio" n° 2058, 1991, 415 pp. (F). [Après *Pêcheur d'Islande* et *Ramuntcho* parus dans la même collection, notre ami Claude Martin, par sa préface (pp. 7-27), réveille l'intérêt pour *Aziyadé.* Les textes édités ici sont suivis d'un "Dossier" présentant une Vie de Loti (pp. 339-49), une

bibliographie (pp. 351-5), un plan sommaire de Constantinople, d'abondantes notes (pp. 359-98), enfin un lexique des mots turcs (pp. 399-404).]

— LOTI (Pierre), *Voyages (1872-1913)*, édition établie et présentée par Claude Martin. Paris : Robert Laffont, coll. "Bouquins", 20 x 13 cm, 1650 pp.,150 F. (avec préface, chronologie, bibliographie, introductions, notes et cartes). [à paraître le 15 avril 1991].

— RIVIÈRE (Jacques)—ALAIN-FOURNIER, *Correspondance (1904-1914)*. Nouvelle édition revue et complétée par Alain Rivière et annotée par Pierre de Gaulmyn. Paris : Gallimard, 2 vol., 1991, 717 et 695 pp., 340 F chaque tome (ISBN 2-07-071957-X et 2-07-072135-3). [Éd. sensiblement augmentée de cette célèbre correspondance : 389 lettres, dont une cinquantaine entièrement inédites, et le rétablissement des noms propres et des nombreux passages retranchés dans la première éd. de 1926-28 en 4 vol. et la rééd. en 2 vol. de 1948. Préface et annotation brèves ; annexes (liste des élèves de la Cagne de Lakanal en 1903-1905, notice autobiographique d'Isabelle Rivière — écrite en 1959, notices sur quelques revues et sur les principaux personnages cités, bibliographie ; "Tableau chronologique" des biographies de Rivière et Fournier, par Bernard Melet ; "Index thématique pour l'œuvre d'Alain-Fournier", par Fr. Touzan). Dans l'Index, Gide est, avec Claudel et Jammes, la personne la plus fréquemment citée.]

VARIA

NOS MEMBRES PUBLIENT

✦ Catharine Savage BROSMAN publie le texte d'une importante conférence, prononcée dans le cadre des Conférences « Andrew W. Mellon » de la Tulane University, où elle enseigne : « Reading behind the lines : the interpretation of war », New Orleans : The Graduate School of Tulane University, 29 p., 1990. Il y est question de J. Romains, Drieu, Céline, Malraux, Sartre, Cl. Simon...

✦ Bernard DUCHATELET fait paraître : "«Un roman d'amour et d'adultère, — mais à ma façon» : Béroul, Wagner et le Tristan de R. Rolland" dans un n° spécial, sur le thème : "Légendaire et mythe dans le roman contemporain", de la revue dont il est directeur — *Les Cahiers du Cerf XX*, (Centre d'Études du Roman Français du XXe siècle, Université de Bretagne occidentale, Brest), n°6, 1990, 126 p. [articles d'André GUYON sur "Proust et *Les Mille et Une Nuits*", sur Borgès, etc.]

Varia

✦ On peut acquérir à la Mairie de Saint-Marc-Jaumegarde, 13100 Aix-en-Provence, le récent ouvrage de Jean GAULMIER sur *Le voyage du général de Gaulle en Syrie et au Liban, été 1942.*

✦ Jean LAMBERT a traduit à la perfection *La piste des larmes*, de William Humphrey, auteur auquel il est attaché depuis ses débuts, et qui raconte ici le drame de la déportation des Indiens Cherokees au début du siècle dernier (NRF).

✦ Notre Président Claude MARTIN, décidément captivé par Loti, publie, coup sur coup, une édition savamment présentée et annotée d'*Aziyadé*, suivi de *Fantôme d'Orient*, dans la coll. "Folio" chez Gallimard, et, cette fois dans l'imposante coll. "Bouquins", va faire paraître chez Laffont les *Voyages (1872-1913)* du même Loti (1650 pp. environ). Voir notre « Chronique bibliographique » : Autour de Gide.

✦ Notre ami Walter C. PUTNAM, membre de notre Comité américain, et professeur à l'Université d'Albuquerque (U.S.A.), annonce la publication de son étude sur Conrad et Gide — sujet que, par plusieurs articles sur le sujet parus dans le *BAAG*, nos lecteurs ont appris, par lui, à connaître. Ouvrage signalé dans notre chronique bibliographique.

✦ Jean PÉNARD, *Rencontres avec René Char*. Paris : José Corti, 1991, 315 p., 105 F.

Peu de poètes, de leur vivant, sont connus du grand public. On peut penser que René Char est de ce nombre, encore qu'il n'ait jamais accordé la moindre concession aux modes et aux salons parisiens. Entre lui et Jean Pénard naquit et perdura une amitié faite de respect mutuel et d'enrichissement, dont témoigne ce livre. Pour notre bonheur, le visiteur a pris des notes au lendemain de chaque rencontre, retenant le meilleur des entretiens. C'est de manière spontanée que Char, son voisin d'été en Provence, aborde les sujets qui le passionnent. Littérature, bien sûr : il marque sa sympathie pour certains, Vigny, Éluard, St Exupéry, R. Aron, Camus, son antipathie en revanche pour Aragon, Valéry qui "a risqué de bloquer la poésie française", son réel agacement à propos de Sartre, Malraux, son jugement partagé lorsqu'il cite Gide. La nouvelle critique le révolte. Les deux amis parlent aussi peinture et les avis sont également très tranchés : mépris pour David, admiration en ce qui concerne Georges de La Tour, Courbet, Picasso, Mirò. René Char, parfois, se livre à quelques confidences sur la Résistance, qu'il fit activement, ce qui ne l'empêche pas d'admirer un Heidegger. En fait, le poète sait prendre de la hauteur, s'attache toujours à l'homme, tel Éluard, qu'il ne condamne pas quoiqu'il ait frayé avec le stalinisme. Camus, douloureusement confronté avec le drame algérien, mérite son respect en raison même de son sens de la mesure. La politique : c'est pour lui un grave sujet d'inquiétude que de songer au devenir du monde, menacé par l'extrêmisme, et toutes les violences. Ce qui vit, sous la plume de Jean Pénard, c'est un écrivain quotidien, ami des bêtes, de la Provence, des hommes simples, des joies naturelles : un feu, des oiseaux, une omelette, son chien, des amis. Il apparaît tour à tour gai, ombrageux, tendre, charmeur. Émouvant dans ses ultimes années. La mort rôde. Et l'on sent en Jean Pénard, un être attentif, qui sait se montrer discret, pudique, fraternel. Il sera difficile de passer à côté de son livre lorsqu'on voudra entrer dans l'intimité vraie de René Char, à qui l'intellectualisme faisait horreur.

[Henri HEINEMANN]

✦ Guy DUGAS, *La littérature judéo-maghrebine d'expression française*. Paris : L'Harmattan, 1990, 288 p., 140 F.

S'il est attesté que, dès le sixième siècle avant Jésus-Christ, des colonies juives s'installèrent en Afrique du Nord, que les rejoignirent près de deux mille ans plus tard des Juifs andalous, la littérature judéo-

maghrebine d'expression française, c'est-à-dire se réclamant de la "judéité" sans ignorer la "maghrebinité", est récente : elle est née au temps de la colonisation et s'est affirmée essentiellement dans le roman. Auparavant, réduits à une condition souvent humiliante, les habitants juifs de là-bas, qui craignaient l'Arabe avaient épousé la cause coloniale dans la mesure où allait s'édifier un pays neuf un peu mythique. Pour autant, ils ne voulaient pas abandonner leur riche patrimoine religieux, social, culturel, bref leur judéité à quoi s'ajoutait la "séfaradité. La littérature romanesque traduit une sorte de fascination de la France, et aussi toute une tradition vécue en communauté, véritable revendication d'une personnalité ancestrale, d'une mémoire collective ; en outre, on ne saurait négliger l'apport d'un environnement où le désert, par exemple, est inaliénable. Quant aux noms à citer, de Félix Nataf à Albert Memmi, ils ne manquent pas.

La poésie date, pour l'essentiel, des années cinquante, et demande encore à être découverte. Un Claude Bénady, une Jeanne Benguigui méritent la lecture.

Quant à l'écriture, elle tient de l'art oriental de conter autant que de la tradition séductrice d'écrire qui est très occidentale. Cela durera-t-il, alors que s'affirme de manière spectaculaire la génération d'auteurs arabo-musulmans ? Une page est tournée. Connaisseur profond des littératures nord-africaines, Guy Dugas nous donne ici un livre qui fait autorité.

[H.H.]

Varia

✦ Félix FÉNÉON, *Lettres à Francis Viélé-Griffin*. Tussot : Du Lérot, 1990, 176 p., 180 F.

Au travers de ces lettres, c'est toute une époque littéraire qui revit, et il faut savoir gré à Henry de Paysac, petit-fils du destinataire, de ne pas s'être borné à reproduire la correspondance, mais encore à l'annoter scrupuleusement , à la compléter par des documents très pertinents. L'échange épistolaire dure près d'un quart de siècle, de 1890 à 1913. D'un coté, Félix Fénéon, plus timide que froid, quelque peu poète mais surtout remarquable critique d'art dont Rémy de Gourmont vante les qualités, un Fénéon qui s'attache surtout aux peintres néo-impressionnistes ; de l'autre, un Viélé-Griffin lié aux Symbolistes, adepte du vers libre, animateur de revues littéraires, telles que les *Entretiens* où l'on trouve, entre autres signatures, celles de Gide, Valéry, Claudel, Verhaeren, Verlaine, Mallarmé, B. Lazare, J. Laforgue, Debussy. Pour Laforgue, Fénéon éprouve, comme Viélé-Griflin et ses amis, de l'admiration, quoique l'auteur des *Complaintes* n'eût pas la notoriété qu'il connaît de nos jours. De son côté, Viélé-Griffin aura à

coeur de faire publier une édition posthume de ses oeuvres, avec, d'après photoghaphie, un portrait dû à Théo Van Rysselberghe.

Les lettres de Fénéon sont pittoresques, elle évoquent, en art et littérature, les thèmes qui lui sont chers. En élargissant le propos, Henry de Paysac souligne ses penchants anarchistes, et ajoute quelques lettres adressées à son grand-père par d'autres correspondants. Il y mêle des documents parfois cocasses, sur le duel entre Viélé-Griffin et Catulle Mendès, une arrestation insolite de Théo Van Rysselberghe à Naples. Et encore des photographies, des autographes et un index fort utile. Au total, et alors que le sujet eût pu sembler mince au départ, avec une trentaine de lettres, Henry de Paysac offre un essai varié, complet, ainsi qu'un éclairage extrêmement précieux sur un milieu littéraire qui correspond à celui que fréquenta Gide dans la première partie de sa vie d'écrivain.

[H.H.]

COLLOQUES

✦ Les informations fournies dans le dernier *Bulletin* (p.175-6) sur cette importante manifestation ayant été malencontreusement amputées à la composition, nous reproduisons ici la liste chronologique complète des interventions. La Rédaction du *BAAG* présente ses excuses à M. R. Theis, organisateur du Congrès, ainsi qu'aux intervenants dont les noms avaient été omis dans la liste alphabétique précédemment publiée.

Congrès international « Gide und Deutschland »
organisé par l'Université de Duisburg
en collaboration avec l'Institut Heinrich Heine
au Palais Wittgenstein, Düsseldorf, Bilker Strasse 9
(9 au 12 avril 1991)

Mardi 9 avril 1991
André Gide unter dem Einfluß der deutschen Kulturtradition

Matin

Alain Goulet (Caen) : Présence/absence de l'Allemagne dans l'imaginaire gidien.

Michel Drouin (Paris) : Le dialogue André Gide - Marcel Drouin autour de la culture germanique.

Daniel Moutote (Montpellier) : Gide et Nietzsche.

Après-midi

Christoph Dröge (Bonn) : Werther et Walter — Goethe und Gide.

Dirk Hoeges (Hannover) : Pro Chopin — contra Wagner ; André Gide und die Musik.

Marianne Kesting (Bochum) : Die Reise ins Eis. Der junge Gide am Brenpunkt eines Themas zwischen Tradition und Moderne.

Soirée

Inauguration de l'exposition "Gide et l'Allemagne" à l'Institut Heinrich Heine, Bilker Strasse 12-14.

Mercredi 10 avril 1991

André Gides Begegnung mit deutschsprachigen Schriftstellern

Matin

Maria Moog-Grünewald (Bonn) : Absolute Prosa ?
Anmerkungen zu André Gide und Carl Einstein.

Horst-Albert Glaser (Essen) : Gides autobiographische Schriften (die Rolle der Homosexualität).

Axel Plathe (Paris) : Der mißverstandene Gide ? Zur Rezeption bei Klaus Mann.

Après-midi

Patrick Pollard (London) : André Gide et Magnus Hirschfeld, ou les limites du naturel.

Mechthilde Fuhrer (Caen) : André Gide — Heinrich Mann : une amitié hors des sentiers battus.

Bernhard Böschenstein (Genf) : André Gide und Stefan George.

Hans T. Siepe (Duisburg) : André Gide und Franz Kafka oder das Dilemma einer Fragestellung

Jeudi 11 avril 1991

André Gide und der Colpacher Kreis / Die Gide-Rezeption in Deutschland

Matin

Tony Bourg (Luxembourg) / Jean-Claude Muller (Luxembourg) : Un ami allemand d'André Gide : Bernhard Groethuysen (Berlin-Paris en passant par Colpach/Luxembourg).

Robert Picht (Ludwigsburg) : Ernst Robert Curtius und André Gide in den zwanziger Jahren.

Hans-Manfred Bock (Kassel) : Pierre Viénot, der Deutschland-Kenner im Freundeskreis um André Gide.

Après-midi

Cornel Meder (Luxembourg) : Der Franzose André Gide in Weimar (1903) — begleitet von zwei Frauen : der Belgierin Maria Van Rysselberghe und der Luxemburgerin Aline Mayrisch.

Raimund Theis (Duisburg) : Von *Les Nourritures terrestres* zu *Uns nährt die Erde* : Die Tragikomödie einer Übersetzung.

Johanna Borek (Wien) : Zu einigen Übersetzungsproblemen in den autobiographischen Schriften Gides.

Brigitte Sändig (Berlin) : Gide in der früheren DDR.

Vendredi 12 avril 1991

André Gide als Mittler zwischen Deutschland und Frankreich / Die Gide-Rezeption in Deutschland

Matin

Peter Ihring (Gießen) : André Gides Deutschlandbild und der französische Nationalismus von der Jahrhundertwende bis zum Ende des Ersten Weltkriegs.

Claus Leggewie (Göttingen) : André Gides *Retour de l'U.R.S.S.* und die deutschen Intellektuellen.

Ekkehard Blattmann (Heidelberg) : Der Philosoph Peter Wust in Paris und die Dämonen André Gides.

Après-midi

Hans-Jürgen Lüsebrink (Passau) : Gide l'africain — Deutsch-französische Rezeption und weltliterarische Bedeutung von *Voyage au Congo*. *Le Retour du Tchad*.

George Pistorius (Williamson, Mass.) : L'accueil des *Faux-Monnayeurs* par la critique allemande, 1926-1986.

Peter Schnyder (Zürich) : Literarische Wahlverwandtschaften : Deutsche Gide-Leser schreiben Gide (1920-1950).

Pierre Masson (Lyon) : Gide, Gœthe, Geheimnis ou l'Allemagne en coulisses.

Les Actes du colloque seront publiés fin 1991 dans « Schriftenreihe des Heinrich Heine Instituts Düsseldorf »

Varia

CONFÉRENCE

✦ Notre amie Alice LARGUIER-MEYNARD a prononcé, le jeudi 14 mars 1991 en l'Église réformée de l'Annonciation (Paris 16e), une conférence sur le thème : « *André Gide, écrivain protestant, héritage ou captation ?* ». La conférencière faisait apparaître combien le protestantisme vécu par Gide était stupéfiant pour un protestant de 1991, en rappelant que la Réforme est fondamentalement un message de joie du fait de la dépréoccupation de soi-même que constitue le dialogue : « *sola gratia/sola fide* ». Elle replaçait le protestantisme de la fin du XIXe siècle dans le contexte d'une diffcile réintégration au sein de la société française (arbitraire du Concordat, démarches administratives prises sur le temps de la réflexion doctrinale, face aux mises en question contemporaines— scientisme, subjectivisme, ésotérisme). Elle tenait aussi à dissiper le sentiment de bien des lecteurs de Gide, qui ne connaissent le protestantisme qu'à travers lui — ce qui les empêche de sentir à quel point cet esprit a dépassé le protestantisme de son temps, par deux aspects au moins de sa démarche : la rupture avec le christianisme de son adolescence et la recherche, sa vie durant, d'un christianisme différent, au-delà de toute forme institutionnelle. De là vient la qualité exceptionnelle de son « athéisme ». L'argumentation évoluait entre deux repères de lecture : entre le « le livre qui n'a jamais été écrit », c'est-à-dire *Le Christianisme contre le Christ*, et « le livre qu'il fallait écrire » c'est-à-dire *Corydon*, qui draine la part de désir que Gide n'acceptait pas de voir refusée ou condamnée par la religion qu'on lui avait enseignée.

NÉCROLOGIE

✝ JACQUES VIER (1903-1991). — Jacques Vier, professeur honoraire à l'Université de Haute-Bretagne (Rennes II), est décédé à Rennes le 3 février dernier, dans sa quatre-vingt-huitième année. Auteur, parmi d'autres travaux, d'un grand ouvrage devenu classique (sa thèse de doctorat) sur *La Comtesse d'Agoult et son temps* (éd. Armand Colin, 1955-63, 6 vol.), il avait aussi publié en 1970, chez Desclée de Brouwer dans la collection "Les Écrivains devant Dieu", un petit livre sur *Gide*.

✝ Le Docteur Charles BERLIOZ, (25 juillet 1907-11 décembre 1990), adhérent de notre Association depuis 1979, a cédé devant l'incurable maladie qui assombrit ses derniers mois. Lointain cousin du célèbre musicien, Charles Berlioz, au terme de ses études médicales, avait opté pour la psychiâtrie. La dureté des temps le conduisit

précocement à emprunter la carrière administrative : conseiller technique dès 1937 dans un organisme d'Assurances Sociales. Mobilisé en 1939, comme Médecin Lieutenant, entraîné par la déroute des armées dans le centre de la France, il regagna Paris en 1940, y exerça comme expert médical, participa au combat clandestin, et fut arrêté par la Gestapo le 4 juillet 1944. Il n'évita la déportation en Allemagne qu'en s'échappant du train qui l'y menait. Après la guerre, le Dr Berlioz poursuivit sur la voie administrative dans laquelle il s'était engagé : conseiller technique médical de la Fédération Nationale des Organismes de Sécurité Sociale ; conseiller technique au ministère de la santé ; auditeur au Conseil National de l'Ordre des médecins ; représentant de l'Association internationale de Sécurité Sociale auprès du Bureau International du Travail à Genève.

Nous avons personnellement connu cet homme affable, à la conversation raffinée, lorsqu'il avait décidé de nous confier la publication des « Quatre lettres d'André Gide » (*BAAG* n° 82-83, p.145-149), qu'il détenait depuis sa jeunesse. Elles remontaient, ces lettres, à l'époque où l'étudiant en psychiâtrie rédigeait une thèse de doctorat : *Essai sur l'obsession de négation* (Paris : Amédée Legrand, [juin] 1935, 111 p.). La définition qu'il en donnait : « *un sentiment de vide qui vient envahir la conscience du sujet, engendrer les idées de négation qui se polarisent successivement sur tout le champ de la personnalisation et former ainsi le contenu total d'une obsession qui, sans jamais aboutir au délire, arrive à se systématiser* » lui permettait de situer cette manifestation dans le palier inférieur des troubles mentaux, — avant le délire, et surtout la démence. Après avoir procédé à l'étude de plusieurs cas cliniques, l'auteur faisait le tour des théories qui les expliquaient. Puis, au milieu de son argumentation (p.64 et suivantes), il développait le thème de la dépersonnalisation, altération « *où le sentiment de mort se combine étrangement à celui de la vie* ». Il cherchait alors ses exemples dans les auteurs du passé. À propos du prince de Condé, il citait les *Mémoires* de Saint-Simon, puis le Gide des *Faux-Monnayeurs*, par allusion au personnage de La Pérouse (p.66). Mais c'est surtout (p.76-78) dans le *Journal*, qu'on commençait de connaître par les *Œuvres complètes*, que le futur docteur glanait ses meilleurs exemples (t.VI, p.447, 518, et 528 ; t.VIII, p.175, 178, et 250). Mais il était difficile à l'étudiant d'aller au-delà des citations que Gide avait si généreusement accordées — là, on s'en souvient, était l'objet des « quatre lettres » — de sorte que le commentaire des états notés par l'écrivain, à vrai dire, restait à faire, mais depuis, a-t-on beaucoup avancé ? L'année de la thèse était encore marquée par un article où se prolongeait les études antérieures et se manifestait de nouveau les goûts littéraires du jeune médecin : « L'Obsession chez Rainer Maria Rilke »

(*Annales Médico-Psychologiques*, n°5, décembre 1935, p.1-16) — en fait une lecture des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Par la suite, il avait accumulé les matériaux pour un livre projeté, malheureusement resté à l'état d'ébauches, sur les cas pathologiques disséminés dans l'œuvre de Proust. Il laisse encore nombre de manuscrits, notamment : une pièce de théâtre — *Les Fins dernières* — et des poèmes aussi. En homme exigeant, il n'a publié que quelques textes d'une prose aiguë : un court *Gauthier-Dagoty pinxit, 1773* (Olivier Perrin), exaltant les toiles d'écorchés dont l'auteur ornait sa demeure, et une aimable évocation de l'île de Ré, où jadis il faisait retraite : *Ré* (Saint-Martin-de-Ré, Imprimerie Jeanne d'Arc, s.d., 38 p.). Le goût de la vie et du monde dissimulait en lui une sorte de désespérance, le sentiment de la vanité des choses, dont seuls ses proches étaient avertis, mais que décèlent ses manuscrits épars, dont il nous est donné — grâce à Mme Berlioz, qui reste des nôtres, et à qui s'adressent nos pensées attristées — d'extraire le texte qu'à titre d'hommage, nous publions. [D. DUROSAY]

Nature morte.

Sur la nappe empesée trois cerises échappées du panier où leurs sœurs agonisent ont été saisies dans leur fuite. Devenues ainsi plus vulnérables, peut-être seront-elles déchirées les premières ? Demeurées comme les autres dans la corbeille, leur chance résidait en un oubli, une lassitude, un dégoût. Leur chance ? Un répit ! Une alternative : périr d'un coup ou dépérir en quelque pourriture. De salut : point.

Est-ce à cette imprudence qui les découvre que ces trois bulles éclatantes de chair doivent d'être les héroïnes du tableau ? Du moins est-ce autour d'elles que semble s'organiser le décor. Chacun des nombreux objets épars qui à soi seul formerait un sujet digne d'être traité passe au second plan. Les cerises groupées dans la paille tressée et issues de la même source que les fugitives voient leur rayonnement atténué par l'ombre voulue d'un grand pichet. Pêle-mêle dans une blancheur presque blafarde et sans pour autant se confondre, la toile glacée d'amidon, la pâle faïence des assiettes, le plâtre ardoisé du mur se réfléchissent dans l'étain des gobelets et forment le chœur ému qui célèbre à bouche fermée la grâce des trois innocentes. Qu'un gobelet soit cabossé, qu'une assiette soit ébréchée, que le mur se lézarde, qu'une reprise apparaisse sur la nappe, il n'y a là que souci de réalité et politesse sans aucun doute, car la lumière qui entre par la fenêtre qu'on devine sans la voir n'a de rayons que pour les trois sphères à la peau tendue, rouge et dorée.

De ces choses les plus ordinaires, les plus vécues, il émane une grande paix, un calme infini : on a l'impression qu'aucun bruit dans

cette salle partiellement aperçue ne franchit le seuil. Ces objets de chaque jour font silence et rendent immuable un instant pris entre la vie et la mort.

Ainsi arraché au temps, ce morceau d'espace est déjà dans l'éternité.

Charles BERLIOZ.

✝ Sur la disparition d'Armand GUIBERT, signalée succintement dans le dernier *Bulletin*, p.178, Guy DUGAS, qui prépare pour l'hiver prochain un n° spécial des *Cahiers de l'exotisme* consacré à « Guibert de Jean Amrouche à F. Pessoa et L.S. Senghor », nous fait parvenir les compléments d'information suivants : Armand GUIBERT (1906-1990) arriva en Tunisie en 1929, comme professeur d'Anglais au lycée de Sousse, et se lança rapidement dans une carrière d'animateur de revues (*Mirage* pour *La Tunisie française littéraire*) et d'éditeur (les *Cahiers de Barbarie* publièrent Larbaud, Miloz, Montherlant, P. de la Tour du Pin, Garcia Lorca). S'il a effectivement connu le libraire Marcel Tournier (et non Tourneur, comme transcrit par erreur, ainsi que nous le font remarquer P. Mercier et G. Dugas), « *je ne crois pas* », écrit notre correspondant, « *que Guibert ait rencontré Gide par son intermédiaire : Tournier a rencontré Gide dès 1923, par l'intermédiaire du comte Foy, selon ce qu'il en dit dans ses* Mémoires inédits, *alors que Guibert ne le connut qu'en 1942 — il avait alors quitté la Tunisie pour Alger et semble avoir fait le voyage retour pour l'occasion, selon ce qu'il nous est dit dans une correspondance — et par l'intermédiaire d'Amrouche, avec qui il fut très lié des années durant (cf. son* Amrouche, par un témoin de sa vie, *Lachiné éd., 1986).* » En mai 1942, lorsque Gide débarque à Tunis, c'est par Tournier seul qu'il y est accueilli. Guibert et Amrouche ne rencontreront l'écrivain que le mois suivant, chez les Reymond de Gentil à Sidi Bou Saïd, lesquels hébergeront Gide après son séjour au Tunisia Palace.

✝ Gabriel POUX (1906-1990). Il était né à Villefranche de Rouergue ; il s'y était retiré ; il y est décédé, après une carrière d'enseignant de mathématiques qui le fit voyager de Saint-Mihiel à Narbonne, et de Compiègne à Saint-Cloud : là, au lycée Hoch, pendant vingt ans, jusqu'à sa retraite, il exerça les fonctions de censeur. Au centre de cette vie consacrée au service public, un épisode flamboyant : après sa révocation de l'enseignement par Vichy, Gabriel Poux devait entrer dans la Résistance. Commandant le maquis du Lot, au début de 1944, il conduisit ses hommes jusqu'au front d'Alsace, où ils furent intégrés dans l'Armée du Général de Lattre, participant à la libération de Montbéliard. Resté homme de contact, Gabriel Poux fut l'un des

animateurs de l'Amicale des Villefranchois de Paris, et plus tard, Vice-Président de la Société des Amis de Villefranche et du Bas Rouergue. Il avait reçu la Rosette de la Légion d'Honneur. Il n'est plus là pour nous dire — car nous aimerions le savoir — ce qui l'avait poussé, lui l'enseignant de mathématiques, un de ces représentants d'une France profonde en voie de disparition sur nos listes, et demeuré anonyme en son jardin secret, à devenir et rester l'un des nôtres pendant quatorze ans [D. DUROSAY].

ENQUÊTE

À l'occasion du Salon du Livre de Paris, *Le Figaro littéraire* du 18 mars 1991 développe une enquête sur le thème : « Le livre de leurs quinze ans », illustrée en première page par une photo de Gide en 1890 (Album Pléiade, p.52, cliché 66). Sur les vingt écrivains contemporains interrogés, deux font état de lectures gidiennes : Michel Déon (p.3) et Geneviève Dormann (p.8).

« *Je ne lisais déjà plus de littérature pour la jeunesse à quinze ans* » déclare Michel Déon. « *Le livre qui m'a le plus marqué à cette époque précise était, peut-être,* Les Nourritures terrestres *d'André Gide. Cela m'a conduit à lire tout Gide et à m'en dégoûter un peu à la longue.*

Je ne conseillerais à personne de quinze ans aujourd'hui de lire Les Nourritures terrestres. *Je conseillerais beaucoup plus volontiers de lire* Beauté, mon beau souci, *de Valery Larbaud. Ce qui conduira à lire tout le reste de Valery Larbaud qui est, à mon avis, un des grands écrivains du XX^e siècle et qui, lui, n'a pas pris une ride.* »

Geneviève Dormann, pour ce qui la concerne, retrouve la ferveur d'autrefois, mais sur un autre livre : « *C'est* Les Caves du Vatican *d'André Gide. Ce livre m'a beaucoup plu, car il correspondait à une forme d'insolence qui était, et qui est toujours la mienne. J'avais envie d'écrire avec autant d'élégance et de drôlerie. Le personnage de Lafacadio en particulier me sédusait beaucoup. Je l'ai relu récemment ; ce roman n'a pas pris une ride. Je le conseille aux adolescents d'aujourd'hui, d'autant plus qu'il est en Livre de Poche, donc accessible à tous. À condition bien entendu, qu'ils sachent lire le français !* »

CALEPIN

✻ Un livre illustré sur l'œuvre de Zoum WALTER : les *Cahiers de la Petite Dame*, la correspondance de Gide avec D. Bussy, ainsi que celle avec R. Martin du Gard, plusieurs articles dans notre *Bulletin*, ont rendu familier à nos lecteurs le nom de Zoum WALTER, fille du peintre belge Vanden Eeckhoudt. Certains d'entre eux ont fait connaissance avec son œuvre pictural en visitant l'une ou l'autre des expositions qui, depuis sa mort en 1974, ont été organisées par l'Association de ses Amis. Par les soins de cette même association et des Éditions Herscher, un livre sur cet œuvre — quelque deux cents pages, illustrées de plus de quatre-vingt-dix reproductions en couleurs — doit paraître en octobre prochain. Un prix de souscription sera proposé durant le seul mois de septembre 1991. Nos membres intéressés par cette offre sont invités à prendre contact dès le début de septembre prochain avec l'*Association des Amis de Zoum Walter*, 9, rue des Leux, 92140 CLAMART.

✻ Par MMmes De Bonstetten et Peroche d'Arnaud, nous apprenons que le MUSÉE GEORGES-BORIAS d'Uzès, avec sa salle consacrée à André Gide, se fait plus accessible : il sera dorénavant ouvert tous les jours (sauf lundi) de 15 à 18 h. Seul mois de fermeture : janvier. Les lecteurs du *BAAG* y seront les bienvenus.

✻ Notre ami Joachim SISTIG, qui prépare une thèse sur "André Gide et la musique" cherche à se procurer l'enregistrement d'une émission radiophonique que France-Musique a récemment consacrée à cette question. Si l'un de nos membres est en mesure de le satisfaire, qu'il veuille bien le lui faire savoir : Templerstr. 1, D-4100 DUISBURG 1, R.F.A.

✻ Notre ami Jean-Jacques DURLIN, de Villemandeur, nous signale qu'aux épreuves écrites du concours de recrutement des professeurs de l'enseignement agricole public, session 1991, les candidats ont eu à composer sur un texte tiré du *Retour de l'U.R.S.S.* (chap.V, éd. Gallimard 1950, p.71-76/ éd. Idées / Gallimard 1978, p.63-67).

✻ Du 18 février au 30 mars , à la *Galerie du Bibliophile* que tient notre ami Guy BURGAI,ont été exposées les illustrations réalisées par Pierre Boncompain pour *Les Nourritures terrestres* .

✻ Coédités par la NRF et le Seuil, préfacés par François

Furet, ont été publiés récemment les textes rassemblés et présentés par Marina Valensise à la suite du Colloque de la Fondation GUIZOT-VAL RICHER.

⁂ L'année Rimbaud est l'occasion de lire ou relire les *Matériaux pour lire Rimbaud* d'Antoine FONGARO édités par les Presses Universitaires de Toulouse-Mirail, 102 p., 60 F. Sur le même sujet, Michel DROUIN a préfacé le livre de Jean Bourguignon et Charles Houin, *Rimbaud, une vie*, Payot.

⁂ Parmi de récentes publications, notons celle de *Corydon* en format de poche, à la NRF.— Chez le même éditeur, on trouve dans la collection « L'Imaginaire » : *La vocation suspendue* de Pierre KLOSSOWSKI.

⁂ Le théâtre du VIEUX-COLOMBIER cher à notre amie Marie-Hélène DASTÉ va devenir la seconde salle de la Comédie-Française.

⁂ Notre ami Fred LEYBOLD nous signale, dans un récent catalogue du libraire H. Laffite (13, rue de Buci, 75006 Paris, tél. : 43.26.68.28), un certain nombre d'ouvrages susceptibles d'intéresser nos lecteurs, et notamment :

1048. GHÉON Henri. - *La bergère au pays des loups* (Sainte-Germaine de Pibrac). La Revue des Jeunes, 1938, pt in-8, 267 pp. 50 F.

1049. GIDE A. - *Ainsi soit-il* ou les jeux sont faits. Gallimard, 1952, in-12, 200 pp. E.O. num. sur vélin pur fil Lafuma. 450 F.

1050. IDEM. - *Et Nunc Manet in te* suivi de *journal intime.* Ides et Calendes, 1947, pet. in-8, 120 pp. 150 F.

1051 . IDEM. - *Feuillets d'automne.* Mercure de France, 1949, in-12, 284 pp., ex. num. sur pur fil Lafuma. 200 F.

1052. IDEM. - *Nouvelles pages de journal (1932-1935).* Gallimard, 1936, in-12, 240 pp. E. 0., 1/150 ex. num. sur pur fil. 500 F.

1053. IDEM. - *Le retour du Tchad.* Gallimard, 1928, in-12, 254 pp., env. a. s. (Couv. 1ég. défr.). 500 F.

⁂ Un de nos membres nous fait savoir qu'il recherche une édition des *Œuvres complètes* de Gide. Transmettre les propositions à la Rédaction, qui fera suivre.

⁂ *Erratum* : dans la notice nécrologique consacrée, dans notre dernier numéro (p. 178) à la disparition d'Armand Guibert (*BAAG* n°89, p. 178), une erreur de transcription est à déplorer.

Au lieu du libraire Tourneur, il
fallait lire : TOURNIER.

PROJETS DU *BAAG*.

Dans ses prochains numéros, le *BAAG* entend traiter des sujets suivants : le n° d'octobre 1991 sera exclusivement consacré à la publication de notre Annuaire, maintes fois retardé, et aux index des années 1989-1991. Le n° de janvier 1992 devrait être le premier numéro proposé par notre Comité américain. Quant au n° double de l'été 1992, il devrait répondre à l'intitulé défini ci-dessous. Les circonstances peuvent amener la Rédaction à modifier l'ordre de parution initialement envisagé.

Notre numéro double, prévu en 1992 s'organisera autour des **rapports de Gide avec la Belgique** (rapports humains, influences réciproques, réception de Gide en Belgique, etc.)

Les contributions et suggestions sur ce sujet devraient parvenir avant la date-limite du **15 novembre 1991** au responsable de ce numéro :

Pierre MASSON
92, Rue du Grand Douzillé
49000 ANGERS.
Tél. : 41.66.72.51.

Ces orientations thématiques ne détourneront pas le *BAAG* de publier par la suite, et sans exclusive, toutes études relatives à Gide *et son milieu* qui lui seront proposées. Les numéros non thématiques seront désormais regroupés en série, chapeautée par le titre récurrent de : *Variables*.

COMITÉ AMÉRICAIN

Constitué au sein de l'AAAG au début de l'année 1990, le Comité fait entendre la voix de nos amis américains dans nos instances et dispose d'un représentant au sein du Conseil d'administration de l'Association ; il a pour charge également de promouvoir la diffusion du *Bulletin* de l'autre côté de l'Atlantique, en recherchant de nouveaux abonnés, tant auprès des lecteurs individuels que des institutions culturelles ; il organise des sessions spéciales aux congrès annuels de la *Modern Language Association* et se verra offrir, par notre Association, la possibilité de publier, périodiquement, un numéro spécial consacré à la critique gidienne en Amérique. La participation à ces sessions et à ces numéros spéciaux sera réservée aux membres adhérents de l'AAAG. La liste des responsables figure dans l'organigramme de l'Association, en dernière page du *Bulletin*.

Préparation du premier numéro américain du *BAAG*.

Sa parution est envisagée pour janvier 1992, avec remise ultime des dactylogrammes ou compuscrits au 1er novembre 1991. L'orientation thématique en sera : "*Gide, lecteur et critique*". Les offres de collaboration sont à formuler auprès de Walter C. PUTNAM, The University of New-Mexico, Department of Modern and Classical Languages, Ortega Hall 235, ALBUQUERQUE, NM 87131, U.S.A. Pour les sujets d'une autre nature, contacter : David KEYPOUR, Département de Français, Huron College, LONDON Ontario, N6G 1H3, Canada.

Signalons par ailleurs à nos amis américains, l'augmentation des frais d'abonnement pour souscripteurs étrangers (+ 50 F.pour frais divers, postaux et bancaires). L'envoi *par avion* de nos publications ne sera plus assuré.

À NOS COLLABORATEURS.

PRÉSENTATION DES TEXTES

Le Centre d'Études gidiennes étant équipé d'un Macintosh associé à une imprimante laser, et l'évolution des techniques poussant vers l'impression informatisée du *BAAG*, nous saurions gré aux auteurs qui sont en mesure de le faire, de nous fournir, dès à présent, *en même temps que leur dactylogramme*, la disquette de leur article.

En format **Macintosh**, tous les traitements de texte sont acceptés. Ils seront convertis en *Microsoft Word 4* — logiciel retenu pour le fonctionnement de notre système.

En format **PC et compatibles**, il y aurait lieu de faire figurer :

1) la version de l'article dans le traitement de texte utilisé, avec une préférence pour *MicrosoftWord*, qui présente l'avantage de fonctionner sur les deux systèmes (Mac & PC)

2) et *dans tous les cas*, à titre de précaution, le même texte enregistré sous la forme "texte pur", dite encore : "ASCII pur", récupérable en principe par tout traitement de texte quel qu'il soit. Le format "RTF" (*Rich text format*), s'il est possible, accélère la récupération.

Lorsque le texte est présenté tapé à la machine à écrire, nous souhaitons disposer de l'original (et non d'une photocopie), car une numérisation éventuelle par scanner s'en trouverait facilitée.

Les notes seront imprimées *en fin de document*.

Les références bibliographiques se conformeront, dans la mesure du possible, aux principes mis en oeuvre dans notre "Chronique bibliographique". Ainsi, les prénoms d'auteurs sont à placer après le nom et entre parenthèses. Pour les textes de Gide, on renverra à des éditions françaises courantes. Dans le cas où, pour des raisons spécifiques, une édition étrangère serait mentionnée, une double référence (à cette édition étrangère et à l'édition française correspondante) sera demandée.

Les citations, qu'elles soient intégrées au texte entre guillemets, ou placées en retrait, se distingueront par les caractères italiques. Le texte cité, s'il est en langue étrangère, appellera une traduction française en note. Le *BAAG* est à mentionner sous cette forme abrégé : sans points entre les lettres.

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COMITÉ D'HONNEUR

Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN, Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET, Jean MEYER, Maurice RHEIMS de l'Académie française, Robert RICATTE, Roger VRIGNY.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION

Président d'honneur : ÉTIEMBLE
Président : Claude MARTIN
Vice-Président : Daniel MOUTOTE
Secrétaire Général : Henri HEINEMANN
Trésorière : Claude ABELÈS
Antenne parisienne : Irène de BONSTETTEN
Re présentante du comité américain : Elaine D. CANCALON

Membres : Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Robert MALLET, Pierre MASSON, Bernard MÉTAYER, Claude MOUZET, Roger STÉPHANE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK.

COMITÉ AMÉRICAIN DE L'AAAG

Elaine D. CANCALON, Catharine Savage BROSMAN, David N. KEYPOUR, Walter C. PUTNAM.

RUBRIQUES DU BAAG

Alain GOULET : Rubrique "*Entre nous...*"
158, rue de la Délivrande, 14000 CAEN. Tél. : 31.94.58.78.
Pierre MASSON : Rubrique "*Lectures gidiennes*"
92, Rue du Grand Douzillé, 49000 ANGERS. Tél. : 41.66.72.51.
Claude MARTIN : Chronique bibliographique
3, rue Alexis-Carrel, 69110 SAINTE-FOY-LES-LYON. Tél. : 78.59.16.05.
Irène de BONSTETTEN, Antenne parisienne
14, rue de la Cure, 75016 PARIS. Tél : (1) 45.27.33.79.
Elaine D. CANCALON, Comité américain,
Dept. of Modern Languages, The Florida State University, TALLAHASSEE Flo 32306

Publication trimestrielle — Directeur responsable : Daniel DUROSAY
Com. paritaire 52103 — ISSN : 0044-8133 — Dépôt légal : juillet 1991

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1991

Membre fondateur : *Bulletin* + Cahier annuel numéroté	**300 F.**
Membre fondateur étranger (+ 50 F. pour frais divers)	**350 F.**
Membre titulaire : *Bulletin* + Cahier annuel	**250 F.**
Titulaire étranger (+ 50 F. pour frais divers)	**300 F.**
Abonné : *Bulletin* seul	**160 F.**
Abonné étranger (+ 50 F. pour frais divers)	**210 F.**

Les cotisations complètes (fondateurs et titulaires) donnent droit au service du *Bulletin* et du *Cahier annuel* en exemplaire numéroté (exemplaire de tête nominatif pour les Membres fondateurs). L'envoi *par avion* n'est plus possible.

Règlements : par virement ou versement postal au :

CCP PARIS 25.172.76 A

ou par chèque bancaire à l'ordre de :

Association des Amis d'André Gide
c/o Mme Abelès
1, rue de Courcelles
F. 75008 PARIS

Tous paiements en francs français et stipulés "sans frais".

◆◇◆

BULLETIN D'ADHÉSION

À adresser, avec le titre de paiement, au Secrétaire Général de l'Association : M. Henri HEINEMANN, 59, avenue Carnot, F.80410 Cayeux-sur-mer

NOM : ..... Prénom : .....
Profession :
ADRESSE : .....

Membre : FONDATEUR, TITULAIRE, ÉTUDIANT (Rayer les mentions inutiles)

Saisi et composé
sur ordinateur Apple Macintosh,
à l'aide de Microsoft *Word*

achevé d'imprimer sur les presses de

l'Imprimerie Bené
12c rue Pradier
30 000 Nîmes

R.I.T.M.

Recherches Interdisciplinaires sur les Textes Modernes

Université de Paris-X Nanterre

Prix du numéro : 75 F ISSN 0044-8133 — Comm. parit. 52103